

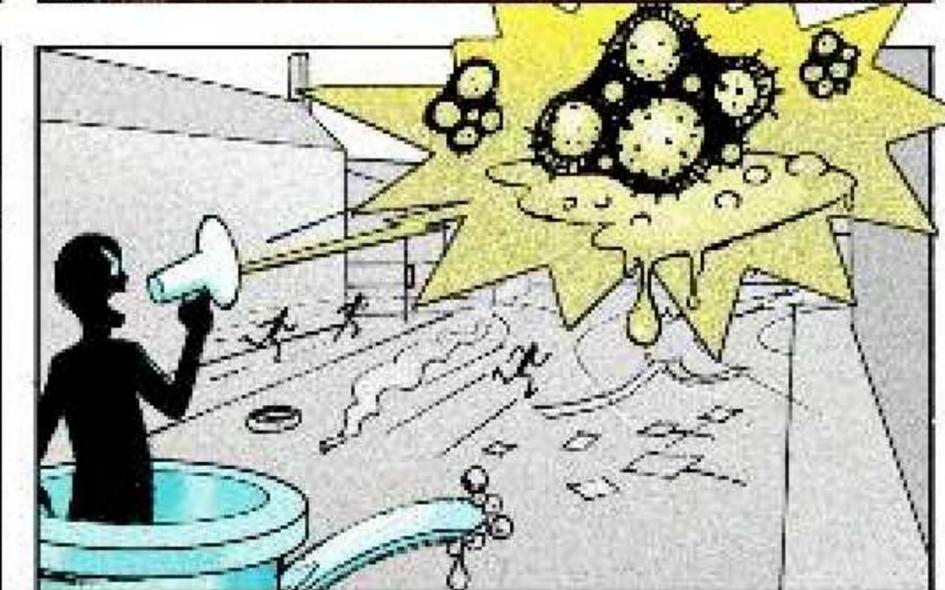
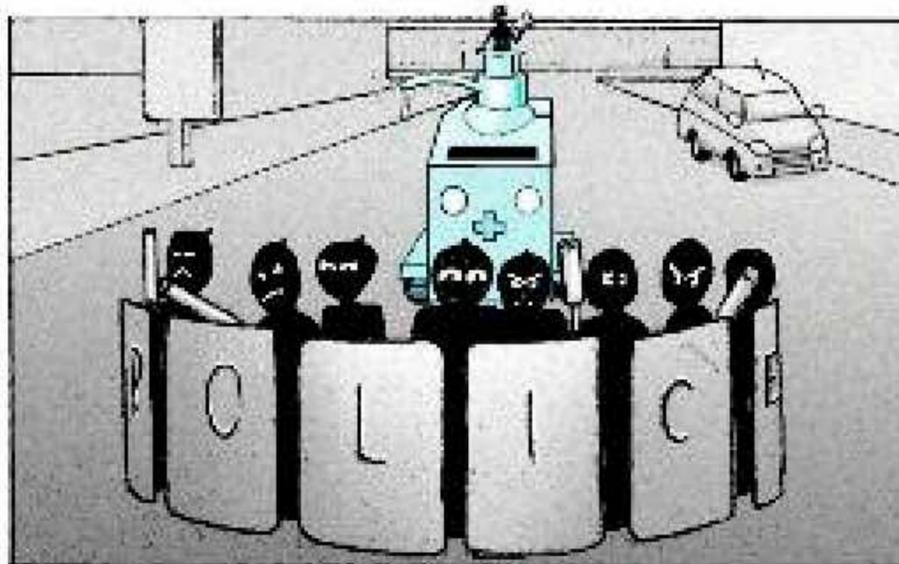
N'AU**TE** *école*

pour une révolution sociale, éducative et pédagogique

RESSOURCES

RESSOURCES

Être **militant** – le **journal** de bord – **Makarenko**
– **pédagos, juridiques, combatifs** : tous les sites – la culture de
soi-même – expériences d'équipes – **livres jeunesse**





sommaire

- 2 ■ Histoire sans parole
- 3 ■ Édito / sommaire

DOSSIER « RESSOURCES »

- 4 ■ Ressources et recours

SOLITAIRES OU SOLIDAIRES

- 8 ■ Mission du professeur [...]
- 8 ■ Dilemme syndical
- 9 ■ Des équipes au travail
- 9 ■ Travail d'équipe: un besoin primaire?
- 10 ■ Le travail en équipe: l'exemple d'une pratique de classe
- 11 ■ Le collectif
- 13 ■ Journal de bord

LE MILITANT EST-IL UN PETIT SOLDAT ?

- 17 ■ Le défi du « Care »
- 20 ■ Juridique
- 22 ■ Orsay en lutte: de la section syndicale au collectif
- 25 ■ Ce que militer nous a appris

CULTURE DE SOI-MÊME / CULTURE DES AUTRES

- 29 ■ Écriture militante
- 32 ■ Homme de livres

En aéronautique, le mot ressource désigne la manœuvre de redressement brusque d'un avion qui passe du piqué (descente) à la chandelle (montée). Tandis que les travailleurs de l'éducation subissent des représailles, sentent peser sur eux des menaces ou simplement subissent la pression d'un État décidé à réduire ses fonctionnaires à « fonctionner », nous fourbissons des instruments de navigation pour prendre de la hauteur, tracer notre route et garder le cap. À tous les « groupes de pilotage », nous préférons nos équipages, solidaires, conscients, armés de connaissances et de courage.

42 ■ DE RETOUR DE CONGRÈS

Au congrès du **mouvement Freinet**
la méthode naturelle, un oxymore?

L'éducation nouvelle en congrès

45 ■ LIVRES ET REVUE

47 ■ LITTÉRATURE JEUNESSE

35 ■ ENTRETIEN

Normand Baillargeon

l'éducation moins le pouvoir?

38 ■ (RE)LECTURE PÉDAGOGIQUE

Entre émancipation
et assujettissement: **Makarenko**

Abonnement / réabonnement

URGENT

Une revue, ce sont avant tout des lecteurs et des abonnés.

À l'heure actuelle, nous ne sommes pas parvenus à attirer un nombre suffisant d'abonnés pour assurer dans la sérénité la poursuite de l'aventure.

C'est pourquoi, tous les anciens abonnés ont reçu ce numéro, comme une invitation à se réabonner. Nous les invitons à renvoyer sans attendre un bulletin d'abonnement. Nous indiquons aussi aux autres abonnés qu'ils trouveront sur leur envoi un rappel lorsque leur abonnement arrive à échéance.

N'Autre école : 5 n° / 20 € - chèques à l'ordre de CNT-FTE.

À renvoyer à : N'Autre école, C/o CNT-FTE, 33 rue des Vignoles, 75020 Paris.

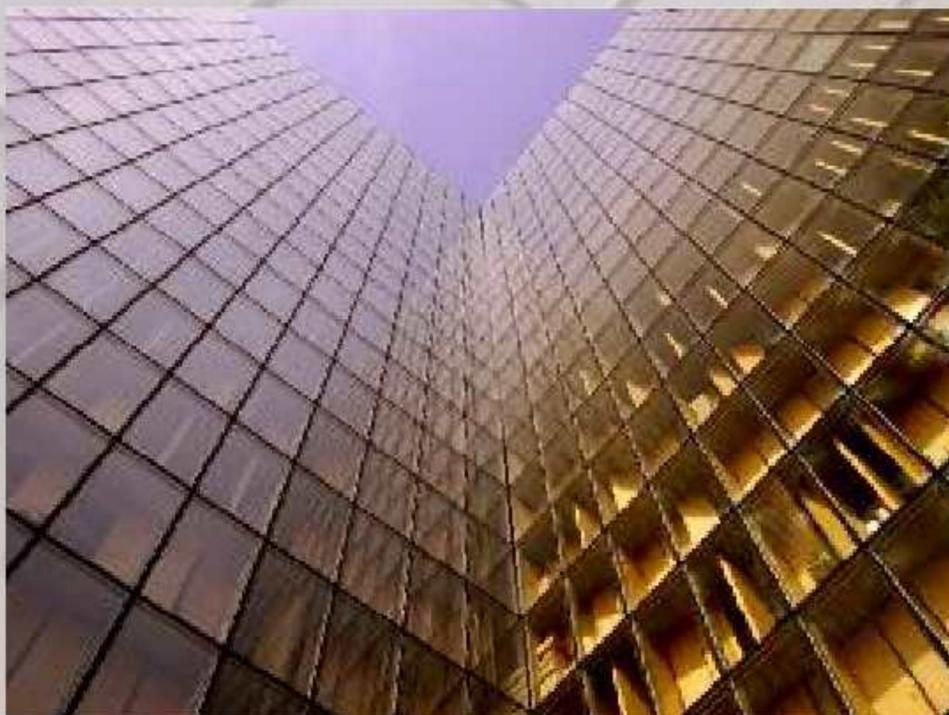
Ressources

Nous avons réuni et classé dans ces pages des références de natures diverses (du blog de natures officiel) permettant de lutter au site du système éducatif, aidant à y repérer une vision à y travailler, à le transformer dans le sens de nos projets, grâce auxquels individus et groupes s'expriment et échangent, dont la liste n'est pas exhaustive et dont nous attendons de nos lecteurs qu'ils la complètent, ne doivent pas nous faire oublier la fécondité des rencontres, organisées ou de hasard. Rencontres qui valent bien des heures perdues à se fourvoyer seul derrière l'écran sans pierre de touche.

■ DOSSIER RÉALISÉ
PAR NICOLE
CHOSSON

De nombreux enseignants revendiquent leur place singulière d'individu face à une classe, jaloux de leur « liberté pédagogique », plus rarement de leur indépendance vis-à-vis des programmes. Bien peu seraient capables de dresser l'organigramme du système éducatif (exercice exigé à la fin du stage en entreprise dès la troisième), de se situer dans l'appareil juridique qui les régule (même s'ils arrivent à échapper à quelques-unes des lois ou circulaires qui les cement), dans la machine politique dont ils sont :

un rouage? l'huile? le grain de sable? le moteur? les acteurs? les figurants? autre?
(cochez la mention souhaitée)



Trouver ses alliés

En 2003, reseaudesbahuts.lautre.net est apparu pour faire circuler les slogans, diffuser les tracts et les comptes rendus d'AG (voir présentation *N'Autre école*, n° 5). Aujourd'hui, de nombreux groupes, mouvements et organisations utilisent le web pour leur actualité militante et donner une audience large à leurs textes. Blogs, sites et lettres d'information pullulent.

À partir des quelques repères ci-dessous vous en trouverez bien d'autres.

Commençons par le très actuel www.resistancepedagogique.org, le site des désobéisseurs.

Il y a eu aussi celui de l'appel des appels pour une insurrection des consciences : www.appeldesappels.org

Au cours d'actions locales apparaissent fréquemment des blogs, tel le blog de grève dans le 78 (cf. *N'Autre école*, n° 20).

et recours

Connaître son environnement

Bien peu connaissent les ressources des divers mouvements éducatifs et les expériences pédagogiques qui ont été et sont encore menées à l'intérieur (aux marges souvent) de ce système.

Il nous paraît indispensable de nous informer sur ces sujets, non pas pour se construire une identité de syndicaliste, ou de Freinet, ou de « désobéisseur » mais pour prendre conscience de ce qu'on est et élaborer une pensée collective, un « horizon partagé » ; indispensable de savoir ce qui se passe ici et là et de connaître le cadre qui nous contraint pour prendre le recul nécessaire, repérer les failles du système (circulaires contradictoires, texte oublié mais pouvant être utilisé comme argument s'il n'est pas abrogé, etc.).

L'Internet bien compris peut être un outil pour développer des solidarités. À force de naviguer de sites en sites selon les besoins, vérifier une IO – instruction officielle –, faire valoir ses droits, préparer un cours, comprendre une situation vécue en classe ou lors d'un événement dans l'établissement, participer à une lutte, égayé la salle des profs... chacun se constitue une « culture croisée » qui peut rester individualiste et utilitaire, mais qui peut aussi briser la solitude et ouvrir sur cet horizon partagé.

Il est urgent de rassembler tout ce qui nous sortira de la défensive et de la justification, nous vaccinera contre le « malaise » des travailleurs de l'éducation en nous donnant les forces de travailler sans trahir nos idéaux, de bouger sans nous malmener. Il est aussi peut-être temps de se poser la question de l'opposition ouverte ou de l'action clandestine, de ne pas plus s'exposer aux dangers de la naïveté qu'aux pièges des procédures. Analyser l'information préserve de l'audace suicidaire et des exploits imbéciles.

Réalisons, sans défaitisme, que le sort du service public d'éducation s'inscrit dans le temps long d'une évolution qu'accompagne l'opinion positive d'une majorité. La confusion dans laquelle a lieu cette évolution lui est actuellement majoritairement favorable. Ne nous trompons pas sur les forces en présence. ■

Les sites fleurissent souvent sous le coup d'une menace (www.sauvonslesrased.org; ou www.pourleducation.net), d'une indignation ou d'un sursaut.

Le site **Éducation & Politique** (<http://educpol.overblog.com>) qui se revendique de gauche et humaniste – donne une liste de sites à visiter dans laquelle on retrouvera quelques-uns de ceux mentionnés dans cet article; de même que le **Réseau informel de réflexion sur l'éducation** (RIRE: reseaueducation.blogspot.com), ce n'est pas un site très politisé. Tous les liens proposés ne conduisent pas à des positions radicales ni révolutionnaires et s'égarent parfois dans la pédagogie de bonne volonté. Mais sur le terrain, on s'en contente souvent, non?

N'Autre école intéresse le site belge Cgé: <http://www.changement-egalite.be>

Mais certains sont anciens. Roger Auffrand, depuis 1982, auteur du Guide-annuaire des écoles différentes, soutient les initiatives de pédagogie « active »; son site

<http://ecolesdifferentes.free.fr> lutte contre les armes d'instruction massives, l'ennui, l'échec et les violences scolaires; il vous aide à transformer l'école, le collège, le lycée de votre quartier en collaboration avec parents, enfants, enseignants et autres agents de la communauté éducative.

L'association réveil <http://assoreveil.org>, animée par Georges Hervé, depuis 2002, se veut un Réseau d'échanges, de valorisation et d'études des initiatives locales, lieu de rencontre pour tous ceux qui veulent ensemble changer l'école; avec ce site-là aussi on peut se fourvoyer aux limites de nos concessions mais il fournit des renseignements utiles.

Ces sites alliés sans être forcément amis sont comme les moteurs de recherche: ils ne « pointent » pas à tout coup sur la ressource adaptée au besoin (pensez à vérifier les origines et les dates de mise à jour des sites et blogs consultés). ■

Les sites syndicaux

Les syndiqués CNT connaissent bien sûr la fédération et les syndicats www.cnt-f.org ainsi que le site de l'AG nationale www.agnationale.org.

Même eux ont parfois recours aux sites des autres syndicats pour des questions juridiques précises ; mais il faut parfois être adhérents pour avoir accès à toutes les informations ; de plus, les modes d'interrogation supposent souvent une connaissance préalable du sujet. On ne va

pas vous donner l'adresse URL de tous les syndicats ! Il en est un qui unit, comme la CNT-Éducation, une réflexion pédagogique à la réflexion syndicale, Émancipation : www.emancipation.fr

Soyons francs : les réactions des syndicats à tout changement sont souvent tellement primaires et opportunistes que ce n'est pas avec leurs arguments que l'on se forge une pensée profonde ni une analyse fine des événements. Reste à réinventer une culture populaire et syndicale. ■

Les mouvements pédagogiques

Si l'ICEM (Institut coopératif de l'école moderne, qui pratique la pédagogie Freinet : www.icem-pedagogie-freinet.org et www.fimem-freinet.org) ainsi que le GFEN (Groupe français d'éducation nouvelle) sont en général assez connus, la nébuleuse des mouvements pédagogiques (dont les diverses planètes ont des orbites enchevêtrées pas toujours très harmonisées) reste souvent mal utilisée, faute de visibilité. Il y a pourtant beaucoup d'énergie et de bonnes idées à tirer des neuf associations qui forment le Climope (Comité de liaison des mouvements pédagogiques) ; l'activité de ces associations est actuellement entravée par des amputations de subventions et par les réformes en cours. Ce sont pourtant elles qui sont à l'origine de nombreuses pratiques désormais déclarées innovantes et dont le ministère cherche à tirer parti. C'est ainsi que la Fédération des établissements scolaires publics innovants www.fespi.org (site en cours de transfert en août 2009) qui propose « des alternatives pour l'École en ayant pour objet, dans le respect de la diversité de chacune des structures innovantes en faisant partie, de défendre, développer et promouvoir les établissements scolaires du secondaire publics et innovants » est invitée à intervenir à l'Esen (École supérieure de l'éducation nationale) parce qu'elle pousse à l'extrême les possibilités offertes par l'article 34 de la loi de 2005 sur l'école, en modifiant par exemple les horaires des disciplines ou les modalités d'accueil des élèves.

Parmi les innovations (qui, comme vous l'avez compris, ne datent pas d'hier), le travail de l'Agsas (Association des groupes de soutien au soutien, www.agsas.free.fr) mérite d'être signalée : l'Agsas réunit des praticiens de l'éducation pour dénouer, selon une méthodologie rigoureuse, la difficulté d'une classe, d'un élève, d'un enseignant. Longtemps animée par le psychanalyste Jacques Lévine récemment disparu, elle promeut également des ateliers philo pour les élèves du primaire et du secondaire.

Il est arrivé que la démarche des réseaux d'échanges réciproques des savoirs inspire des initiatives : www.mirers.org

Citons également Prisme (association de Promotion des initiatives sociales en milieux éducatifs, www.prisme-asso.org) qui est une des nombreuses associations imprégnée de l'esprit de l'éducation populaire et l'Association de la fondation étudiante pour la ville, www.afev.org.

Visiter ces sites permet se rendre compte de l'activité intense qui se développe dans et autour du système éducatif contre la volonté de l'appauvrir, avec des objectifs d'égalité et d'épanouissement, malgré tout.

Parions que nombre de personnes qui œuvrent dans ce sens ont parfois recours au site de Meirieu www.meirieu.comou à celui de Jacques Nimier, www.pedagopsy.eu et qu'ils approfondiront leur réflexion sur www.democratisation-scolaire.fr, créé en 2008 par le Groupe de recherche sur la démocratisation scolaire : « groupement auto constitué de chercheurs professionnels et non professionnels, ces derniers étant issus du mouvement syndical et/ou politique, le GRDS vise à contribuer par ses travaux, textes et publications, à l'objectif de la démocratisation scolaire, et autogère ses activités en ce sens. Considérant l'école comme un grand enjeu politique, il entend s'emparer des questions touchant à sa transformation démocratique avec toute l'audace intellectuelle et la liberté d'esprit requises. » Parmi ces chercheurs : Stéphane Bonnéry, Jean-Pierre Terrail. Parmi les rubriques : « Débats » publie des interventions sur les thèmes qui font l'actualité de l'école ; « Histoire » s'intéresse particulièrement aux dimensions syndicales et politiques de l'histoire du système éducatif.

Pour ne pas perdre de vue les droits de vos élèves : rendez visite à Bernard Defrance www.bernard-defrance.net. ■

Les « partenaires »

Mairies, Conseils généraux, Conseils régionaux financent respectivement les écoles, collèges et lycées (si vous ne le savez pas vous êtes vraiment au niveau débutant...); on trouve des informations sur l'éducation par le biais des sites de ces collectivités locales.

Il existe un réseau français des villes éducatrices (RFVE, www.villeseducatrices.fr) qui a par exemple organisé en juin 2009 des assises de l'éducation dont l'objectif à terme est d'élaborer un « projet national éducatif alternatif » pour « en finir avec les réformes qui s'empilent sans que soit dressé le moindre bilan et sans que soit exploré tout le positif qui existe sur le terrain », initiatives locales qui seront déclinées « dans toutes les régions de France » et dans « plus de 50 grandes villes ». ■

Les sites disciplinaires

Les sites disciplinaires ne sont pas forcément engagés dans les luttes mais certains sont empreints d'un esprit pédagogique favorable à une culture plus large que le strict minimum des programmes et prônant des démarches plus riches que les rigides « progressions » planificatrices et stérilisantes.

Nos amis apprécient spécialement www.clionautes.org – www.sesamath.net – www.weblettrés.net – www.acireph.org – www.dma.ens.fr/culture-math/ ■

Pour suivre l'actualité

Le café pédagogique : www.cafepedagogique.net
lecture de ce quotidien en ligne est indispensable si l'on veut se tenir au courant de l'actualité éducative en France et dans le monde. On pourra le trouver bien sage (il est cependant critique vis-à-vis des orientations réactionnaires actuelles), on discutera son parti pris en faveur des TICE, on appréciera par contre la variété de ses dossiers.

Depuis l'arrêt de la publication *Le Monde de l'éducation*, les abonnés au quotidien *Le Monde* reçoivent une newsletter : **la Toile de l'éducation**.

L'AEF est une agence de presse créée en 1998 par Marc Guiraud, journaliste à *Europe 1*, et Pascal Bouchard. Ce dernier ne fait maintenant plus partie de l'équipe de 50 journalistes spécialisés qui, à Paris et en région, fournit de l'information dans les domaines de l'enseignement, de l'information et de l'emploi. « L'AEF se veut neutre, indépendante et libre de toute position, de tout engagement, de toute influence » et affirme respecter « tous les points de vue ». Outre que l'abonnement à l'AEF est très cher, l'agence serait contrôlée à 70 % par une société aux mains d'un proche de Sarkozy. Nous la signalons car ses dépêches et ses interviews sont souvent la source d'articles et de brèves dans toute la presse. L'AEF édite depuis janvier 2004 le magazine en ligne www.educinfo.info.

TOUTEDUC est une Sarl créée en novembre 2008 par Pascal Bouchard, journaliste et essayiste. TOUTEDUC se présente ainsi : « un site où poser toutes vos questions et où poster toutes vos réponses. Ce site est notre « arbre à palabre », nous y réinventerons le débat démocratique sur toutes les questions d'éducation. [...] TOUTEDUC n'est pas un blog de confrontation des opinions, c'est le lieu où s'élaborent des réponses concrètes à des questions bien réelles, et où les acteurs de terrain construisent ensemble [...] des propositions pour une politique éducative qui prenne en compte la complexité et la diversité des situations ».

Un site comme www.vousnousils.fr est riche d'informations de toutes sortes, dépêches d'actualité ou fiches pédagogiques, mais il reflète parfois la langue de bois officielle bien que *Courrier international* figure parmi les partenaires de cette publication « offerte » par la Casden (pour enrichir son fichier?). ■

Les sources officielles

« Une bonne connaissance du système éducatif est indispensable à tout candidat à un concours de l'Éducation nationale » proclame le CRDP de Strasbourg qui propose une sélection de sites dans ce but (www.crdp-strasbourg.fr).

Tous les travailleurs de l'éducation ne sont pas passés par la voie des concours ; de plus des annonces du gouvernement faites en mars 2009 concernant la formation des enseignants comportent la suppression de l'épreuve « Connaissance du système éducatif ». Comme les enseignants ne signent pas vraiment un contrat de travail (on ne leur distribue même pas le guide du fonctionnaire comme on le fait aux recrues des autres ministères), ils ignorent souvent le détail des mesures qui les concernent et qui se trouvent dans le Bulletin officiel de l'Éducation nationale et le Recueil des lois et règlements (RLR).

Le BOEN n'a plus de support papier, mais l'on peut s'abonner gratuitement aux sommaires sur www.education.gouv.fr

Les mises à jour du RLR arrivent régulièrement dans les établissements sous forme de CD (soit au secrétariat, soit au CDI).

Le grand classique pour s'initier est le livre de Jean-Louis Auduc, de l'IUFM de Créteil, *Le Système éducatif. Un état des lieux*.

Le site du ministère et les sites des académies donnent accès aux rapports et aux publications qui, pour être officiels, n'en délivrent pas moins des éléments à connaître et des constats qui parfois contredisent tranquillement les annonces publiques (c'est sans doute pour cette raison que la publication de certains résultats a été retardée en 2009). Sans doute n'exploitons-nous pas assez la publication annuelle *L'État de l'école* par exemple, ou *Regards sur le système éducatif français*, données générales établies par la Direction de l'évaluation et de la prospective : www.education.gouv.fr/stateval/regards/index.htm.

Parmi les créations officielles confortant la tendance à la dévalorisation du service public d'éducation et à l'élimination de l'esprit coopératif, Darcos nous a légué juste avant de partir www.academie-en-ligne.fr site qui prétend offrir devoirs de vacances et accompagnement à tous (enfin, tous ceux qui ont l'Internet!). Ce site est amplement critiqué sur www.framablog.org par les partisans des logiciels libres et ceux qui « non seulement font savoir ce qu'ils font mais laissent aux utilisateurs la possibilité de modifier les propositions faites ».

Par le site du ministère, on accède à de nombreuses ressources « garanties » qui ne sont pas toutes toxiques – triées, interprétées, déjouées, détournées elles sont d'ailleurs des compétences à affiner dans une ère de désinformation : telles celles proposées par le Clemi et celles du Scéren CNDP (www.cndp.fr).

C'est aussi par là qu'on découvre les associations agréées (www.education.gouv.fr/cid21129/les-associations-agreées-dans-l-education-nationale.html), qui peuvent intervenir dans les écoles. Il vous faudra y distinguer celles qui sont les plus proches de vos idées : on peut découvrir derrière une association militant contre les discriminations de farouches libéraux esquivant la plus triviale des discriminations, celle qui touche les pauvres.

Mais il ne suffit pas de connaître l'état actuel du système dans lequel nous travaillons, il faut aussi connaître son histoire, ses aventures et ses avatars. Et le très institutionnel INRP nous ouvre des perspectives intéressantes. L'Institut national de recherche pédagogique assure une veille scientifique et technologique (www.inrp.fr/vst) et signale les nouveautés dans les différentes rubriques. L'abonnement gratuit aux actualités de la VST comprend un dossier mensuel de 10 à 20 pages synthétisant un thème de la recherche en éducation. ■

Il est possible que, dans ce vaste panorama de ressources utiles pour nous situer dans notre environnement professionnel et agir dans le sens que nous voulons, manquent des sites combatifs que vous ne manquerez pas de nous signaler. Voyez déjà la rubrique « liens » des différents numéros de *Nautre école*.

SOLITAIRE OU SOLIDAIRES

CIRCULAIRE 23-05-1997/BO N° 22 du 29-05-1997

Mission du professeur exerçant en collège, en lycée d'enseignement général et technologique ou en lycée professionnel (extraits)

« Le professeur exerçant en collège, en lycée d'enseignement général et technologique ou en lycée professionnel participe au service public d'éducation qui s'attache à transmettre les valeurs de la République, notamment l'idéal laïque qui exclut toute discrimination de sexe, de culture ou de religion. [...] Sa mission est tout à la fois d'instruire les jeunes qui lui sont confiés, de contribuer à leur éducation et de les former en vue de leur insertion sociale et professionnelle. [...]

– au sein de la communauté éducative, le professeur exerce son métier en liaison avec d'autres, dans le cadre d'équipes variées; [...]

Il est également formé à collaborer à la réalisation d'actions de partenariat engagées entre l'établissement et son environnement économique, social et culturel. [...] Il a repéré des convergences et des complémentarités avec d'autres disciplines ainsi que des différences de langage et de démarche. Il a le souci d'établir des collaborations avec ses collègues de la même discipline et d'autres disciplines ainsi qu'avec le professeur documentaliste. Il évite ainsi que ne se développe chez les élèves le sentiment d'un éclatement des savoirs et d'une juxtaposition des méthodes.

Enfin, conscient de la nécessité de poursuivre sa propre formation tout au long de sa carrière pour compléter et actualiser ses connaissances, améliorer ses démarches et développer ses compétences, il est informé des différents supports de ressources documentaires, des modalités pour y accéder ainsi que des ressources de formation auxquelles il peut faire appel. [...]

Conscient de l'importance, pour les élèves, d'une cohérence éducative résultant de pratiques convergentes au sein de l'équipe enseignante, il confronte ses pratiques à celles de ses collègues dans le cadre de concertations, notamment lors des conseils d'enseignement, et avec l'aide de l'équipe de direction et des corps d'inspection. [...]

Les compétences acquises par le professeur en fin de formation initiale doivent lui permettre, dans des contextes variés, de conduire la classe en liaison avec l'équipe pédagogique. [...]

Un professeur n'est pas seul; au sein de la communauté scolaire, il est membre d'une ou plusieurs équipes pédagogiques et éducatives. Il est préparé à travailler en équipe et à conduire avec d'autres des actions et des projets. Il a le souci de confronter ses démarches, dans une perspective d'harmonisation et de cohérence, avec celles de ses collègues. Il peut solliciter leur aide, ainsi que le conseil et l'appui des équipes de direction et des corps d'inspection.

Il sait quel rôle jouent dans l'établissement tous ceux qui, quel que soit leur emploi, participent à son fonctionnement. [...]

Il est préparé à établir des relations avec des partenaires extérieurs auprès desquels il peut trouver ressources et appui pour son enseignement comme pour réaliser certains aspects du projet d'établissement. Dans un cadre défini par l'établissement, et sous la responsabilité du chef d'établissement, il peut être appelé à participer à des actions en partenariat avec d'autres services de l'État (culture, jeunesse et sports, santé, justice, gendarmerie, police...), des collectivités territoriales et des pays étrangers, des entreprises, des associations et des organismes culturels, artistiques et scientifiques divers. Il est capable d'identifier les spécificités des apports de ces partenaires. [...]

Dilemme syndical

Paradoxe 1: les enseignants sont sommés (malgré un bémol sarkozyste depuis quelques temps) de prendre conscience qu'ils font partie d'une « communauté éducative » par ceux qui défendent leur pré carré disciplinaire – et pratiquent l'inspection individuelle.

Paradoxe 2: confrontés à la difficulté d'enseigner (dans les collèges et les lycées professionnels surtout, et toujours dans « les quartiers »), des enseignants essaient de travailler à plusieurs. Mais c'est du travail en plus pour ceux dont le travail est le plus difficile.

Paradoxe 3: les syndicats institutionnels défendent le droit des mieux lotis (profs de fac, de prépas, de Terminales) à travailler moins.

Réduction du temps de travail, nécessité du collectif: un vrai dilemme, et aujourd'hui chacun se débrouille comme il peut. Dans l'obscurité actuelle, les comptes rendus des fonctionnements collectifs qui « tournent » ici ou là nous aident.

En pratique

Des équipes au travail

Le travail en équipe en maths au collège Aimé Césaire, Les Ulis (91)

Vous travaillez en équipe depuis plusieurs années, peux-tu nous décrire votre fonctionnement ?

SYLVAIN – Nous travaillons en équipe principalement avec les classes de 5^e et de 4^e qui ont une progression commune, des cours communs et des contrôles communs. Liberté est laissée à chacun pour les exercices d'application. Il y a une heure alignée par semaine pour les 5^e et la même chose pour les 4^e, ce qui permet de créer des groupes de niveaux qui restent à peu près stables pendant l'année scolaire.

Quel temps vous prend ce travail en commun ?

S – Nous nous réunissons au cours d'un repas toutes les 3 semaines pour 2 heures très décontractées !

Le principal boulot supplémentaire, c'est la préparation de l'heure en groupe de niveaux. Pour les contrôles communs, il y en a un qui le propose puis il est validé par l'équipe. Pour les autres niveaux, nous essayons d'avoir une progression commune et bien sûr nous échangeons nos préparations.

Quelles sont les répercussions de ce travail collectif ?

S – Cela crée une cohérence entre les profs. Les élèves ont les mêmes repères, ce qu'ils semblent apprécier. Le travail en groupes de niveaux est très positif et nous permet de progresser avec la plupart des élèves sauf avec le groupe des « faibles » qui souffre de la présence d'élèves qui posent des problèmes de comportement. Du coup les vrais « faibles » sont un peu noyés et c'est moins profitable pour eux. Avec ce groupe, nous fai-

sons surtout des exercices d'application pour qu'ils puissent rentrer plus facilement dans le cours aux séances suivantes. D'une manière générale, la seule petite difficulté est que nous n'avons pas forcément nos élèves – ce qui est logique ! – et en début d'année certains ne nous acceptent pas tout de suite car ils ne nous reconnaissent pas comme « leur » prof.

Est-ce que les élèves du groupe faible se sentent dévalorisés ?

S – Pas du tout ! Nous ne leur disons pas qu'ils sont dans le groupe des « faibles » mais ils le savent plus ou moins et il n'y a pas de mépris de la part des autres. D'autre part, nous rencontrons aussi nos collègues du lycée pour une heure de module d'aide en début d'année, plus une autre vers décembre. Cela permet de travailler en binôme, prof de collège et prof de lycée et de rassurer nos anciens élèves « ZEP-sensible » qui ont du mal à aller au même rythme que les élèves venus des collèges banals. Nous y allons même si nous savons que les heures ne seront pas forcément payées...

Fonctionner tous systématiquement au même rythme, est-ce gênant ?

S – Le fait de fonctionner au même rythme ne pose pas de problème puisque nous avons les groupes de niveaux pour nuancer et adapter. Si un collègue est en congé mater ou pater, on bosse la fin du programme, la partie que l'on a toujours du mal à boucler, et on repart tous ensemble au même point !

Est-ce que ce travail d'équipe modifie vos pratiques ?

S – Pas vraiment mais nous discutons et échangeons beaucoup ! Bonne ambiance dans l'équipe, c'est important ! De la cohésion et une dynamique ! ■

■ PROPOS RECUEILLIS
PAR FRANÇOIS SPINNER
CNT éducation 91

Travail d'équipe : un besoin primaire ?

DANS LE PRIMAIRE : un maître, une classe ; tenace lieu commun de l'institut fermé avec ses élèves entre les murs. Les séquences pédagogiques présentées à l'occasion des inspections, les évaluations imposées par les mesures Darcos ont même plutôt renforcé la solitude du travailleur de l'éducation. Mais, dans les équipes bien installées, qui depuis plusieurs années travaillent dans la même école, a fortiori, en zones d'éducation prioritaire et sous l'impulsion, très souvent, des enseignants des réseaux d'aide (Rased), le collectif a pris le pas sur l'enfermement solitaire. Les échanges de services, un collègue prend en charge les sciences l'autre l'anglais, sont un premier pas vers le décloisonnement. La résistance de certains élèves à

la culture scolaire oblige aussi les enseignants à sortir de la classe, à élaborer ensemble des outils communs. L'organisation du temps scolaire, la polyvalence des enseignants permet aux « affinités » pédagogiques de s'exprimer. L'envie de travailler ensemble n'est pas contrée par un chef d'établissement (pas encore !) ni par un « emploi du temps » disciplinaire. Tous les enseignants sont là du lundi au vendredi. On peut décaler telle activité, dégager du temps pour se concerter, s'organiser, se ressourcer ! Les « désobésisseurs » ne se sont pas gênés, l'an passé, pour résister à Darcos en multipliant les « échanges de pratiques » pour le plus grand bénéfice des élèves ! ■

ALAIN DERVIN

LE TRAVAIL D'ÉQUIPE, UN PASSAGE OBLIGÉ ? Non. Solitaires orateurs de conférences ou de cours magistraux, fruits d'un travail exigeant et d'une passion pour le sujet sont porteurs d'enthousiasme, d'incitation à la recherche et au « vrai » travail. Il y va de cet accord¹ entre l'orateur et son auditoire qui est un aboutissement de tâtonnements divers, d'essais et qui demande une communauté de chercheurs dont font partie les textes, les œuvres depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Qui d'entre nous au sortir d'une conférence, d'un cours magistral n'a pas été mis sur le chemin d'une recherche avec un sentiment exaltant d'accroissement d'intelligence, de puissance ?

Mais nombreux sont ceux, adultes comme élèves, qui ont besoin d'un travail d'équipe

Le groupe-classe est une communauté obligée, l'équipe enseignante ne va pas de soi. Rien n'y oblige et grands sont les empêchements. Peut-on tendre vers une idée d'équipe-classe ? Comment se forme une équipe ? Chaque situation est différente. Là cela va être la rencontre avec un ATOS à propos d'un incident comme un tag dans une classe, une chaise lancée par la fenêtre, une injure et de là une mini-équipe va se former : quelque(s) élève(s), enseignants, ATOS ; ailleurs ce sera le premier jour avec un partage de textes libres, de créations mathématiques, où un embryon de communauté-classe de chercheurs se dessine... ; encore ailleurs ce sera un moment de grande difficulté qui sera décrit sur une liste déjà formée comme les listes ICEM-Freinet qui sera le déclencheur d'une mini-com-

munauté de recherche à partir de cette difficulté ; ou encore un projet pluridisciplinaire est l'incitateur d'une communauté élargie au-delà de la classe. Multiples sont les situations qui conduisent à cette élaboration d'équipes qui augmentent notre puissance de vie qui vont vers un faire ensemble où chacun(e) peut suivre ses propres pas en coopération avec d'autres.

Une fois une équipe constituée même embryonnaire, il nous faut revenir sur ce qui nous manque.

Pour s'y mettre, ce qui nous manque le plus c'est d'avoir appris à exercer nos facultés de penser, d'écouter ; nous avons à nous y mettre en co-formation à la suite entre autres de l'AGSAS, par des moments institutionnalisés de réflexions (pédagogiques, philosophiques, politiques), d'échanges de pratiques, de délibérations de projets et cela est nécessaire pour que le faire, pour que nos actes soient du « vrai » travail.

Il nous faut aussi apprendre et réapprendre ce qu'est la vie coopérative : accepter que la vie du groupe trouve son rythme, établisse les lois, mette en question les manquements pour toujours faire évoluer ces mini-sociétés, en prenant garde que personne ne reprenne jamais le contrôle de tout, et donner à ça autant d'importance et de temps que les apprentissages eux-mêmes. ■

MARYVONNE MENEZ-HALEZ

1. Accord que l'on tend à créer dans les mini-conférences en classe, dans les exposés de trois minutes.

Le travail en équipe : l'exemple d'une pratique de classe

Le travail d'équipe est au cœur de votre projet ; pouvez-vous nous dire concrètement comment cela se passe ?

SYLVAIN HANNEBIQUE * – L'équipe a été constituée par le biais d'un protocole entre l'IA du Nord et l'Icem régional avec l'appoint du laboratoire de recherche universitaire Théodile de Lille 3 (sciences de l'éducation sous la direction d'Yves Reuter, PU). Les membres de l'équipe (9 enseignants) sont tous membres du mouvement Freinet (Icem 59/62) et se sont engagés sur la base d'un projet d'école, sous couvert d'une éthique et d'une philosophie reprenant les principes de l'école moderne voulue par le mouvement Freinet. Un engagement premier de cinq ans a été demandé afin de permettre une continuité de l'action et une durée pérenne du projet. Nous nous sommes mis d'accord sur des principes politiques, éthiques, pédagogiques et éducatifs très précis.

Quelles activités construisez-vous ensemble ?

S. H. – L'école est gérée par le collectif enseignant. Le directeur est administrativement nommé selon les règles du mouvement. Mais à l'interne, nous partageons les tâches, le temps de décharge et la partie du salaire revenant normalement au directeur « officiel ». Chaque semaine, nous nous réunissons une heure pour la gestion coopérative de l'école, plus des réunions statutai-

res (conseils de maîtres, conseils d'école, animations). Les membres du groupe, quand ils le peuvent, assistent également aux réunions de co-formation du groupe régional Icem (environ un samedi toutes les six semaines et deux stages de trois jours pendant des vacances scolaires). La gestion des projets pédagogiques, éducatifs, les pratiques de classe sont partagées, échangées, discutées et mutualisées. Un conseil d'enfants de l'école existe également en parallèle à cette structure de gestion.

Échangez-vous à propos des activités d'enseignement individuelles (prof-élèves) ? S'agit-il d'une information ou de quelque chose qui se rapproche de l'analyse de pratiques ?

S. H. – Nous procédons à des comptes rendus de pratiques, à des « accueils » dans une classe expliquée par l'enseignant de celle-ci. Nous poursuivons ensuite par des analyses de pratiques (partagées avec une équipe universitaire) et à des constructions communes d'outils de classe.

Ces temps sont-ils institutionnalisés ?

S. H. – Il existe des temps institutionnalisés (hebdomadaires) et des temps librement choisis (mini stages et samedis de formation).

Tous les membres de l'équipe sont-ils tenus de fonctionner ainsi ?

S. H. – Oui, en ce qui concerne les temps institutionnels (protocole accepté avant

nomination). Pour les autres temps, choix possible en fonction des disponibilités personnelles.

Des personnels non-enseignants (vie scolaire, entretien) y participent-ils ?

S. H. – Le personnel de vie scolaire y participe, ainsi que des personnes du mouvement Freinet désirant participer.

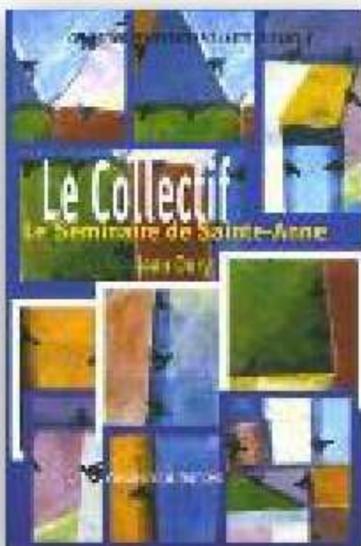
En gardez-vous trace ? Faites-vous des bilans de ces mises au point collectives ? Avez-vous quelquefois tiré profit d'un regard extérieur sur cet aspect de votre travail ?

S. H. – Nous gardons des traces qui sont retransmises sous forme de comptes rendus par mail (via une liste de diffusion interne). Des travaux peuvent aussi être communiqués à l'extérieur (Université, mouvement Freinet, journaux et rencontres de l'Icem). Nous avons tiré profit des regards extérieurs, tant des camarades de l'Icem que du laboratoire de recherche Théodile qui a travaillé sur l'école depuis 2001. Nous avons également eu des interventions dans des colloques (INRP, IUFM et Université) ou des réunions militantes (réseau Récit, congrès internationaux de l'Icem, etc.).

* Sylvain Hannebique est enseignant à l'école élémentaire publique Hélène Boucher de Mons-en-Baroeul (Nord).

Le collectif, avec un K?

La notion de collectif est travaillée par Jean Oury, psychiatre et psychanalyste, frère de Fernand Oury, depuis cinquante ans. L'élaboration de ce concept est toujours en mouvement et toujours dans le « but qu'une organisation d'ensemble puisse tenir compte d'un vecteur de singularité: chaque usager de l'institution doit être envisagé dans sa personnalité, de la façon la plus singulière. La notion est issue d'une sorte de paradoxe: celui de mettre en place des systèmes collectifs et en même temps préserver la dimension de singularité de chacun. » Il n'est pas question ici de faire une étude complète du concept de « Collectif » mais de donner quelques indications qui peuvent, comme la lecture des textes ou l'écoute des séminaires, donner l'énergie nécessaire aux enseignants comme aux soignants de réfléchir sur leurs pratiques.



Jean Oury, *Le Collectif*

Éditions du Champ Social,
Coll. Psychothérapie, 2005, 22 €.

Psychothérapie et pédagogie institutionnelle

On fait habituellement remonter l'origine en France de la psychothérapie institutionnelle aux années 1950 et à François Tosquelles (1912-1994), psychiatre catalan ayant fui le franquisme qui l'avait condamné à mort (cf. Jean Ayme, *Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle*).

Le mouvement de la pédagogie institutionnelle a été créé par Fernand Oury.

La psychothérapie institutionnelle et la pédagogie institutionnelle proposent une structure particulière – dont les composantes sont la coopération, l'action collective, la primauté du désir, et un certain nombre d'outils – dans la structure générale (établissement d'éducation ou structure de soin). L'une et l'autre sont fondées sur l'hétérogénéité des personnes et des propositions, sur la disponibilité et la vigilance, sur la gentillesse comme vecteur d'efficacité mais pas la mièvrerie, sur l'attention aux autres. Il y est développé ce qu'on appelle le processus d'institutionnalisation.

La distinction entre établissement et institution est très importante; les « institutions », telles que les ateliers, les sorties, les rencontres, les jeux, les psychodrames agissent à l'intérieur des structures aliénantes, surdéterminées par l'État.

Par ailleurs, un des premiers mots d'ordre de la psychothérapie institutionnelle est, pour commencer à sortir de l'aliénation, de bien faire la distinction entre rôle, fonction et statut.

La coopération

Le mot institution du latin *institulo* (établir, instituer) désigne une structure d'organisation humaine destinée à s'inscrire dans la durée avec une règle

du jeu acceptée socialement. On parle d'action collective lorsqu'un groupe, organisé ou non, réalise une action; un sport collectif est un sport d'équipe. Mais travailler en équipe, coopérer ne saurait relever de la simple injonction. La notion d'équipe se base souvent sur l'axiome: on est plus intelligent à plusieurs que seul. La coopération, c'est un certain « esprit », loin à la fois de la direc-

La théorie de la psychothérapie institutionnelle et de la pédagogie institutionnelle est alimentée par la pensée psychanalytique et par la logique du sémiologue et philosophe Peirce (1839-1914) promoteur du raisonnement par abduction, typique, dit-il, de toutes les découvertes scientifiques « révolutionnaires » comme le fameux « eureka » d'Archimède. Le raisonnement par abduction utilise toutes les analogies de pensée.

tivité et de l'improvisation mais ce n'est pas que ça. Ça ne s'improvise pas. Coopérer, c'est travailler ensemble pour travailler, vivre mieux: une manière d'être plus efficace, en impliquant les individus dans le travail et la bonne marche d'une structure, d'une classe, en laissant une part d'autonomie, des moments pour faire le bilan, pour proposer des aménagements. Si on organise tout, les gens ne se sentent pas responsables de ce qui se passe. L'esprit de coopération, l'esprit du travail sont essentiels, et nécessaires à rappeler tout le temps parce que sinon, on risque d'avoir une coquille vide, une forme privée de vie, le rappeler aux autres et à soi-même car on l'oublie facilement, trop inquiet, trop occupé que l'on est de l'organisation, de l'efficacité, du résultat. ●●●

L'accueil en groupe du « nouveau »

À la clinique psychiatrique de La Borde, l'accueil est institué en réunion où sont conviés tous les présents dans l'établissement.

Voici un extrait d'un dialogue de Jean Oury et Marie Depussé. (*À quelle heure est passé le train ?* Calmann Lévy 2003.)

« Felix Guattari ou toi demandiez avec cette légèreté que laisse entendre une vraie curiosité de l'autre :

– Alors, vous venez d'où ?

– Troyes.

– Troyes, en Champagne ?

Et vous commencez à rêver, avec un sourire, à la ville, à la région. Vous rendiez au nouveau, avec votre attention légère, son pays ; vous déplaciez l'accent de l'arrivée à l'origine, redonnant à l'origine son mystère.

Tu le fais encore tout seul. « Ah, vous venez de Troyes, en Champagne ? Elle est restée belle, cette ville, elle n'a pas été bombardée. Toutes ces églises... » Et le type se retrouve avec le berceau de la civilisation médiévale dans son baluchon. Félix et toi, ça vous faisait vraiment rêver, Troyes en Champagne.

Félix, son rêve venait briller aux carreaux de ses lunettes ; toi, tu semblais venir à la rencontre du nouveau, lentement, à cheval. »

○○○ Les opérateurs collectifs

Les outils ou opérateurs collectifs permettent de ne pas être trop en prise directe avec les structures aliénantes d'un établissement. Les « opérateurs » collectifs sont pensés comme des échafaudages fragiles et toujours à refaire et à interroger : conseils, accueil, libre circulation, expression libre, tâtonnement expérimental, responsabilités diverses sont des opérateurs de base qui peuvent ponctuellement être remis en cause.

Le conseil

Le conseil a été institutionnalisé en pédagogie. À l'école, le conseil réunit une fois par semaine tous les élèves de la classe, autour d'une table, où l'on parle de ce qui s'est passé dans la semaine et des projets ; en général un président de séance, un enfant, donne la parole, un secrétaire qui est aussi un enfant note les échanges sur un cahier et l'enseignant(e) est assis(e) comme les autres et lève la main quand il-elle veut parler. Cette institution pédagogique a servi d'incitatif à des réunions régulières en hôpital psychiatrique (cf. Eve-Marie Roth à l'hôpital de Brumath), en collèges, en lycées. Décisions, conflits, projets peuvent ainsi être inscrits dans la vie de l'établissement. L'ambiance générale y est modifiée ; l'atmosphère de ces réunions évolue ; par exemple un « Non, je ne donne pas la parole, écoutez-vous et démarrez quand vous pensez pouvoir le faire sans gêner les autres » peut conduire à une circulation de la parole d'une rare qualité.

La libre circulation

La libre circulation entraîne une radicale transformation de l'ambiance d'une institution ; elle est maintenant posée comme axiome dans de nombreuses classes Freinet comme dans certains lieux de soins psychiatriques. Cela ne signifie pas que l'on peut aller où l'on veut quand on veut ; elle demande le respect des lois extérieures à la structure, des règles établies coopérativement, des limites occasionnelles de la vie (pouvoir dire : « non, pas

maintenant »). À la clinique La Borde, dont Jean Oury est le médecin directeur, la libre circulation dans les différents lieux : bibliothèque, bar, cuisine, parc, infirmerie, etc., permet de vraies rencontres. La cuisine par exemple peut avoir un effet thérapeutique ; de même un patient peut avoir un effet thérapeutique sur un autre patient. Il y a alors de la connivence, et on travaille avec.

La connivence, c'est très subtil. La nécessité s'impose de distinguer le statut et la fonction. Il y a une fonction soignante qui peut en certaines occasions être tenue par tout le monde et cela peut s'étendre à l'école pour la fonction enseignante par les échanges réciproques de savoirs.

La primauté du désir

« Qu'est-ce que je fous là ? » est une ritournelle de Jean Oury que l'on peut traduire par « Qu'en est-il de mon désir d'être là ? » « qu'est-ce qui fait que je me suis levé(e) ce matin ? »

Nous ne développerons pas plus dans le cadre de cet article qui veut juste éveiller à la notion de collectif (qui n'est pas synonyme de collectivité comme addition d'individus) les concepts relatifs à l'inconscient.

Mais nous rappellerons qu'il est indispensable de faire la distinction entre le réel, le symbolique et l'imaginaire.

Nous signalons que toute réunion de pédagogie ou de psychiatrie institutionnelle est consacrée au départ à l'étude d'un cas concret, d'un récit.

Le collectif

Ce que Jean Oury appelle « le collectif » par opposition à « la collectivité » n'est pas quelque chose. Cela ne se voit pas. Ce « collectif » nous donne aussi des pistes pour « poursuivre constamment l'analyse institutionnelle, c'est-à-dire, entre autres, une analyse concrète de l'aliénation sociale qui nous surdétermine, nous et notre champ de travail, qui infiltre la fonction professionnelle et non pas une aliénation une fois pour toutes, mais un processus continu au niveau de nos habitudes, nos comportements les plus ordinaires, nos façons d'être, nos préjugés. Pour cette aliénation, la lecture de Marx et sa notion de travail sont toujours à reprendre. » Quelle est la caractéristique du travail vivant ? C'est là où il y a du jeu.

Le collectif c'est une attention à l'autre, c'est un air que l'on respire, nécessaire quand vient l'étouffement, c'est une sensibilité à ce « qui se passe à l'ombre des choses » dans les rencontres, dans la vie de chaque jour. Le collectif ça n'existe peut-être que vingt minutes par jour et c'est déjà bien ! ■

► Le séminaire de Jean Oury est régulièrement transcrit et mis en ligne par Annick Bouleau, que nous remercions pour nous avoir indiqué les liens ci-dessous.

Il est question du collectif notamment lors de la séance du 19 novembre 2008 : <http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html#notesjo>

Voir aussi

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/plumes/Ensav/ensav05.html>

et la position de thèse de Laffitte :

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/alire/alire-mem0406.html#precaire>

Journal de bord

Des raisons pour expliquer les nombreux désappointements de ceux qui rêvent de mener à bien un travail collectif de coopération pédagogique, il n'en manque pas. La plus évidente est bien sûr l'absence de partenaires motivés. Mais une autre piste n'est peut-être pas assez prise au sérieux par les promoteurs du travail en équipe.

C'est celle qui consiste à vouloir malgré tout préserver une indispensable part de confidentialité et cultiver ce « jardin secret » que constitue la relation pédagogique avec une classe.

Déterminé à briser son isolement professionnel et à entreprendre un travail sur ses pratiques, l'enseignant non-résigné peut espérer une mutation « heureuse », rejoindre un des nombreux mouvements pédagogiques ou encore investir les réunions syndicales. Mais d'autres solutions existent, comme celle du « journal de pratiques », exposée ici.

LA NÉCESSITÉ D'UN ÉCHANGE et d'une prise de distance avec le travail de classe demeure une constante de mon engagement professionnel et syndical. Des réunions pédagogiques (voir *N'Autre école* n° 15) à la rédaction d'articles pour la revue, c'est toujours le même souci de comprendre et de progresser dans mes choix et mes approches didactiques. L'expérience, toute récente, de la tenue d'un journal de bord tient d'abord à un concours de circonstances et à diverses rencontres.

■ GRÉGORY CHAMBAT,
CNT éducation 78

L'histoire d'un journal

En premier lieu, de multiples et infructueuses tentatives pour intégrer aux préparations de cours des moments de retour sur leur déroulement, afin de mieux cerner réussites et échecs. Chacune de ces expériences restant finalement à l'état de vœu pieu, chacune des formules retenues ne parvenant pas à tenir sur la durée.

Et puis, il y a quelques mois, à l'occasion d'un travail sur Korczak, je me plongeai dans ses différents journaux (en particulier le *Journal du ghetto* et *Les Moments pédagogiques*). Si Korczak n'est pas l'inventeur du journal de pédagogue, il est peut-être celui dont les textes ont eu le plus d'influence par la suite, en particulier sur le mouvement de la pédagogie institutionnelle. ●●●



Journal de grève

C'est du printemps 2008 que date ma première expérience de « journal de recherche ». Tout à fait par hasard, quelques jours après le début de ces événements qui allaient s'étaler sur plus de six semaines (dont trois de grève et d'occupation du collège) j'ai tenu pour moi seul la chronique quotidienne de ces moments de lutte, de solidarité et de doute. Le souvenir de cette expérience, devenue aujourd'hui indissociable de ces semaines de combat reste, plus d'un an après, toujours aussi exaltant et douloureux. Curieusement, l'intuition que la tenue de cette chronique n'est pas étrangère au succès et à la durée de ce mouvement, est tenace. Options stratégiques, coup de blues et de bluff, exposés des enjeux et des perspectives, autant d'éléments qui ont alimenté le journal mais qui ont aussi été influencés par sa tenue... Et puis, au moment de remettre au propre ces lignes, j'ai calé. D'ailleurs, de longues recherches sur le net m'ont révélé que cette pratique est une tradition du mouvement ouvrier dont les traces aujourd'hui accessibles sont quasiment inexistantes. Là encore, on ne peut qu'inciter les futurs grévistes à relever le défi d'un journal de lutte...

○○○ C'est d'ailleurs dans l'édition française des *Moments pédagogiques* que j'ai découvert l'entretien entre Remi Hess et Kareen Illiade (« Moment du journal et journal des moments »), brève introduction à l'analyse et à la pratique universitaire du journal professionnel. Lecture stimulante, mais qui sur le « moment » ne suscita pas de vocation immédiate. Il fallait encore attendre que le vécu rattrape la théorie et ce n'est qu'après un début d'année éprouvant, dans la confrontation et surtout l'incompréhension face à des élèves d'avantage perturbés que perturbant, que j'ai ressenti à nouveau le besoin de comprendre mes ratages.

Longtemps, mes réticences l'ont emporté : absence d'attrance pour la rédaction d'un journal personnel et surtout crainte de me lancer dans une entreprise dévoreuse de temps... Mais la tension nerveuse suscitée par cette fameuse classe – mais aussi les autres ! – eut finalement raison de ces réserves.

Ajoutons, pour être tout à fait complet, qu'avant de me lancer dans ce journal de recherche, j'avais tenu, quelques mois auparavant, un journal de grève dont l'apport pour mes pratiques de lutte avait été une révélation (voir encadré).

Pourquoi un journal ?

La lecture du texte de Remi Hess et de Kareen Illiade me présenta l'activité sous un jour nouveau : je ne percevais plus forcément le journal comme un lieu d'épanchement pour adolescent en mal de confident, mais, sous sa forme du journal-recherche, il pouvait devenir un outil d'analyse de pratiques et pourquoi pas d'émancipation, à condition de s'inspirer de quelques techniques partagées par les prédécesseurs (comme celle de l'indexation). C'est ainsi que Remi Hess décrit les finalités de cette écriture « Le journal est un outil efficace pour celui qui veut comprendre sa pratique, la réfléchir, l'organiser, la

changer, la rendre cohérente avec ses idées. L'objectif du journal est de garder une mémoire, pour soi-même ou pour les autres, d'une pensée qui se forme au quotidien dans la succession des observations et des réflexions. »

L'autre découverte s'imposa dès la rédaction des premières pages et des premières synthèses. La richesse de cette démarche compense sans discussion possible le temps qui lui est consacré. Une évidence qui ne peut s'expliquer mais qui se confirme dans la pratique. Le retour sur la journée ou sur une heure de cours est toujours une projection sur la suite, une anticipation qui alimente les préparations futures et, finalement, fait gagner du temps. À raison d'une petite demi-heure de synthèse par jour, l'investissement temps est rentabilisé sur le travail de préparation. Ce télescopage des temps s'inscrit d'ailleurs dans la démarche même du journal qui est une écriture du présent plus que du passé puisqu'on écrit au moment où l'on vit et où l'on pense (Rémi Hess à cette formule heureuse : « Ce n'est pas un écrit après coup, mais un écrit dans le coup »). Une piste aux nombreuses implications sur laquelle s'est penché Hess : « Ce qui me frappe actuellement, c'est la capacité anticipatrice du journal. Tout diariste décrit son quotidien. Mais son travail d'observation minutieux lui fait noter des faits qui ne sont pas encore conscientisés [...] le journal permet de passer d'une conscience commune à une conscience philosophique des choses. On comprend d'où viennent les idées, comment s'est formée la conscience, comment elle a réussi à dépasser certaines erreurs, etc. »)

Enfin, loin de l'œuvre solitaire et narcissique, le journal s'inscrit dans une logique collective de groupe, puisque c'est la classe, bien plus que l'enseignant, qui en est le principal objet (on comprend d'ailleurs comment, de Korczak à la pédagogie institutionnelle, cette pratique du journal de recherche est indissociable de celle du journal de la classe ou de l'école, écrit par les enfants). On a trop tendance à associer le journal avec le journal intime. Pourtant, la dimension collective est antérieure, il suffit de penser au « journal de bord » tenu sur les navires. Sil est au départ essentiellement fonctionnel – la navigation, la route suivie, les incidents de bord, avaries, les escales, le commerce, donc – il relate aussi la vie de l'équipage : blessés, morts, déserteurs, etc.

Mais à quoi ça ressemble ?

Encore aux balbutiements de l'expérience, il m'est difficile de rendre compte de manière exhaustive des innombrables apports de cette pratique.

Le choix du support n'est pas forcément anecdotique, car, le rendez-vous quotidien avec un bel objet pourra, certains soirs, être une source de réconfort. Plus qu'un simple réceptacle, le journal de recherche ambitionne d'être un outil de travail et de réflexion. Sa structuration doit faciliter cet usage. La pratique de « l'indexicalisation » (selon le néologisme employé par Remi Hess – en documentation, en bibliothéconomie ou dans les sciences de l'information, on parle en général d'indexation –

ndlr) exposée par Hess et Illiade peut se révéler fructueuse. Inspirée de l'exemple du journal de John Locke, cette pratique consiste à donner à chaque fragment un titre en fonction de son thème. À la fin du journal, un index renvoie, pour chaque thème aux dates des jours où il a été abordé.

À intervalles irréguliers, des pages-synthèses se proposent de faire le point sur des questions récurrentes et conduisent à relire les notes éparpillées...

Sorti de cette indexation, le journal se présente sous une forme libre, simplement réglée par les contraintes chronologiques et les inspirations du moment. Des compte-rendus de lecture côtoient des descriptions de séances, des monographies d'élèves succèdent à des listes de points réussis ou ratés, à des tableaux de remarques ou de citations des élèves... Aucune règle ne vient restreindre le champ des possibles, si ce n'est le sentiment de l'intérêt de conserver une trace ou bien les exigences du « moment ».

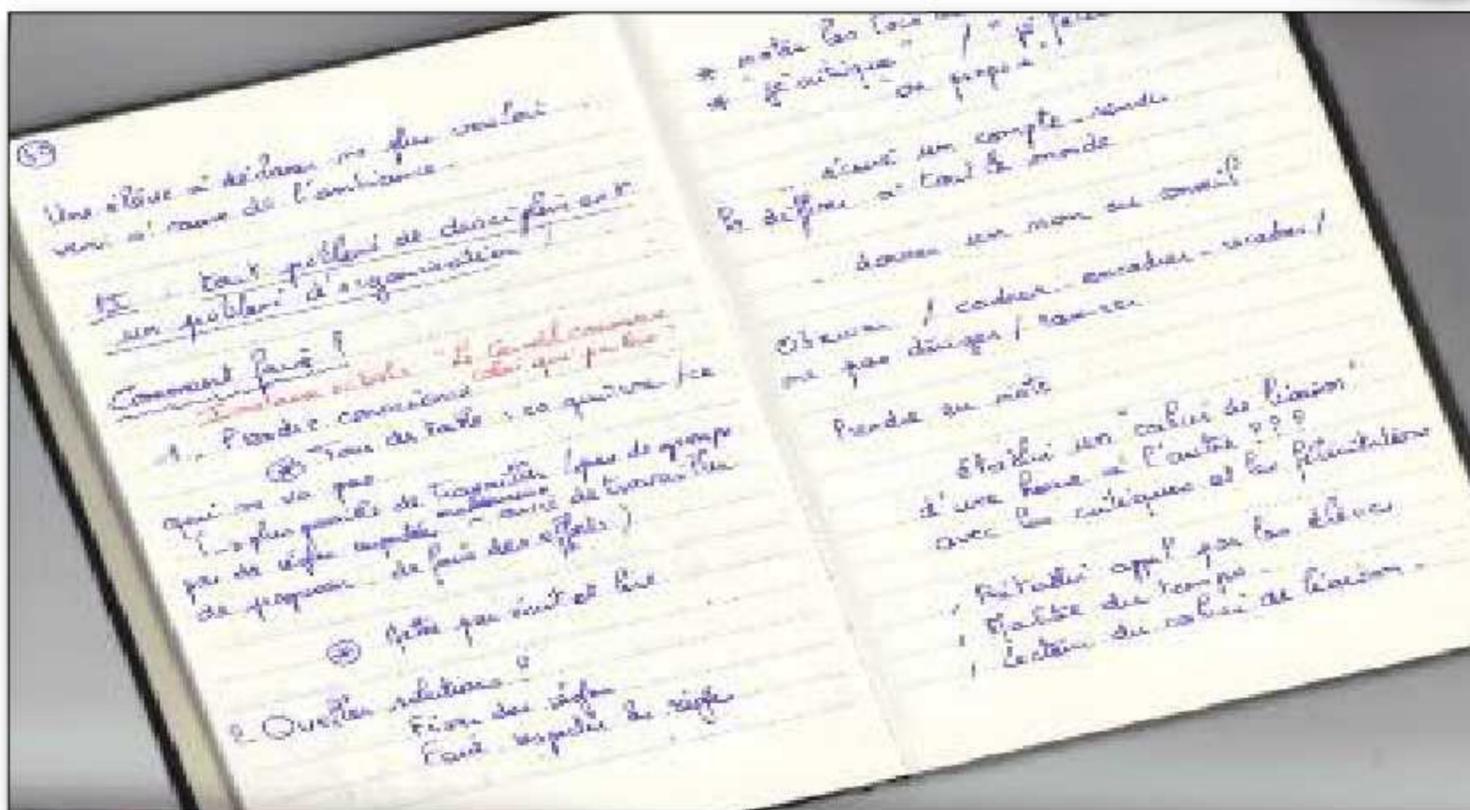
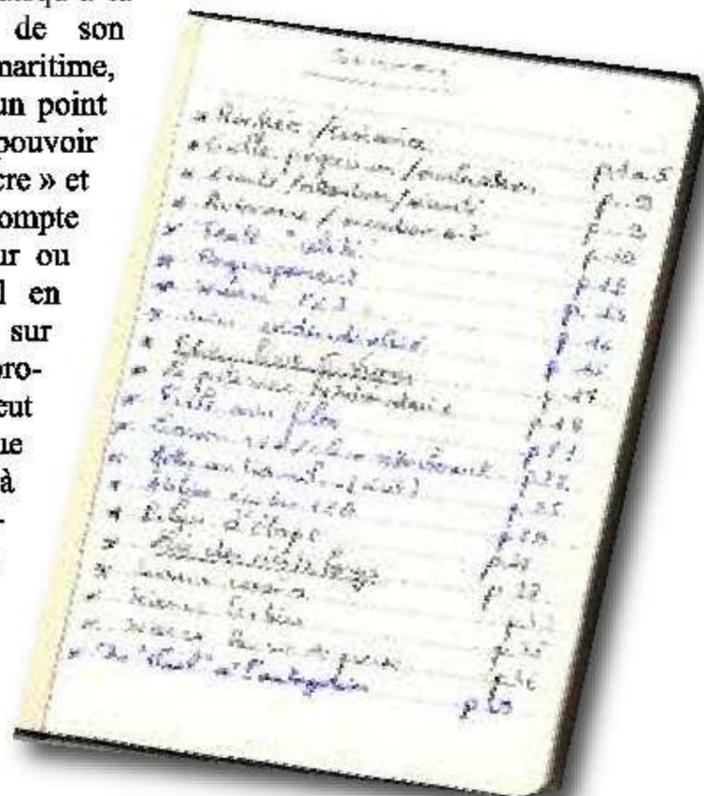
À travers quelques exemples

Bien que ce carnet ne contienne encore que quelques pages, il s'est déjà révélé un auxiliaire de premier ordre sur des questions aussi diverses que l'organisation spatiale de la classe (m'interrogeant sur le moyen de lancer les travaux d'atelier en autonomie, j'ai expérimenté un regroupement des élèves autour du tableau en début de séance), les questions « matérielles » (ainsi en CLA, après des années de tâtonnement, j'ai opté pour un double dispositif: la séquence en cours est dans un classeur léger que l'élève garde avec lui, plus tard, les séquences sont archivées dans un gros classeur qui reste en classe).

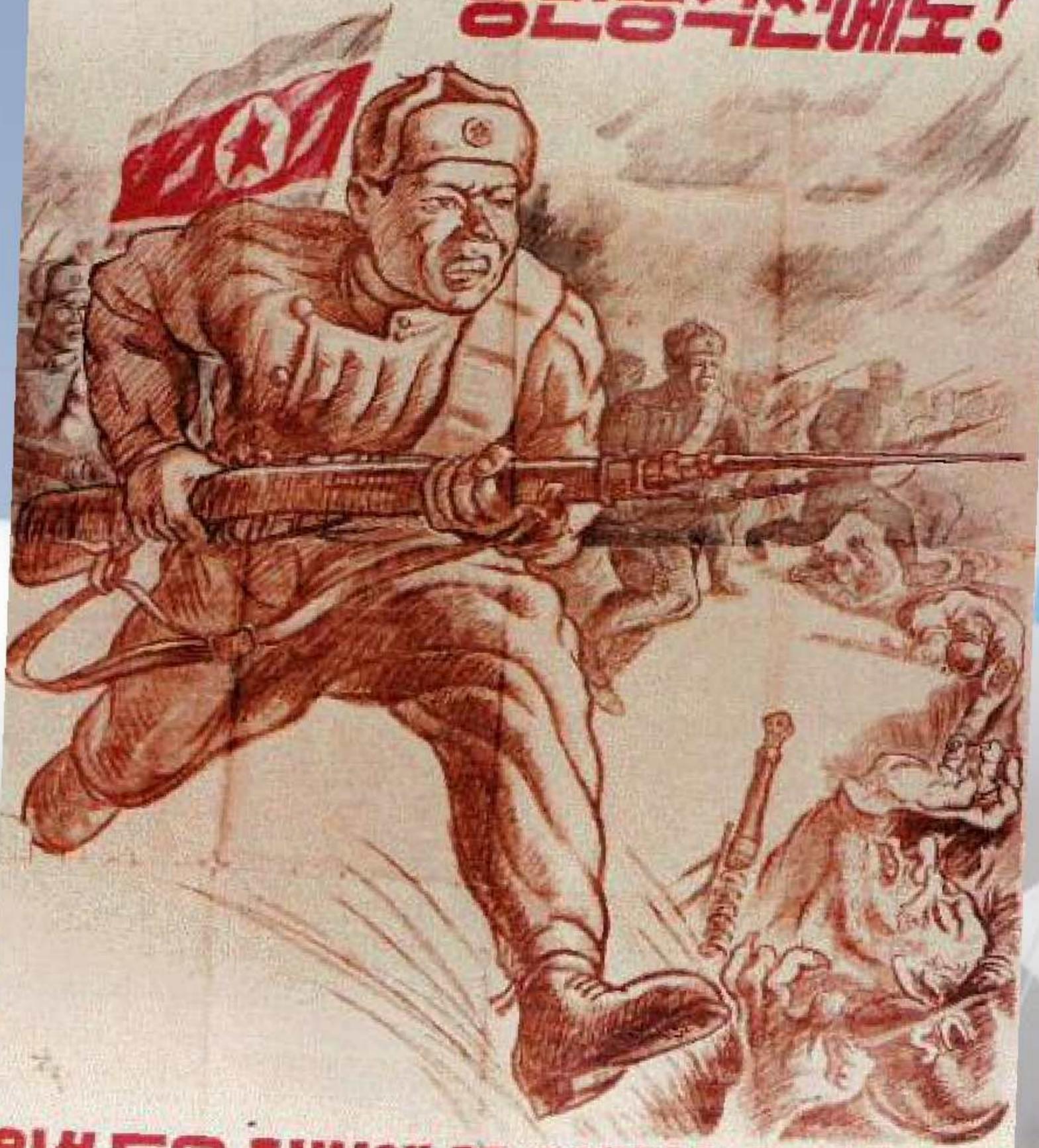
Outre ces « réglages », qui, une fois posés sur le papier peuvent être abordés avec recul, les textes rédigés sont le plus souvent des aides qui permettent de surmonter les phases de découragement et de relancer la machine: analyser avec rigueur une séance permet très souvent de dépasser le simple « ressenti » pour entrer véritablement dans les enjeux et les mécanismes qui peuvent conduire à l'échec ou à la réussite...

Je m'étendrai un peu plus sur le rôle du journal dans la pratique du Conseil. Là encore, il m'a permis de dépasser de nombreux échecs en interrogeant les ressorts de cette pratique. Je compris ainsi très vite la nécessité de porter par écrit un compte rendu de nos réunions, afin de garder une trace de nos échanges et de donner un « poids » à cette institution. D'où le compte rendu distribué le lendemain qui s'est rapidement transformé en journal d'info au sein de la classe (compte rendu du Conseil à préciser, mais aussi menus de la cantine, informations diverses, Quoi de neuf?, informations de l'administration...). Autre exemple, après un conseil particulièrement éprouvant, où les élèves s'étaient acharnés sur une de leur camarade au point de la faire fondre en larmes, le rendez-vous du soir avec le journal me permit de déposer le poids de cette expérience, de l'aborder avec recul et de surmonter cette épreuve, en analysant par exemple les propos exacts tenus par les uns et les autres.

Ultime leçon peut-être: l'impossibilité de conclure. Le journal est une aventure sans fin, puisqu'à la différence de son modèle maritime, l'espoir d'un point final, de pouvoir « jeter l'encre » et de rendre compte à l'armateur ou au tribunal en accostant sur des terres promises ne peut servir que d'horizon à jamais inaccessible à l'apprenti pédagogue. ■



조국의 자유와 독립을 사수하여
총비공격전에도!



원수들을 단번에 또 영원히 소탕하자!

le militant est-il
un petit soldat?

Le défi du « Care »

On s'en rend bien compte : nos appels à la lutte rencontrent peu d'échos. Nos indignations sont mollement partagées. Si les valeurs que nous proclamons ne rencontrent pas souvent d'opposition franche (dans le milieu de l'éducation en tout cas, dans d'autres secteurs de la vie sociale il en irait sans doute autrement), elles se heurtent à cette impalpable indifférence, jamais dite, un peu honteuse semble-t-il mais en tout cas bien présente. Faut-il pour autant se réfugier dans ce mépris commun à tant de militants, mépris jamais formulé par écrit mais fréquemment remâché ? Outre que s'y laisser aller est rejoindre une tare des dominants, c'est d'abord une impasse.

ET PUIS C'EST UN AVEUGLEMENT : car nos collègues, nos voisins, ne sont pas des abrutis, insensibles et passifs : elle vend des cartes de vœux de l'Unicef à Noël, il ramasse de l'argent pour une naissance, elle garde ses nièces, il laisse son appartement à la fille d'une collègue pour les vacances, elle prend avec elle tous les week-ends et en vacances le copain défavorisé de Julien, il fait le raccompagnement des enfants de l'équipe de basket dans sa fourgonnette – pendant quinze ans –, elle remplace pendant une semaine la gardienne de l'immeuble malade, il tient la comptabilité de l'association de quartier, il reste un quart d'heure à discuter le bout de gras la dame de la loge qui a un souci, elle téléphone dans tous les sens pour trouver un médecin pour le petit frère de cette élève seule, il cherche et trouve un stage pour la dame de service, elle dépanne l'ordinateur de son collègue, il prête sa voiture à ses voisins, elle donne systématiquement les affaires des petits quand ils grandissent, il, elle aide. Certes, c'est plutôt elle que il, et la notion de *care*, récemment apparue en sciences sociales de ce côté-ci de l'Atlantique¹, est née dans les *gender studies*, le souci-soin-sollicitude est, de fait, plus féminin que masculin.

Bien sûr, ce n'est pas le lot de tous, loin de là. Mais ce souci des autres n'est pas rare non plus – on peut même estimer qu'il est largement répandu – tous les exemples cités sont réels et récents, j'ai éliminé les plus marqués pour qu'on ne crie pas au conte de fées. Il va en tout cas contre la légende de l'indifférence. Et si l'on a l'impression que ces universitaires américaines ont inventé l'eau chaude, le banal et l'habituel mérite d'être mis en débat.

Qu'est-ce que le *care* ?

Car s'occuper des autres, c'est habituel : on s'occupe des enfants des autres parce qu'on s'est occupé des siens, de ses voisins parce qu'on s'occupe aussi de ses parents, d'un autre encore parce qu'on a le souci d'un collègue à qui il

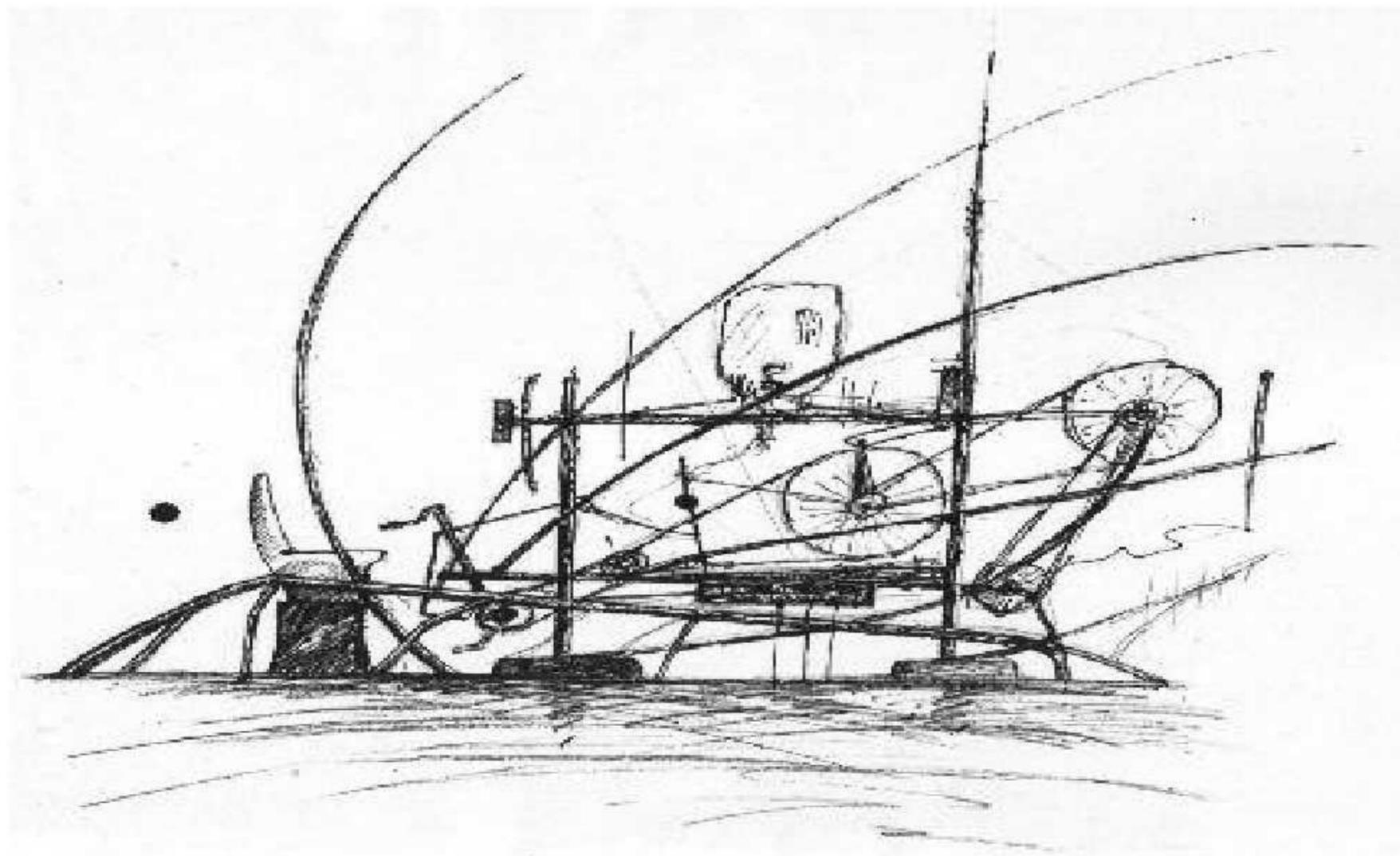
est arrivé la même chose. L'entraide demande un effort, mais ce sont des efforts auxquels on est habitué, et on peut élargir le cercle tant que c'est le même cercle : on passe du sien au semblable, de l'intime au proche, puis à l'un peu moins proche : il y a un continuum. Ce sont les mêmes, à si peu près. Il faut des circonstances exceptionnelles (la guerre civile ou étrangère), du formatage à haute dose venu d'en haut (comme dans l'ex-Yougoslavie ou au Rwanda) pour briser ces liens de proximité, de voisinage, mais sinon, dans le quotidien de l'humanité depuis si longtemps, ça marche.

Ce souci des autres est donc généralement exercé par les femmes : concret, fait d'attitudes et de gestes quotidiens, sans traduction théorique ni même affirmation, non reconnu, il est indispensable au fonctionnement social. Il n'est catalogué ni « solidaire » car dilué dans la vie de tous les jours, ni « citoyen » (pour évoquer ce nom usé et abusé, devenu adjectif), il n'a jusqu'ici peu intéressé les philosophes spécialistes de l'éthique ni les sociologues.

Payer le soin ?

La première chose à constater est qu'il est souvent professionnalisé, au contraire des exemples cités plus haut : le choix d'être enseignant(e), infirmière, le choix pour des élèves de choisir la filière médico-sociale au lycée ou un BEP Sanitaire et social n'est pas un choix neutre. Ce souci des autres, dans un premier temps encadré en terre chrétienne par des ordres religieux féminins, est devenu spécialisé, découpé en professions et statuts différents. Dès lors, au contraire des soins familiaux et du bénévolat de tous les jours, il devient visible, il peut être reconnu.

Ce masque salarial soulève bien des questions car salarié, l'engagement au service des autres se décline différemment selon les individus. Volontaire, non mesurable, il fait pourtant la différence. Ces deux collègues d'Anglais sont très classiques toutes deux dans leur pédagogie et ●●●



“ S’occuper des autres, c’est concret, plus concret en tout cas que les tâches spécialisées et indirectes des organisations militantes (confection d’un journal, distribution d’un tract, organisation de réunions). On voit le lien entre ce qu’on fait et ce qu’on veut faire. ”

○○○ sanctionnent facilement; l’une dit « Au moins, on a affaire à des enfants, tout le monde n’a pas cette chance », accompagne au Louvre pendant les vacances de Noël une élève pour répondre au vœu de sa passion égyptienne, l’autre voit tout en noir, refuse tout dialogue avec ses classes et se scandalise des résultats. Y’a pas photo. Mais ce lien actif qui fait vraiment la différence n’est pas reconnu, ni par l’institution, sauf humaines exceptions, ni par le syndicalisme, ni par « la militance ». Le « mérite » qu’un ministère saisi par l’obsession d’une rentabilité absurde à tous points de vue nous agite de temps en temps, n’inclura jamais cet humanité, et c’est tant mieux : peut-on payer la sollicitude ?

Mais peut-on ne pas la payer ? Peut-on ignorer que tant d’aides-soignantes et d’infirmières mettent tant d’elles-mêmes dans leur travail qu’elles sont amenées à le quitter – pas seulement pour les horaires, mais aussi pour ça ? En cela le salariat est l’inhumanité de l’humanité : les métiers de l’humain sont payés comme les autres – et ce ne sont pas les mieux payés ; on ne peut ni exiger de payer l’implication, car elle est non monnayable, ni se satisfaire du fait que les dominants profitent de cette situation. Car le système social a besoin que des enseignants plus humains mettent de la parole et du temps dans les aspérités du quotidien, de même qu’il est nécessaire que la secrétaire n’aille pas chercher son enfant à l’école (et paye donc quelqu’une pour le faire), que l’immigrée vienne faire la nounou en Europe ou aux États-Unis (et paye quelqu’un au pays pour le faire, ou soit obligée de négliger les siens ?). Faut-il pour autant refuser d’être présent ?

Agir oui, militer, non : les raisons

Si la professionnalisation de la sollicitude pose des questions insolubles, sa gratuité aussi. Quand l’action avec/pour/en direction des autres est bénévole, ceux du

care rencontrent les militants. Ce souci en actes a les avantages du concret et du proche, il en a aussi les inconvénients.

S’occuper des autres, c’est concret, plus concret en tout cas que les tâches spécialisées et indirectes des organisations militantes (confection d’un journal, distribution d’un tract, organisation de réunions). On voit le lien entre ce qu’on fait et ce qu’on veut faire, tandis que le collage d’une affiche (sauf si c’est pour appeler à une fête de quartier) n’a pas d’effet tangible. S’occuper des autres, c’est une relation, et non pas un discours, à la différence du tract et du journal : dans le premier cas, on sait ce qu’on fait et à qui on a à faire – ou du moins on peut le penser –, dans le second on est dans l’argumentation, avec tous les risques de la tromperie rhétorique. Du moins est-ce souvent vécu comme cela, même si les groupes militants gèrent du relationnel dense, et attirent aussi beaucoup à cause de cela, mais de façon rarement consciente et jamais dite.

Il n’en a pas toujours été ainsi ; le mouvement ouvrier a été aussi le lieu des proximités et de l’entre soi, et dans ce cas tracts et discours étaient respectés comme des rites incontournables. Le syndicalisme est né pour assurer le lien entre les soucis du quotidien (n’oublions pas qu’il est né autour de mutuelles autogérées, quand les assurances sociales n’existaient pas) et la perspective du « Grand soir », on dirait aujourd’hui d’un « autre futur ». Mais cet horizon qui faisait sens pour les militants a-t-elle été autre chose pour beaucoup qu’une référence rituelle ? Sa disparition (pour la CGT par exemple) n’a pas fait beaucoup de vagues. Et aujourd’hui, dans bien des militances, l’objet est assez loin (quand on soutient une grève) ou assez froid (on participe à une journée d’action, au mieux on retrouve les collègues le temps d’un défilé) et on ne sait pas trop, dans l’un et l’autre cas, à qui ça « rend service ». Ou alors, dans nos métiers, l’ordinaire ce sont les muta-

tions, où le syndicat « surveille » et gère puis redescend les informations : ce n'est pas très fréquent, et là encore on n'est plus dans la proximité.

On peut se demander si la désyndicalisation actuelle ne trouve pas là une partie de ses raisons : des horizons idéologiques évanouis, une solidarité et une proximité quotidiennes qui passe par d'autres canaux. Les autres filières militantes (syndicalisme alternatif, chapelles d'extrême-gauche) ne répondent pas à la question : le maniement d'un langage difficile et codé³, le manque de visibilité publique (que les affiches ne remplacent pas), font apparaître l'activité militante comme étrange. Sympathique à beaucoup... mais loin du souci des autres.

Et la justice, là-dedans ?

J'imagine, lecteur, ton agacement. « Mais la justice, là-dedans, où est-elle ? Le combat pour l'égalité ? C'est très gentil d'être compatissant et sympa avec les autres, mais en attendant la machine capitaliste ou guerrière tourne, et broie des vies un peu partout, ou réduit les existences (dix ans d'espérance de vie en moins quand on est pauvre dans un pays riche, trente dans un pays très pauvre) ou dans le meilleur des cas les affadit. Ce n'est pas avec des cartes de vœux qu'on changera ça. Alors ce *care*, c'est du dégoulinant, pas étonnant d'ailleurs que ce soit américain ! »

Je laisse tomber le chauvinisme, si fréquent à gauche, et je t'accorde en effet que cette entraide sans perspective, ce n'est pas une solution pour les opprimés. D'ailleurs tout le monde le sait, et l'humanitaire est là pour ça, comme béquille.

Car le succès du Téléthon ou des collectes pour telle ou telle catastrophe répond au besoin d'aller au-delà du connu, de l'obligé. L'émotion, soigneusement emballée par les professionnels, sert à aller un peu au-delà de soi, un moment, à dépasser l'entraide pour dire qu'on fait bien partie de la même espèce, malades ou en bonne santé, ou de la même planète, qu'on habite Nevers ou le Sri Lanka. Après on oublie ou on fait une pause (on ne peut pas vivre continuellement dans l'émotion) et au revient au quotidien : il faut faire la collecte pour Martine, car Monique ne peut pas.

Cherchant à se construire une justification théorique face à des critiques qui ne venaient pas de militants, mais qui risquaient d'être émises par des théoriciens comme Rawls ou Habermas, les féministes américaines ont bâti une critique de la justice, morale transcendante des mâles (qu'il s'agisse du moralisme démocratique ou de l'égalitarisme militant), abstraite, impeccablement fondée en raison, lointaine, froide ; elles y ont opposé le souci de l'autre, proche, impliquant – on ne peut pas tourner la tête, « en avoir marre », car « il faut le faire ». Reprenant cette critique, Françoise Grugère⁴ se demande : comment passer aux hommes ce souci ? (question qu'on est amené à se poser en passant à 20 heures devant un café).

Alors, en parallèle, je me pose la question : comment passer du souci à l'action sociale ou politique ? Pourquoi l'entraide entre collègues bloque-t-elle



devant la grève (remarquons que les actions pour soutenir la cause d'un collègue vulnérable ou victime sont souvent fortes et rapides) ? Comment faire que les mères refusent que leurs enfants aillent à la guerre ?

Comment mettre un peu d'âme dans ces bras, par opposition à cette militance, qui, pour reprendre la critique de Péguy à Kant, « n'a pas de bras » mais du cœur aussi, et de l'imagination ?

Heureusement, ce n'est pas une question que l'on se pose à sa table de travail, c'est une question qui se travaille au quotidien : j'interrupts l'écriture de cet article parce que le Resf du 93 mobilise pour des familles, sans-papiers ou récemment régularisées, qui sont menacées d'être chassées des hôtels dans lesquels elles sont placées. Papiers, logement, le lien est direct entre les tensions, parfois très dures, du quotidien et l'aide, qui va du pratique (accompagner une famille, reconforter, prendre en charge un enfant pour que les parents puissent se concentrer sur leur défense) au revendicatif (envahir une mairie) avec un entremêlement des deux : rédiger un courrier, c'est de l'entraide ou de la lutte ?

J'entends l'objection⁵ : voilà les bonnes âmes qui se penchent sur les pauvres, les militants reconvertis en dames patronesses parce qu'ils ne savent pas organiser leurs semblables, délaissant ainsi la majeure part du salariat ! L'argument a de la force, mais cette entraide militante a de quoi se défendre : ces pauvres minoritaires sont des minorités conséquentes dans « nos quartiers », comme nous disons parfois non sans fierté (on a le patriotisme qu'on peut) et sont largement majoritaires à l'échelle du monde... or on est en droit de se situer à cette échelle, et non à celle du petit 1 % dont nous partageons langue et coutumes. Et, au-delà de cette objection, il reste que des militants se mêlent à des bénévoles du quotidien, échangeant dans la hâte leurs connaissances du réel et leurs éclairages : les premiers deviendront-ils plus modestes, et, partant, plus efficaces ? Les seconds pourront-ils – c'est indispensable – élargir les échelles de l'entraide ? La question se pose-t-elle aussi dans les villes chinoises ou les slums africains ? Si les uns laissent leur jargon et les autres leur timidité, ce serait une révolution. ■

1. Carol Gilligan, 1985 ! la mondialisation laisse de côté la circulation des concepts.

2. Cette situation n'est pas récente : au XVIII^e siècle les nourrices allaitaient les tout-petits les plus solides – les autres mourraient durant le transport –, les domestiques les élevaient ensuite avant de passer la main aux précepteurs.

3. Quel militant se rend compte qu'un tract ordinaire ne peut être compris que par un lecteur motivé du niveau du Bac ?

4. *Le Sexe de la sollicitude*, Seuil, 2008.

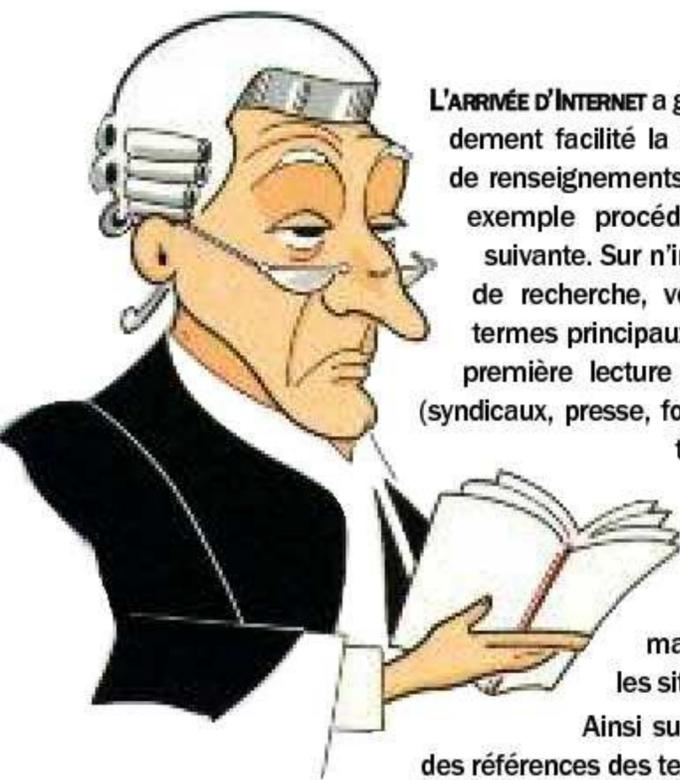
5. Émise notamment par Philippe Askenazy dans *Les Désordres du travail*, Seuil, 2004.

JURIDIQUE

Pour le profane, c'est souvent un angoissant sac de nœuds : complexité des termes, logique inhabituelle, incertitude des interprétations. Mais pas moyen d'y échapper !

Quand on combat pour la justice, on est bien obligé d'en passer par cet objet gauche et tordu : le droit.

où et comment savoir si...



L'ARRIVÉE D'INTERNET a grandement facilité la recherche de renseignements. On peut par exemple procéder de la façon suivante. Sur n'importe quel moteur de recherche, vous pouvez taper les termes principaux de votre question. Une première lecture rapide des sites trouvés (syndicaux, presse, forums) devrait vous permettre de trouver les références des articles de lois concernant le problème donné. Il suffit alors de remonter à la source du texte, ceux-ci étant maintenant accessibles en ligne sur les sites officiels gouvernementaux.

Ainsi sur le site du ministère, on dispose des références des textes depuis 1987 et de l'intégralité des textes depuis août 1989, parus dans le *BOEN*. Le site dispose même de son propre moteur de recherche, « MENTOR ».

Autre site très important, Légifrance qui met à disposition l'intégralité de la législation en vigueur (textes parus au *JO*, code du travail...) et des jurisprudences. Au niveau de ces dernières, le Conseil d'État possède lui-même d'une base de donnée riche de 60 000 jurisprudences sélectionnées parmi les plus importantes.

Il est fréquent que la lecture d'un premier texte vous permette de trouver d'autres références, il suffit ensuite de remonter le fil des différents textes (en faisant attention à la hiérarchie des lois) pour trouver une réponse.

On peut conseiller de conserver des copies de ces textes sur son ordinateur, en organisant des dossiers thématiques (RIS, contractuels, grève...). Autant de temps de gagner pour une recherche future.

JULIEN, CNT ÉDUC 13

UNE QUESTION JURIDIQUE? Prends ton moteur de recherche préféré, tape « statut AED » ou « décrets sur les heures supplémentaires dans l'éducation nationale ». Tous les textes de loi traitant de la question apparaissent en premier plan. Quelques sites syndicaux donnent les mêmes informations mais il faut souvent être adhérent pour y accéder — et finalement se rendre compte qu'ils ne font que recopier les textes sus-cités. Besoin de contacter le rectorat (ou la région, le département, la mairie, rayer les mentions inutiles)? Bon courage! Le plus efficace est la lettre recommandée avec accusé de réception, doublée par la voie hiérarchique. Mais il peut être utile d'appeler avant, pour voir si l'affaire est négociable rapidement: pour cela, il peut être bon de demander à un secrétaire ou un intendant les contacts téléphoniques pertinents, sous peine d'épuiser l'intégrale des musiques d'attente au téléphone. Il vaut quand même mieux aimer Vivaldi joué sur Bontempi!

PASCAL, CNT ÉDUC 75



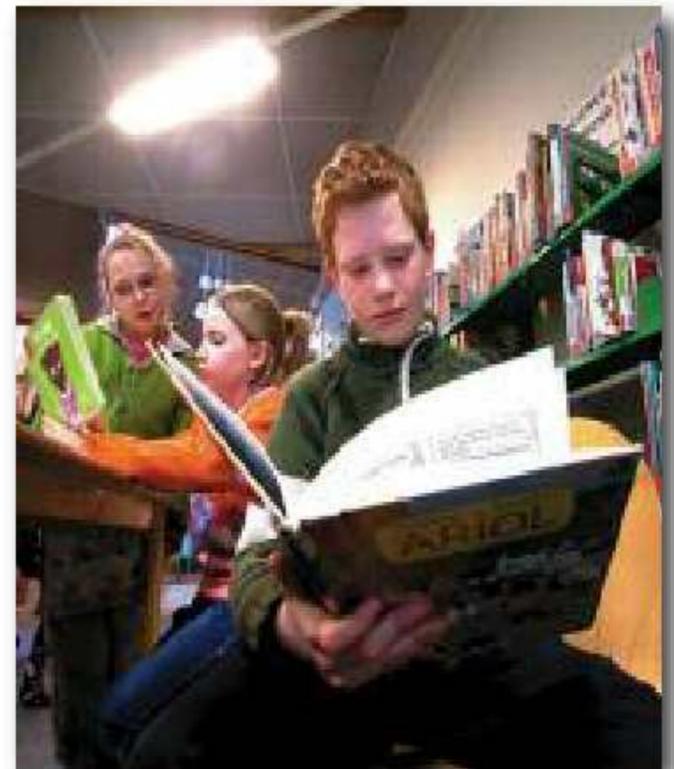
“ Quand j'ai une question juridique mon premier réflexe après consultation des outils de base et des camarades du syndicat (guide du militant) est de lancer une question sur la liste fédérale. Sinon je cherche sur Légifrance ou des sites syndicaux. ”

Frank sse 34

DANS NOTRE SYNDICAT, quand le cas se présente dans l'éduc (ce n'est pas fréquent notre lycée d'implantation est aussi celui des représentants départementaux de la FSU et de la CGT, et c'est quand même leur fond de commerce), le premier réflexe est d'aller voir sur le site FTE, et si cela ne suffit pas, on pose des questions sur cette liste ! Cela nous a notamment bien dépannés à propos d'un contact qui avait des soucis avec l'annualisation de son CAV, comme on n'a personne dans le premier degré, on n'avait pas beaucoup d'éléments. Voilà, donc vivent le site et la solidarité CNT !

Sinon, pour le reste, on s'informe beaucoup avec Internet, en juin j'ai accompagné un stagiaire d'une branche du Medef (AFPI qui forme des stagiaires financés par l'ANPE) dont le directeur voulait obtenir la démission un mois avant la validation de l'année, j'ai trouvé des précédents de cette boîte (avec des profs) qui les avaient menés aux prud'hommes avec succès pour les plaignants, j'y suis allée au bluff en leur disant qu'il devait le réintégrer faute de quoi il y aurait rupture de contrat et que là encore, ça finirait aux prud'hommes. En fait je n'avais pas les infos sur le statut juridique des élèves, mais comme le tôlier ne les avait pas non plus, ça a marché ! Il nous avait contactés deux jours avant son entretien, les autres syndicats ne pouvaient pas être présents dans un délai si court, c'est donc la réactivité plus que la qualité de l'information juridique qui a été déterminante ici...

PATRICIA, CNT LORIENT



■ Circulaires Éducation nationale

Le site de l'académie de Lille: <http://web.ac-lille.fr>

■ Les textes fondateurs

Sur le site du ministère de l'Éducation nationale (aller à « Les grandes lois en vigueur »): www.education.gouv.fr/.../les-textes-fondateurs.html on y trouve en particulier le Code de l'Éducation.

■ Pour trouver le détail d'un texte

<http://www.legifrance.gouv.fr>

■ Suivi et décryptage de l'actualité juridique dans l'éducation

Deux sites d'actualité abordent régulièrement les questions juridiques: le Café Pédagogique (www.cafepedagogique.net) et le site « Nous, vous, ils » (<http://www.vousnousils.fr>, à noter une page spéciale juridique)

■ Les sites syndicaux

Les sites des syndicats sont souvent des outils précieux, non seulement pour connaître les textes mais surtout pour disposer d'une analyse qui permet de les utiliser à bon escient. Malheureusement, la plupart limitent l'accès aux questions « pointues » aux seuls adhérents. Une exception, le site de la CNT Éducation: www.cnt-f.org/fte

SI LA CONNAISSANCE DU JURIDIQUE est un élément essentiel de l'action militante, elle ne saurait faire oublier les règles de base. Celles du rapport de force, bien entendu, mais aussi celles de la solidarité. Et puisque nos hiérarchies savent « s'arranger » avec les textes, ne nous laissons pas non plus enfermer dans le juridisme. Le droit évolue, et c'est à nous de le faire bouger dans le bon sens.

Petit exemple: dans mon établissement, les assistants d'éducation voient leur temps de travail passer de 37 à 41 heures. Rien d'illégal, au regard des textes, mais un traitement particulièrement injuste.

La liste Internet créée lors d'une précédente grève est réactivée pour demander des informations sur le temps de travail des Aed dans les autres bahuts de la région. Les réponses nous ont servi à mieux établir nos revendications, mais elles ont aussi donné des idées aux autres établissements.

GREG, CNT ÉDUC 78



De la section syndicale au collectif « Orsay en lutte »

Retour sur une année de lutte en fac :
une expérience locale qui donne à penser sur le thème « comment s'organiser efficacement ».

Pouvez-vous retracer en quelques mots la vie de la section et son développement ces dernières années ?

La CNT existe depuis longtemps sur la fac d'Orsay et est restée longtemps composée d'ITA (personnel technique du CNRS) avec épisodiquement la présence d'étudiants. Notre travail syndical consistait essentiellement dans l'accompagnement des travailleurs en difficulté dans les laboratoires où nous étions présents.

Une lutte importante a été menée lors de la mise en place des 35 heures au sein d'un collectif regroupant des personnels. Cela a permis une reconnaissance de facto des militants CNT.

Ces dernières années, l'arrivée progressive d'enseignants-chercheurs, a permis d'élargir notre champ d'intervention. Contrairement à la plupart des autres sections universitaires, nos adhérents, un peu plus d'une dizaine, sont presque tous des salariés permanents (CNRS et Université).

La section a fait le choix ces dernières années d'intervenir dans un cadre plus large qu'une expression de section syndicale. Pouvez-vous expliquer ce choix ?

Il y a quelques années notre problématique était de nous faire reconnaître comme un syndicat à part entière et non comme un énième groupuscule gauchiste, image entretenue par les autres organisations syndicales et par les cortèges CNT lors des manifestations parisiennes. Nous avons donc participé à

l'intersyndicale du campus. Ensuite, au cours des luttes des années suivantes, nous avons fait le choix de nous investir complètement dans la création d'un collectif unitaire de lutte.

La lutte contre le CPE en 2006, à laquelle nous avons apporté un fort soutien logistique (organisation des AG, service d'ordre des manifestations), nous a permis de créer des liens avec d'autres militants. Ces liens se sont encore renforcés lors de la lutte contre la mise en place de la LRU en 2007, pendant laquelle nous avons impulsé la création du collectif « Orsay en lutte » avec un site Web et une liste de diffusion qui comportait une centaine d'inscrits étudiants et personnels en 2007. Quand la lutte s'est terminée, nous avons maintenu ce lien, nous l'avons même « porté », alors que d'autres souhaitaient la disparition du collectif. Il a ensuite servi épisodiquement, principalement pour la défense d'étudiants sans-papiers, ainsi que pour la circulation de l'information concernant le projet du plan Campus (visant à créer un pôle de compétitivité public-privé en déménageant la fac sur le plateau de Saclay) ainsi que la venue de Sarkozy qui s'était invité à la fête organisée en l'honneur d'Albert Fert à l'occasion de son prix Nobel. C'est véritablement à cette dernière occasion que nous avons perçu la force de cet outil, capable de rassembler en un temps très court une manifestation conséquente sur une fac sans habitude militante.

Ces différentes luttes ont permis de souder un groupe de militants appartenant principalement à la CNT et à ce qui allait devenir le NPA.

■ PROPOS RECUEILLIS
PAR FRANÇOIS SPINNER,
CNT Éducation 91

En début d'année universitaire 2008-2009, la section a pris l'initiative d'organiser des réunions d'information sur la réforme du statut des enseignants-chercheurs, d'abord au sein du département de physique, puis sur l'ensemble de la fac d'Orsay (sciences et STAPS, « sciences et techniques des activités physiques et sportives »). Face à l'affluence, « Orsay en lutte » a convoqué, début février, une assemblée générale de tous les personnels et étudiants qui a été un succès avec plus de 500 personnes. À l'échelle d'Orsay une mobilisation de cette ampleur remonte à mai 1968. Dès la première assemblée générale, « Orsay en lutte » avec son fonctionnement horizontal est apparu à tous comme représentant naturellement l'assemblée générale. Nous avons mis en place des commissions de travail (comité de grève, comité actions, commissions de la maternelle à l'université, etc.) ouvertes à tous les volontaires. Les participants se sont approprié ainsi le collectif. Nous avons ensuite tenu un rythme soutenu avec de très nombreuses actions, des AG toutes les semaines pendant plus de deux mois. Les AG ont rassemblé 700 personnes au plus fort de la mobilisation alors que le cortège d'Orsay dans les manifs comptait régulièrement 2 500 universitaires – personnels et étudiants –, avec une grosse ambiance et une visibilité apportée par les nombreux autocollants, banderoles, etc. imprimés avec l'appui de la CNT 91 qui compte un imprimeur parmi ses adhérents.

Un aspect intéressant est que pour la première fois nous avons réussi à avoir personnels et étudiants dans un même collectif et dans une même AG. Cette dynamique unitaire a prévalu durant tout le mouvement sur le campus et est, d'après nous, intimement liée à la structure du collectif « Orsay en lutte » tel que nous l'avons impulsé en section. Il est apparu normal de faire partie de la coordination nationale des universités, à laquelle nous avons participé en envoyant systématiquement une délégation. Nous y avons toujours défendu des positions d'unification des luttes à travers nos motions et par la composition de notre délégation qui regroupait toutes les catégories.

Pendant la lutte, la section s'est totalement investie dans « Orsay en lutte » en veillant à lui garder sa dimension autogérée. Nous avons également essayé de favoriser la rotation des mandats, mais avec un succès mitigé. La section était suffisamment nombreuse pour participer activement à toutes les commissions mises en place, même si certaines se sont assez vite essouffées.

Aujourd'hui la lutte est retombée. Mais lors de la dernière AG, qui regroupait la cinquantaine de militants les plus actifs du mouvement, un débat très instructif sur le rôle des syndicats et du collectif a eu lieu. Le choix a été plébiscité de continuer « Orsay en lutte » dans la durée. Pour nous, c'est une formidable victoire de voir que l'outil de lutte autogéré que nous avons toujours poussé a été adopté à la quasi-unanimité. La liste de diffusion du collectif compte maintenant 500 inscrits (ITA, étudiants, chercheurs et enseignants-chercheurs) et des liens forts ●●●



Orsay en lutte: le site

Le site Internet (www.orsayenlutte.info) a été créé en novembre 2007 au moment de la création du collectif Orsay en lutte. Il se veut le reflet des activités de l'assemblée générale des personnels et étudiants d'Orsay en lutte et un outil pratique d'organisation. Il est organisé sous forme d'un blog avec un fil d'actualité (215 articles parus) et d'une partie permanente avec une page rendez-vous et une page matériel où sont disponibles tous les tracts, affiches et autres documents. Ces 2 pages sont importantes car la taille énorme du campus est un frein à la communication, ainsi les tracts disponibles en ligne sont tirés à différents endroits. Le site, géré par plusieurs administrateurs, s'est enrichi d'une partie forum (utilisé en période de lutte) et d'une page de pétitions. De nombreux commentaires enrichissent aussi les différents articles.

« Quand un cadre ouvert est mis en place, les initiatives se multiplient et le travail du collectif est d'arriver à faire circuler l'information et à créer un espace de discussion et de prise de décisions collectif. »

○○○ se sont créés entre des gens très différents.

Pour la section CNT, qui s'est bien renforcée, se pose maintenant la question de l'articulation entre travail de section et celui d'un collectif parasyndical.

Pouvez-vous raconter comment la section et « Orsay en lutte » ont réussi à ne pas rester uniquement sur les revendications des chercheurs et des enseignants-chercheurs ?

Nous sommes le seul syndicat à regrouper dans une même section personnels enseignants, chercheurs, techniques et étudiants. Il est donc naturel pour nous d'avoir des positions qui dépassent le corporatisme. « Orsay en lutte », de par sa composition intercatégorielle, a naturellement adopté des positions concernant les enseignants-chercheurs, les doctorants, la mastérisation, la LRU. Nous avons tout aussi naturellement participé à la Coordination nationale des universités en envoyant systématiquement une délégation « mixte » avec des représentants de l'ensemble des personnels et des étudiants avec pour mandat de défendre cette représentation de toutes les catégories de l'université et de la recherche.

Vous avez, au sein d'Orsay en lutte, milité et eu des actions qui ne sont pas dans les habitudes de la CNT, les apparitions colorées (ballons), les cours hors les murs, qu'en pensez-vous ?

À partir du moment où nous sommes complètement impliqués dans un collectif au fonctionnement autogéré, si le collectif décide une action nous l'acceptons. Nous avons pas mal travaillé sur la visibilité avec une couleur pour nous identifier (orange).

Nous avons édité des autocollants en masse (plus de 15 000), des banderoles, puis une copine a pris l'initiative de commander des ballons orange avec nos slogans. Le succès a été immédiat. Des techniciens d'un labo ont gonflé les ballons à l'hélium.

Quand un cadre ouvert est mis en place, les initiatives se multiplient et le travail du collectif est d'arriver à faire circuler l'information et à créer un espace de discussion et de prise de décisions collectif.

Orsay en lutte a impulsé un élargissement des luttes au sein d'un Collectif Bures-Orsay-Les Ulis « de la maternelle à l'université » qui a réussi à faire se rencontrer des enseignants du primaire, du secondaire et des parents d'élèves. Qu'en pensez-vous, comment l'analysez-vous ?

Malgré de multiples tentatives et l'action très volontariste de certains militants, la jonction n'a pas eu lieu ou est restée très localisée (Gif et Les Ulis), la FSU du secondaire s'étant clairement opposée à une jonction. Autre regret peut-être : nous sommes restés un peu en retrait dans la proposition de modes d'action directe, certainement pour préserver l'unité du mouvement composé de gens très divers, alors qu'on aurait dû lancer des mots d'ordre d'actions d'occupation ou de blocage plus forts. Au niveau national, on retrouve cette volonté de s'opposer, mais sans trop déranger, qui a conduit au final à un long mouvement sans victoire... ■

SECTION UNIVERSITÉ D'ORSAY (CNT ÉDUCATION 91)

Orsay en lutte : le point de vue d'un étudiant cénétiste

Peux-tu nous donner ton point de vue sur Orsay en lutte ?

ALEXIS (ÉTUDIANT, CNT ORSAY) – Le collectif Orsay en lutte n'est pas à proprement parler une initiative de la CNT-Orsay, même si on y est pour beaucoup. C'est à la base le nom de la liste de discussion et du site créé pour l'ensemble des mobiliséEs contre la LRU à l'automne 2007. Le fait que ces structures assez souples aient duré jusqu'au mouvement de l'année 2008-2009, tient cependant de notre volonté. Une bonne partie des personnels et étudiantEs mobiliséEs se sont appropriés ces outils. Le but de ce collectif est donc plus de refléter les AG, et les actions communes. Je ne sais pas si « on » associe la section CNT spécialement à Orsay en lutte, en tout cas je n'ai jamais entendu quelqu'un parler de « Orsay en lutte, le truc de la CNT ». Tout le monde semble se sentir libre de poster sur la liste, parfois ça va loin : tracts de partis politiques réformistes, défense de la naturothérapie. Le gros point positif de ce mode d'organisation est qu'il permet d'éviter de passer par la case obligatoire « syndicale » pour mobiliser, appeler à une AG. Même si les tribunes des AG sont pour la quasi-totalité du temps (hélas) animées par des militantEs syndicalistes (plus par manque de volontaires non syndiquéEs), on a des AG très ouvertes qui ne ressemblent pas à une énième réunion entre centrales. Tout comme les associations Sauvons la Recherche et Sauvons l'Université (l'aspect corporatiste et petits chefs en moins), Orsay en lutte permet de mobiliser largement chez les non-syndiquéEs, étudiantEs personnels et profs. Et cela n'empêche pas les AG d'adopter des positions sûrement plus combatives qu'une intersyndicale qui s'auto-ramollirait. Même sans étiquette anarcho-syndicaliste, les positions et modalités d'actions qui émanent de ce collectif correspondent aux objectifs de la section CNT-Orsay. Nous nous y retrouvons complètement. Et pour la section, ce fut aussi une bonne manière d'apparaître, de nous faire connaître comme militantEs sincères, ouvertEs et actif-ves... et d'avoir des adhérentEs supplémentaires. Pour ma part, arrivé à Orsay en septembre 2007, j'avais déjà une sympathie certaine pour la CNT et un contact semi-informel avec la section. Mais c'est après l'expérience « Orsay en lutte saison 1 » (mouvement anti-LRU) que j'ai eu une envie plus concrète de m'encarter.

Si j'ai bien compris, les étudiants n'ont pas été au centre des luttes à Orsay ?

ALEXIS – Sur Orsay, les étudiants n'ont pas été le moteur de la mobilisation, la nature « scientifique » de la fac y est sûrement pour beaucoup, il n'y a pas de culture militante ancrée chez les étudiants : peu de présence politique, l'Unef y est inexistante, l'individualisme puissant. Même si les STAPS ont été particulièrement actifs dans l'animation des cortèges, le mouvement, notamment au niveau des AG était beaucoup plus mené par les enseignants-chercheurs. Cependant il n'y a pas eu de volonté de clivage, voire un mépris de la part des profs, comme ça s'est senti dans d'autres facs. La volonté a toujours été d'agir ensemble. L'abrogation de la LRU et non celle du simple décret Enseignant-Chercheur est vite devenue une revendication évidente.

Ce que militer nous a appris...

Le collège Pompidou de Villeneuve-la-Garenne est un établissement souvent en débrayage dur, reconductible, avec beaucoup de grévistes aux différentes grèves nationales. Il se situe en ZEP, plan violence, zone sensible, PEP 4 dans la ville la plus pauvre du département le plus riche de France. On peut remarquer qu'il y a pas mal de femmes militantes, avec des âges différents. Les outils réguliers de la solidarité sont l'heure d'information syndicale, la liste de discussion Internet, le bulletin de bahut « Pompidou solidaire » et les discussions. Dans les mouvements les idées foisonnent ainsi que les activités, l'un-e s'occupe d'un blog, l'autre des communiqués, l'autre encore des contacts avec les parents, la presse, l'autre des banderolles, l'autre des tracts. Bref, ça tourne dans tous les sens du terme, avec ses amitiés et autres qui émergent.

Tout ça dans l'unité.

Les syndicalistes du bahut sont d'organisations différentes: CNT, Snes, FO, Sud. Qui sont-ils plus exactement? Interviews.

54 ANS, QUATRE ENFANTS. J'aime jouer à tous les jeux j'aime rire et faire des contre-pétories, je les trouve parfois avant de m'endormir ou tout en parlant j'aime avoir du monde à la maison et faire des fêtes, j'aime les fleurs, Brassens, l'origami et les câlins.

J'aime pas les gens qui se prennent au sérieux ou qui se la « pêtent » ni ceux qui ne font pas attention aux autres, j'aime pas les chanteurs qui reprennent les chansons de Brassens, j'aime pas que l'on me donne des ordres et en plus je fume.

[Lolo du SNES]

Pendant que j'étais en classe prépa à Saint-Louis, j'ai passé les IPES, après j'ai passé le Capes et je suis devenue prof de maths: c'est ce que je voulais faire depuis la classe de 4^e. Un an à Paris, dix-sept ans en Seine-Saint-Denis, un an à Courbevoie. Depuis la rentrée 99, je suis à Villeneuve-La-Garenne.

Vie militante ?

Quand j'étais stagiaire juste après le Capes, j'étais déjà syndiquée au Snes, j'ai même eu un rapport d'une inspectrice car je n'ai pas voulu faire ce qu'elle demandait lors d'une journée de formation, depuis j'ai toujours milité non pas pour suivre les mots d'ordre mais pour ce que je croyais juste, pour défendre des collègues et aussi pour arriver à supporter un métier difficile et qui génère beaucoup de souffrance. J'ai sans cesse réclamé plus de reconnaissance et plus

de respect pour notre métier, pour nous et pour nos élèves.

Des anecdotes ?

Alors là je pourrais écrire un roman ! surtout en Seine-Saint-Denis ; c'était un autre monde. Les conditions étaient tellement dures, l'académie était la moins dotée de France et les problèmes étaient énormes. Parfois malheureusement, les profs craquaient, j'ai vu un agrégé démissionner, et perdre le bénéfice de son concours. Mais il y avait toujours une ambiance complètement folle ; pour tenir on délirait tout le temps et surtout on se serrait les coudes. Il y avait des profs extraordinaires.

J'ai connu des profs exceptionnels et extrêmement brillants. Des gens passionnants...

À Pompidou j'ai retrouvé un peu de l'ambiance du 93. Peu de temps après mon arrivée, on a fait une belle lutte qui m'a valu la première page du *Parisien* « La José Bové de l'Éducation nationale ».

Oh ! on n'avait rien fait de mal, on avait juste interrompu le colloque mondial contre la violence à l'école (à l'Unesco) pour parler de nos problèmes: pas d'assistante sociale, pas d'infirmière, etc.

N'empêche qu'en dix jours on avait tout ce que l'on demandait.

Moralité: dans l'Éducation nationale, si tu veux quelque chose, bats-toi pour l'avoir et si tout le monde s'y met on l'a à tous les coups (ils n'aiment pas les vagues). mais une vague c'est un mouvement d'ensemble !

Après tout ce temps si j'ai compris une chose c'est bien celle-là : on ne s'en sort qu'avec la solidarité. ■

“ À Pompidou j'ai retrouvé un peu de l'ambiance du 93. Peu de temps après mon arrivée on a fait une belle lutte qui m'a valu la première page du *Parisien* "La José Bové de l'Éducation nationale". ”

34 ANS, DEUX ENFANTS. J'aime la lecture. Enseignant spécialisé en SEGPA. Je finis ma 5^e année dans ce collège. Avant j'ai été aide éducateur à Trappes (78), surveillant d'externat à Plaisir (78), professeur des écoles à Clichy (92).

[Gaëtan de la CNT]

Vie militante ?

Militant à la CNT depuis une dizaine d'années. J'ai été à la CNT Éducation 78 puis 92. J'ai été secrétaire fédéral de la CNT Éducation pendant deux ans.

Des anecdotes ?

Avec la grève reconductible on a gagné :

- des heures en plus, des postes en plus (ou en tout cas moins d'heures en moins) ;
- le maintien d'un poste de professeur des écoles en SEGPA ;
- On a gardé Élodie ;
- des fenêtres pour les classes de SEGPA ;
- et surtout une forte solidarité entre nous.

Je suis content d'avoir milité dans ce collège. On a parlé pédagogie (un collègue félicite pour « N'Autre école »). On a organisé, des heures d'informations syndicales spéciales pour les

assistants d'éducation et personnels précaires de la vie scolaire.

Ce qui me plaît le plus c'est quand j'entends les consciences évoluer, quand je vois des collègues s'engager, faire des tâches militantes...

J'ai beaucoup apprécié aussi que les débats syndicaux du collège s'ouvrent à des questions telles que l'antiracisme (la solidarité avec les sans papiers) ou le féminisme (lutte contre les violences et les réflexions sexistes tant de la part des élèves que de celui de la hiérarchie, tant au niveau pédagogique que revendicatif).

Je suis heureux de cette unité syndicale qui a permis combativité et solidarité sans préjugés idéologiques. Cela a sûrement été possible car il n'y avait pas de bureaucrates syndicaux et surtout parce que les syndicalistes locaux sont des gens formidables.

L'anarcho-syndicalisme ?

La solidarité, l'autogestion, l'anticapitalisme.

Si au niveau national il y avait la combativité et cette unité syndicale locale, on n'en serait pas là aujourd'hui. La métropole ressemblerait à la Guadeloupe... Si c'était au niveau international, on s'approcherait d'un mouvement solidaire pour une société du même type... La révolution ? Il manque néanmoins encore de personnes qui préfèrent militer pour la solidarité et la justice sociale plutôt que de regarder la télé.

La lutte c'est classe ! ■

“ Ce qui me plaît le plus, c'est quand j'entends les consciences évoluer, quand je vois des collègues s'engager, faire des tâches militantes. ”

Difficile de dissocier la femme que je suis de la militante ou de la prof ! J'ai 33 ans, et je suis la mère de deux enfants qui ont 3 et 5 ans. Je me suis séparée de leur père il y a presque deux ans, à une époque où j'ai remis en cause un grand nombre de choses qui ne me semblaient pas acceptables.

“ J'ai l'impression de faire des petites choses mais avec une envie très forte, participer à une société où chacun se sentirait le collègue en humanité de tous les autres. ”

TOUT A COMMENCÉ AU COLLÈGE. Après un travail avec mes élèves sur les droits de l'enfant, j'ai fait partie d'un premier mouvement de révolte, avec une grève et beaucoup d'agitation auprès des médias notamment pour que les droits des élèves de notre collège ne soient pas méprisés. Il ne me semblait pas possible d'accepter avec fatalité que les choses continuent à aller mal : dans le département le plus riche de France, comment accepter que l'infirmerie incendiée ne soit pas reconstruite ou qu'il n'y ait que 14 ordinateurs pour 650 élèves ? À ces conditions matérielles très dégradées s'ajoutait le problème du nombre d'adultes trop faible pour accompagner les élèves. Or quelques semaines après cette première grève, un viol a eu lieu au collège.

Il se trouve que j'ai été agressée et violée lorsque j'avais 20 ans, et cela a réveillé des choses très profondes en moi. J'ai été révoltée de la manière dont beaucoup ont minimisé les choses : le prin-

cipal a choisi d'étouffer l'affaire dont tous les élèves parlaient cependant, les collègues se disaient souvent incapables d'en parler à leurs élèves, l'inspecteur d'académie a même dit en réunion plénière qu'une fellation, ce n'était pas un viol. À un ami journaliste qui avait appelé les policiers de Villeneuve-la-Garenne, ceux-ci ont tenu des propos affreusement choquants à propos de la victime. Pendant l'enquête, un inspecteur a aussi parlé de prostitution infantile plutôt que de viol, ce qui me semble être une manière détournée de faire porter une grande part de la responsabilité à la victime.

[Marie-Astrid de Sud Éducation]

À cause de mon histoire personnelle, je me suis donc beaucoup investie dans cette histoire qui m'a révoltée. Cela m'a forcée à sortir de la masse silencieuse, et j'y ai pris goût ! Il y a quelque chose de très valorisant dans des luttes menées en commun, avec un idéal partagé. Et il y a une bonne équipe, au collège Pompidou ! Dans ma vie personnelle, cela a eu des implications assez ter-

ribles, mais même si ma vie de mère célibataire n'est pas facile tous les jours, au moins je me sens fière de ne plus me soumettre à la fatalité.

Alors que j'avais été une mère à plein-temps pour mes enfants, occupée par eux seuls pendant trois ans, je me suis retrouvée avec des tas de moments sans eux, ce qui n'a pas été si facile. Mais cela m'a permis aussi d'élargir mon horizon, et j'ai décidé d'occuper mon temps de manière utile, à la FCPE dans l'école de mes enfants, et surtout en m'engageant dans le Réseau d'Éducation Sans Frontière et le soutien des 88 travailleurs sans papiers de Man BTP, qui ont fait grève neuf mois avant d'être presque tous régularisés.

Grâce à cette lutte, j'ai beaucoup côtoyé les gens de Solidaires, et c'est donc Sud Éducation que j'ai choisi lorsque j'ai décidé de me syndiquer pour la première fois, en juin dernier. Je pense que je n'étais pas faite pour ça, avec mon prénom à rallonge qui me vient d'une famille bien à droite ! C'est d'ailleurs une fierté que je partage avec mon frère, car malgré le conditionnement, nous avons remis en cause les « valeurs » du milieu où nous avons grandi. J'ai fait toute ma scolarité à Paris, dans une école privée du VIII^e arrondissement, où il n'y avait, semble-t-il, aucune personne de gauche. J'avais plus de 20 ans quand je me suis posé mes premières questions en matière de politique. C'était bien tard, mais ça peut aussi donner de l'espoir car à force de réflexions et discussions, on peut échapper au programme !

Si je dois réfléchir à ce qui m'a mené au syndicalisme, c'est globalement l'envie de me battre avec d'autres contre les injustices, que je ne veux pas considérer comme une fatalité. Je veux défendre le droit à une éducation de qualité pour tous, et des bonnes conditions de travail pour les travailleurs de l'Éducation nationale, mais si je me suis syndiquée, c'est plus largement pour défendre l'idée que je me fais de la société. Je veux défendre une société plus solidaire, j'ai envie de réfléchir aux différents moyens de réduire les inégalités et je refuse l'idée du tout sécuritaire.

D'un point de vue disciplinaire, en tant que prof de français, je ne voudrais pas que mon rôle se réduise au seul apprentissage des conjugaisons ou de l'orthographe. Lors de ma première année, Albert Jacquard, qui avait répondu à notre invitation, était venu parler à mes élèves d'un collège ZEP du 18^e à Paris. Il leur avait dit : « Au collège, on est là avant tout pour apprendre à vivre les uns avec les autres ». Je suis convaincue de cela, et c'est aussi une raison pour laquelle, avec l'assistante sociale du collège, nous avons créé des groupes de réflexion sur l'égalité des filles et des garçons, qui concernent tous les 6^e. Mais j'aimerais en faire plus, et mener aussi des réflexions sur la violence par exemple, ou des sortes d'ateliers philo où les élèves pourraient s'exprimer et canaliser leurs angoisses ou pulsions. D'une certaine manière, beaucoup de choses dans ma vie sont liées à l'agression que j'ai subie, alors je ne m'étonne pas de vouloir chaque année travailler sur les lettres de détenus en 4^e, avec à la clef une réflexion sur la prison, les conditions de détention. J'ai aussi plein d'envies d'expérimenter d'autres pédagogies, permettant de voir progresser chacun dans une même classe, des élèves les plus doués à ceux qui sont le plus en difficulté ! Vaste programme...

Pour finir, je pense à la phrase d'Albert Jacquard qui dans *Mon utopie* parle de ses élèves comme des « collègues en humanité ». J'ai l'impression de faire des petites choses mais avec une envie très forte, participer à une société où chacun se sentirait le collègue en humanité de tous les autres. Utopique?! ■

Dix ans déjà, que cela passe vite...

D'abord c'est le plaisir dans l'alternative, alternative au « Plaisir »,
papiers au lycée et voisinage en fanzine admiration du livre en chair et os
le visage d'une pluralité, du vélo à la moto
surtout des végétaux intégraux aux odeurs de poudre
je me souviens des quartiers antifas au château le ML sous le manteau
puis 95 en chants espagnols
Ça commence il y a dix ans
L'Allemagne curieuse est intense de promesses.
Je me souviens de cette salle de Trappes
De cette admiration de ces accents du sud des Pyrénées, du postier écrivain et de ces guirlandes implantées dans les quartiers
Je me souviens aussi de cette école où l'imprimerie résonnait du trajet pour y venir entre les bois
Je me souviens de la difficulté de faire du syndicalisme en étant précaire
Je me souviens du collègue endormi dans sa voiture et d'une section atypiquement laïque qu'avait de la gueule
Je me souviens de Versailles, son brasero de grève, son campement contre la violence policière
sa répression
Mai 2000 ces belles chansons du Trianon, ces débats...
Je me souviens de folles actions et de concerts rigolos
Je me souviens aussi des têtes de manifs en 2003 à brandir fièrement l'étendard rouge et noir
et de ces mobilisations qui sont comme d'autres futurs
Je me souviens de la première AG de mon nouveau syndicat dans l'arrière-salle d'une pizzeria
notre refuge, romantique
Je me souviens même de notre premier débat quelque peu honteux
Je me souviens aussi d'AG à 2 ou 3 dans les cafés et kebabs de banlieue
de la fierté aussi quand ensuite on se réunit à une vingtaine et d'un anniversaire ainsi fêté qui se finit à la belle étoile avec mon coscorpion
Je me souviens de plusieurs réunions: Gennevilliers et Nanterre, pour les quartiers ouvriers et les congrès
Je me souviens aussi de cette belle école de Clichy où le syndicat devient Kermesse et les remplacements qui s'imposaient
Ça me revient des campings et des rencontres qui amènent à d'autres horizons et qui de l'utile reviennent à l'agréable
Ça me revient des colonies de vacances fédérales, sorte de catharsis
Je me souviens des bijoux fédéraux dyonisiens, de ces injustices du dedans et du dehors
de cohabitation cénétiste qui ont des larmes populaires, mais l'esérance aussi
Je me souviens Pom pom pidou wha
de ses combats, de ses solidarités, de celles qui sont sur tous les fronts du rêve général
Je me soutiens des sans papiers en lutte ensemble avec l'altérité
Je me souviens de luttes, grèves, projections-débats, rencontres, soutiens, solidarités
Je me souviens et je soutiens qu'il faut garder le meilleur

GLP

La plupart d'entre nous ont papillonné de méthode en méthode, sans grande réflexion préalable et sans esprit de suite, au hasard des circonstances. Tel qui la veille avait traité d'art, conférenciait aujourd'hui sur l'action économique et méditait pour le lendemain une campagne antimilitariste. Très peu, après s'être tracé systématiquement une règle de conduite, surent s'y tenir et, par la continuité de l'effort, obtinrent dans une direction déterminée le maximum de résultats possibles et présents. Aussi, à notre propagande par l'écriture, qui est une œuvre de longue haleine et dont nulle collectivité — si ce n'est la collectivité chrétienne à l'aube de notre ère — n'offre un pareil modèle, ne pouvons-nous opposer qu'une propagande des plus médiocres. [...]

Les syndicats ne croient plus que médiocrement à l'efficacité et, par conséquent, à l'utilité des réformes partielles, qu'elles soient d'ordre politique ou d'ordre économique, et ils croient encore moins à la sincérité des parlementaires [...].

Actuellement, notre situation dans le monde socialiste est celle-ci: proscrits du « Parti » parce que, non moins révolutionnaires que Vaillant et que Guesde, aussi résolument partisans de la suppression de la propriété individuelle, nous sommes en outre ce qu'ils ne sont pas: des révoltés de toutes les heures, des hommes vraiment sans dieu, sans maître et sans patrie, les ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou matériel, individuel ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures (y compris celle du prolétariat) et les amants passionnés de la culture de soi-même. [...]

Je ne propose, on le voit, ni une méthode nouvelle ni un assentiment unanime à cette méthode. Je crois seulement, en premier lieu, que, pour hâter la « révolution sociale » et faire que le prolétariat soit en état d'en tirer tout le profit désirable, nous devons, non-seulement prêcher aux quatre coins de l'horizon le gouvernement de soi par soi-même, mais encore prouver expérimentalement à la foule ouvrière, au sein de ses propres institutions, qu'un tel gouvernement est possible, et aussi l'armer, en l'instruisant de la nécessité de la révolution, contre les suggestions énervantes du capitalisme. [...]

Les syndicats ont depuis quelques années une ambition très haute et très noble. Ils croient avoir une mission sociale à remplir et, au lieu de se considérer soit comme de purs instruments de résistance à la dépression économique, soit comme de simples cadres de l'armée révolutionnaire, ils prétendent, en outre, semer dans la société capitaliste le germe de groupes libres de producteurs par qui semble devoir se réaliser le principe communiste et anarchiste. [...]

Tel est le problème que je pose à l'examen des camarades, avec l'espoir que ceux qui l'auront résolu dans le même sens que moi, n'épargneront plus leur temps ni leurs forces pour aider à l'affranchissement des esprits et des corps.

MÉ critures Militantes



Pour qui et pourquoi écrire ? Comment, surtout, inviter à cette prise de risque, chemin ardu vers une émancipation individuelle et collective ? « Partager » l'écriture et ses pouvoirs, comme on aimerait partager le temps et les richesses : un défi qui grandit le militantisme. Rares pourtant sont les tentatives pour explorer ces questions : peu de livres, peu de conférences, peu d'articles, peu d'écrits... La problématique de la « littérature prolétarienne » a bien fait l'objet de recherches, mais là n'est pas exactement notre propos. En deçà de la « littérature », existe un foisonnement de textes, imbriqués à nos luttes, ce qu'il est possible d'appeler des « écrits militants ».

Sans bien entendu épuiser le sujet, les lignes qui suivent se veulent une synthèse des réflexions amorcées lors de deux rencontres des syndicats CNT de l'éducation consacrés à cette question.

DEPUIS QUELQUES ANNÉES, la fédération de l'éducation a en effet pris l'habitude d'ouvrir ses congrès syndicaux par une journée dite « pédagogique ». Les deux dernières éditions (novembre 2008 et mars 2009) étaient consacrées à l'écriture militante, après que cette question (sous la forme d'ateliers d'écriture) eût été défrichée lors de congrès du syndicat parisien.

En commençant la première journée par le recensement de tous nos « écrits militants » (voir encadré p. 30), l'omniprésence (insoupçonnée ?) de ce mode de communication dans nos pratiques de lutte s'est imposée. Du plus évident (le tract) au plus quotidien (le mail, le compte rendu...), du plus bref (le slogan) au plus exhaustif (la brochure, l'article, le livre), ces écrits protéiformes s'insinuent dans chacune des nombreuses facettes de l'action syndicale ou associative. Dès lors, pour les plus réticents, l'atelier d'écriture perdait son côté « gadget littéraire » pour s'affirmer comme un enjeu social et militant.

Mais derrière l'évidence de ces pratiques se cachent aussi des enjeux, des souffrances, des conduites d'évitement qui nourrissent notre ordinaire (« moi je n'arrive pas à écrire », « je veux bien coller des affiches, mais pas rédiger le... »)

OOO compte rendu... sans être interrogés avec le sérieux nécessaire. Moins visible que le charisme de l'orateur, plus intime aussi peut-être que la prise de parole en public restreint (les AG de syndicat) ou élargi (les collègues, les chefs), ce rapport à l'écriture nous a semblé cristalliser les rapports entre l'individu et le groupe, mais aussi entre l'aliénation et l'émancipation dans la sphère du mouvement social.

Écriture collective/écriture individuelle

Aborder la question de l'écriture sous l'angle des écrits militants, c'est poser la question de l'articulation entre une expérience individuelle et une pratique à visée collective. Comme l'a résumé l'un des participants « Je sais que lorsque j'écris [pour le syndicat], ce n'est pas moi que je mets en jeu (en « je » ?), ce sont les idées du collectif » un constat complété ainsi : « Mais c'est angoissant quand même. » Une autre des participantes ajouta, dans le même registre, « J'ai jamais vraiment écrit toute seule ».

Écriture collectiviste ou écriture communiste ?

Dès lors que les initiateurs de cette première journée tenaient à placer cette rencontre sous le signe de la « production », le défi d'un écrit à plusieurs mains se posait. Comment faire écrire, comment écrire ensemble, comment décrypter ce qui se joue dans cette réalisation collective. S'inspirant d'une expérience relatée dans ces colonnes (l'écriture du « plus sale des brouillons », activité proposée à des élèves de collègue – voir *N'Autre école*, n° 11), les

militants présents ont été invités à rédiger le pire des tracts possible (le résultat – formidablement calamiteux – est consultable sur le site de la revue). Succession de lieux communs et de poncifs parmi les plus éculés de la rhétorique syndicale, ce texte s'est révélé une activité ludique (peut-on travailler à plusieurs autrement que dans la bonne humeur ? – la jurisprudence surréaliste nous inclinerait à répondre par la négative) mais extrêmement pertinente. Car, à travers cet exemple « potache », alors que la preuve était faite de la possibilité « technique » d'une écriture collective (qui était devenue un plaisir partagé et un jeu) nous pressentions également les impasses de sa réalisation pratique. Si l'écrit collectif ambitionne de dépasser l'écrit « commun », il doit sai-

sir le danger du cliché, le risque de la formule « qui a fait ses preuves » pour affronter la difficulté d'articuler l'expression d'une pensée collective avec une énonciation individuelle.

Nos tracts ne disent jamais « je », et pourtant...

Au fil des échanges, la tension s'est accrue entre la force incitatrice du collectif syndical et la paralysie dont ce même collectif peut être le vecteur... Témoignage après témoignage, nous avons réalisé que si nous sommes devenus « écrivains », c'est bien souvent entraînés par le groupe, motivés par les projets (bulletins, revues, brochures) portées par nos assemblées. L'expérience d'ateliers de rédaction d'articles ou de tracts lors des rencontres syndicales a souvent servi de déclencheur. De façon plus indirecte, d'autres participants ont relaté leur manière d'écrire en retravaillant tel texte déjà rédigé ou en collectant des morceaux de ci de là pour s'approprier des idées, des formulations ou tout simplement pour oser se lancer avec un filet de sécurité. Pour qui feuillette les publications locales de la CNT, il est facile de retrouver ces « pillages » et ces « copié-collé » dans les textes qui « tournent » et s'enrichissent au fur et à mesure.

Autre indice de cette « collectivisation » littéraire, l'habitude de ne pas signer les écrits. Un réflexe qui se retrouve dans notre revue où il n'est pas rare de recevoir des contributions sans signature ou avec un simple paraphe, prénom ou pseudo.

Mais ces « recettes » ne suffisent malheureusement pas toujours à lever les réticences. Comment sortir de l'impasse – et de l'angoisse exprimée par l'un des participants ? Probablement en arrêtant de considérer la question de l'écriture militante comme une évidence, c'est-à-dire en explorant ensemble notre rapport personnel à l'écrit. Saisissant peut-être mieux les écueils à éviter, nous pouvions, lors de la seconde journée, réfléchir à notre relation individuelle et collective avec la production de texte, cerner nos attentes et nos réticences, tenter, finalement, de franchir le pas.

Acte II

Après un exposé sur des techniques d'écriture (d'articles, de tracts, d'affiches) centré sur le phénomène de la « réception », les participants de la seconde rencontre se sont donc livrés à des échanges sur leur propre rapport à l'écrit. Cette discussion fut menée en deux temps : un tour de table autour de « l'écriture » où chacun exprimait de façon libre ses propres expériences d'auteur, puis – comble de la perversion – les militants furent soumis à un questionnaire écrit (« écrire, c'est... », « communiquer, c'est... », « pour bien écrire il faut... », « J'arriverais à écrire si et seulement si... », « le texte que je rêverais d'écrire c'est... », « Un texte qui m'a marqué »).



Au syndicat : qu'est-ce qu'on écrit !

Nous avons essayé de lister tous les écrits que l'on croise au syndicat. Voici le fruit de nos réflexions, liste forcément incomplète !

Des tracts/des articles/des banderoles/des mots au tableau de la salle des profs ou des maîtres/des papiers dans les casiers/des mails/des textos/des lettres au Recteur, à l'Inspecteur, aux copains, à la hiérarchie, aux collègues.../des infos sur nos sites Internet/des ASA (autorisation syndicale d'absence)/des circulaires/des mandaterments/des comptes rendus/des ordres du jour/des invitations aux réunions/des flyers/des communiqués/les tours des paroles/des chansons/des slogans/des affiches/des brèves/des motions/des brochures/des livres/des revues...

Écrire, c'est...

Très vite, sont remontées les craintes et les angoisses que suscite l'écrit : « difficulté », « torture », « affreux », autant de manières douloureuses d'exprimer son rapport à l'écrit. Une souffrance que les nombreux enseignants présents ont attribuée à leur expérience d'écolier, à l'apprentissage et à la pratique scolaire de l'écrit. Même chez ces professionnels du verbe que sont les professeurs, ces souvenirs ont laissé des traces. Au point de séparer radicalement les pratiques professionnelles de l'écriture des pratiques « réelles » « militantes ». Comme pour les élèves, l'écriture scolaire – quel que soit le côté du stylo rouge où l'on se place – n'a finalement rien à voir avec l'écriture réelle. D'où cette tension entre l'écriture présentée comme un plaisir, fantasmée comme telle (par confusion avec la lecture?) et l'incapacité à rencontrer soi-même ce plaisir. Un constat soulevé par de nombreux pourfendeurs de l'école (Freinet, Nordmann, Foucambert...) que Bourdieu résumait ainsi « Je pense que le système scolaire a cet effet paradoxal de déraciner [...] pour savoir tout ce qu'il ne faut pas dire, sans avoir plus rien d'autre à dire » (« La lecture, une pratique culturelle » in *Pratiques de lecture*, dir. Roger Chartier, éditions Rivages).

Pouvoir écrire

Le mouvement social court le risque du piège de l'écriture-pouvoir. Vécu comme un instrument d'oppression (le pouvoir écrit ses lois) et réservé à ceux qui savent, qui y prennent même du plaisir, et y trouvent leur bonheur, l'écrit serait perçu comme la prérogative d'une caste d'élus (« des-lus », dont le terme désuet de « lettrés » définit bien le privilège : « La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire ; et de quelques autres, c'est de n'écrire point », Jean de La Bruyère).

Mettre à plat et se « soumettre »

Point commun à nombre de contributions, le rappel que l'écriture, c'est du « physique » qui engage le corps (à qui elle inflige des tortures), elle « dévoile » (terme citer deux fois), « c'est se mettre à poil » dira même un participant. Lorsqu'on se lance dans une description plus « objective » et dépassionnée, l'écrit devient alors ce qu'on extériorise : « écrire, c'est mettre à plat ! », « poser des mots » c'est extraire sa pensée, la faire sortir pour la transmettre (ou « l'affirmer »).

Pour tenter de mieux cerner la spécificité du rapport à l'écriture, la question suivante demandait de définir ce qu'est « communiquer » : l'opposition était nette « c'est facile ! » certainement par opposition à la question précédente. Mais surtout la récurrence du thème de « l'échange », du partage ou même de la séduction, reposait la question de l'irréductible individualité de l'écrit.

Alors, que faut-il pour « bien écrire » ?

Là encore, la reprise des contributions ouvre un certain nombre de pistes. À la question « Pour bien écrire, il faut... », les réponses (« Du temps », « de la confiance », « des idées », « ne pas avoir peur », « être honnête », « j'arriverai à écrire si je sentais de la bienveillance ») appelaient toutes à une inversion des rapports de force culturels et sociaux, à une révolution, tout simplement. ■

GRÉGORY CHAMBAT – CNT ÉDUCATION 78



Écrire tous, mieux et autrement...

« Et mon pouvoir est redoutable tant que je puis opposer la force de nos mots à celle du monde, car celui qui construit des prisons s'exprime moins bien que celui qui bâtit la liberté »

(Stig Dagerman, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*.)

On ne peut s'engager, militer pour une autre société sans lutter et construire une autre culture. Dans ce lent et quotidien travail d'émancipation de soi et des autres, la lecture et l'écriture doivent devenir des outils, nos outils. Cet artisanat des mots nous rappelle que la culture ne peut se penser pour nous ni comme industrie ni comme un privilège élitiste.

Contre l'industrialisation de l'écriture, sa standardisation dans des formules toutes faites, jusque dans les rangs des militants, nous répondons par le souci de développer une écriture inventive, à la recherche de sa forme, de ses formes.

À l'élitisme culturel, nous opposons des formes d'écritures qui par définition s'adressent à tous (tracts, affiches, articles...).

Quand l'écriture aujourd'hui, dans les écoles, les administrations, les journaux ou le monde de l'édition tend à réduire le plus grand nombre au silence, à transformer l'écrit en monopole d'experts (à l'école on nous apprend ce qu'il ne faut pas dire sans donner les moyens et l'envie d'inventer ce que nous voudrions dire), nous entendons mettre l'écrit au service de nos luttes.

Pour parvenir à ce faire, on ne peut prescrire ni une forme, ni un modèle, mais simplement permettre à tous de se saisir de cet outil. Et pour s'en saisir, il faut pratiquer. Chaque tract, chaque affiche, chaque compte rendu, chaque communiqué, doit être l'occasion de transmettre le stylo. Militant syndical, associatif, non encarté... l'expérience acquise sur le terrain, par la pratique, ne vaut rien en elle-même si elle n'est partagée avec ceux qui luttent, quotidiennement ou épisodiquement.

Homme de livres

L'itinéraire de Jean-Louis dépasse l'anecdote. C'est que la lecture réfléchie est un contrepoint indispensable à la fébrilité de nos vies militantes, aux tensions de nos vies enseignantes.

Pourrais-tu présenter en quelques mots ton parcours professionnel, militant, tes mandats, et plus généralement évoquer tout ce qui dans ta vie tourne autour des livres ?

JEAN-LOUIS – Formation artistique dans un CET. Nous sommes en 1971 et c'est le début de mes activités militantes. Dans ces années-là, nous croyons que nous allons vivre et faire la révolution !

Notre engagement se veut global, il va des che-
veux longs à la remise en question de toutes les
oppressions. Il n'y a de place pour aucune ambition
à parvenir ni pour certains d'apprendre un métier un
continuant les études scolaires. Je me retrouve donc
à 18 ans OS chez Renault Billancourt, c'est d'ailleurs
à cette époque que j'adhère une première fois à la
CNT par conviction anarcho-syndicaliste. Puis
appelé au service militaire, je choisis l'insoumis-
sion et reste clandestin pendant sept ans. Divers
petits boulots au noir pour survivre. Enfin, en 1981,
avec la victoire de la gauche et constatant que nous
vivions une autre époque, j'apprends sur le tas le
boulot de conducteur offsettiste dans une imprime-
rie autogérée pendant deux ans et demi. Je la quitte,
reste un an au chômage et finalement en 1986 je suis
embauché comme magasinier à la Cité des sciences
qui vient de se créer, j'y suis encore.

J'ai donc fabriqué et imprimé des livres, parfois
même illustré certains. Aujourd'hui comme
employé à la médiathèque de la CSI, je poursuis ma
relation « privilégiée » avec l'univers du livre.

Quelle place occupe les livres, les écrits, la lecture dans ton itinéraire militant, ton engagement ? Comment cette rencontre s'est-elle faite ? Par d'autres militants ou seul dans ton coin ?

J.-L. – Importante et ce depuis le début de mon engagement militant qui en même temps correspond en gros à celui de mon intérêt pour la lecture.

En fait, avant je n'ai pour ainsi dire jamais lu de livres. Ma pratique de lecture dans ma jeunesse se réduit à lire des illustrés — ma génération se souvient encore de *Blek le roc* et *Pilote* au moment même où cet hebdomadaire se transforme suite à mai 1968. J'ai une dette envers ce journal au moins pour la partie culturelle. Pour revenir plus spécifiquement à ta question, c'est d'abord grâce à un copain que je découvre tout d'un coup la littérature, un domaine immense et jamais épuisé. Des romans d'abord et puis par mon intérêt pour l'anarchisme que je viens de découvrir, je suis amené à lire les écrits disponibles de ce courant. Au début c'est une démarche personnelle et sans aide de militants, heureusement à cette époque on trouve facilement des livres de poche à des prix accessibles pour une bourse légère ! Des livres comme *L'Anarchisme* de Daniel Guérin ou *Ni dieu ni maître* dans la fameuse collection de poche Maspero sont alors une lecture « obligatoire » et comme un passage pour un jeune sympathisant.

Dans cette recherche, il y a un souci de connaître son sujet. Cette première frontière franchie, mon

■ PROPOS RECUEILLIS
PAR GRÉGORIE CHAMBAT,
CNT Éducation 78



“ La lecture nourrit la pensée et la parole du militant dans un rapport parfois intime avec un auteur dont les réflexions lui donnent les moyens de déchiffrer le monde qu’il cherche à comprendre pour le changer! ”

engagement militant va s’accompagner de lectures qui bien sûr se poursuivent jusqu’à aujourd’hui.

Revenons sur les années soixante-dix, suite à 68, il existe dans la jeunesse une énorme demande de livres politiques à laquelle répond une profusion d’offres d’ailleurs relayée par les éditeurs commerciaux. On lit à profusion des brochures, des journaux et des livres dont le contenu est débattu et source de polémiques inépuisables. Il faut se rappeler que nous étions dans une atmosphère où la critique théorique avait une place essentielle dans notre univers militant. Nous devions connaître toutes les expériences révolutionnaires du passé et celles qui se déroulaient dans ces années-là. Lire à cette époque obéissait à une raison militante avant d’être une source de plaisir. Aujourd’hui, je pense qu’on lit d’une manière plus sereine ! Le succès du polar à la fin des années soixante-dix en est à sa façon un signe.

Quoi qu’il en soit, certains livres ont eu une importance capitale. Pour aller vite, je citerai *Les Habits neufs du président Mao* ou même *L’Archipel du goulag*. Pour nous il y a eu *La Société contre l’État*, *L’Espagne libertaire* ou encore *La Révolution inconnue*, etc. Ces livres ont changé des vies et des pensées !

La lecture nourrit la pensée et la parole du militant dans un rapport parfois intime avec un auteur dont les réflexions lui donnent les moyens de déchiffrer le monde qu’il cherche à comprendre pour le chan-

ger ! On peut dire qu’il y a une soif d’apprendre que seul le livre peut parfois apaiser...

Mais cette démarche n’est pas qu’individuelle car c’est en discutant avec d’autres qu’on a des tuyaux sur des livres à lire.

Combien d’entre nous ont lu certains livres suite à des conseils. J’ai en tête des titres comme le fameux *Sans patrie ni frontière*, par exemple, et bien d’autres !

Cependant, il ne faut pas oublier le rôle très important des revues. C’est par elles que j’ai connu des écrivains comme Istrati, Zévaco, Poulaille ou encore Simone Weil. Pour ce passage d’une revue au lecteur que j’étais dans les années soixante-dix, j’ai beaucoup apprécié les anciennes revues libertaires dans lesquelles on trouvait de bonnes critiques de livres.

En même temps, il y a dans notre milieu un encouragement contagieux à lire. J’ai eu la chance de rencontrer les vieux militants notamment étrangers, la plupart d’origine ouvrière. Chacun d’eux était eux-mêmes des livres ! Pour cette génération où on trouvait une majorité d’autodidactes types, le militantisme accompagné par des lectures acharnées avait remplacé l’école.

Un exemple, il y a plus de trente ans aux Vignoles, les camarades de la CNT-E – encore nombreux à l’époque – organisaient chaque année une fête et ce jour-là, il y avait une tombola, eh bien, le premier cadeau était un livre ! ●●●



○○○ Pour conclure sur un clin d'œil, j'irai jusqu'à dire que nous participons malgré notre attachement impératif et caractéristique à la pratique de l'action directe à ce que l'on pourrait définir comme « un mouvement du livre » mais bien sûr sans texte sacré !

Peux-tu nous exposer en quelques mots tes activités de « libraire » et « d'éditeur » au sein de la CNT ?

J.-L. – En fait il y a deux réponses possibles à ta question. Car ce sont deux activités sans doute très liées et complémentaires, surtout de notre point de vue, mais qui peuvent s'exercer séparément. En effet le côté « libraire » relève au moins d'une partie « commerciale » dans la mesure où il y a la vente

des livres. Quant à celui « d'éditeur » d'autres aspects sont sollicités comme celui de choisir les textes à éditer selon plusieurs critères et opportunités, sans parler qu'une décision de le faire se fait d'une manière collective avec des avis pas toujours unanimes. Mais ce point à lui seul mériterait de plus larges développements qu'on pourra aborder une autre fois.

Toi qui es de l'autre côté du stand de livres, peux-tu nous dire si les militants sont des lecteurs, qu'est-ce qu'ils lisent, comment, pourquoi ?

J.-L. – Oui, assurément. Comme je l'ai dit précédemment et pour s'en convaincre pensons au nom-

bre de bibliothèques, de librairies et pour ces dernières années de salons de livres créés et organisés par notre mouvement !

À ces initiatives, il faudrait ajouter les présentations et les débats organisés autour d'un livre. Quant à ce qu'ils lisent ce n'est pas facile de répondre mais disons que j'ai quelques pistes. Les « classiques » de la subversion sont recherchés mais pas seulement, tous les domaines intéressent les camarades comme le cinéma, le théâtre, le polar mais aussi des auteurs en rapport avec l'actualité ou par rapport aux sensibilités du jour sont demandés. De plus, il n'existe pas qu'un sens unique car moi-même je vais recevoir des conseils.

As-tu senti une évolution au fil des années ?

J.-L. – Sans aucun doute au moins du côté de l'offre. Pensons que pour la région parisienne, la CNT dispose d'une « maison d'édition » qui a édité plusieurs titres notamment des classiques introuvables comme *La Coutume ouvrière* ou même *Nationalisme et culture* et que ce travail d'édition de textes historiques ou actuels se poursuit sans difficultés majeures.

Aujourd'hui nous ne dépendons de personne pour éditer. Ce qui après plus de trente-cinq ans de militantisme me semble être significatif car quand j'ai commencé à militer il n'y avait pour ainsi dire rien de comparable à ce qui existe aujourd'hui. En revanche, je ne sais pas encore si cette profusion en matière d'édition est la conséquence des facilités et des avancées techniques d'impression ou d'une réelle demande accompagnant les militants en pleine mutation ou en interrogation sur la pensée libertaire. Ce qui est certain, même en prenant en compte les invariants, je crois que le mouvement ouvrier n'est plus le même que celui du xx^e siècle et cette lucidité doit aussi prendre en compte impérativement la question écologique. Dans cette perspective il est clair que la réédition des « classiques » ne peut pas à lui seul répondre aux questionnements contemporains !

Finalement, sans doute les deux hypothèses concourent au besoin des camarades de s'interroger et que le livre garde un statut incontournable !

Ajoutons que nous sommes toujours en butte à la diffusion et à la conquête de lecteurs autres que les convaincus.

Quant à des conseils de lecture, je répondrai qu'il ne faut rien s'interdire, parfois se laisser aller à découvrir, suivre l'actualité éditoriale mais qu'on peut raisonnablement se fier à des lectures classiques et il y en a un paquet et ce dans toutes les directions !

Je connais des camarades qui restent bloqués par un seul livre, ce n'est pas mon cas. Mon appétit dans ce domaine me semble sans fin.

Pour conclure avec une dose de malice et après avoir je crois magnifier le livre, j'ajouterai qu'à côté de celui-ci, il y a la vie. ■

Les éditions CNT-RP

De ses débuts fin 1990, le groupe éditeur originel a été recomposé (au début des années 2000) et comporte aujourd'hui neuf membres, tous bénévoles, car avant tout militants. Ce qui n'exclut pas la participation de professionnels : en effet, certains des membres du groupe éditeur le sont par ailleurs, maquettage ou traduction (certains participent même à *N'Autre école* – ndlr). Des interventions extérieures sont bienvenues à l'occasion, nécessitées par certaines traductions (assurées par d'autres militants), ou des contributions d'illustrateurs. Mais la règle générale c'est que la totalité des tâches est assurée en interne. Les textes sont lus et choisis par tous.

La distribution, tout comme la promotion, est donc assurée par les membres, à l'intérieur du réseau militant, à l'occasion de débats sur Radio libertaire ou dans des librairies et lieux indépendants et libertaires.

« Il est clair pour nous que nous n'occupons qu'une place des plus marginales dans le champ de l'édition et que les problèmes que peuvent rencontrer les maisons d'édition qui ont pignon sur rue sont d'un autre ordre que ceux auxquels nous avons affaire ». Textes très ciblés, organisation sur le mode collectif, émanation directe d'un syndicat : les éditions CNT-RP donnent l'impression de ne se placer dans le champ de l'édition qu'à rebrousse-poil.

Commandes et catalogue complet sur le site : <http://www.editions-cnt.org>

L'éducation moins le pouvoir?

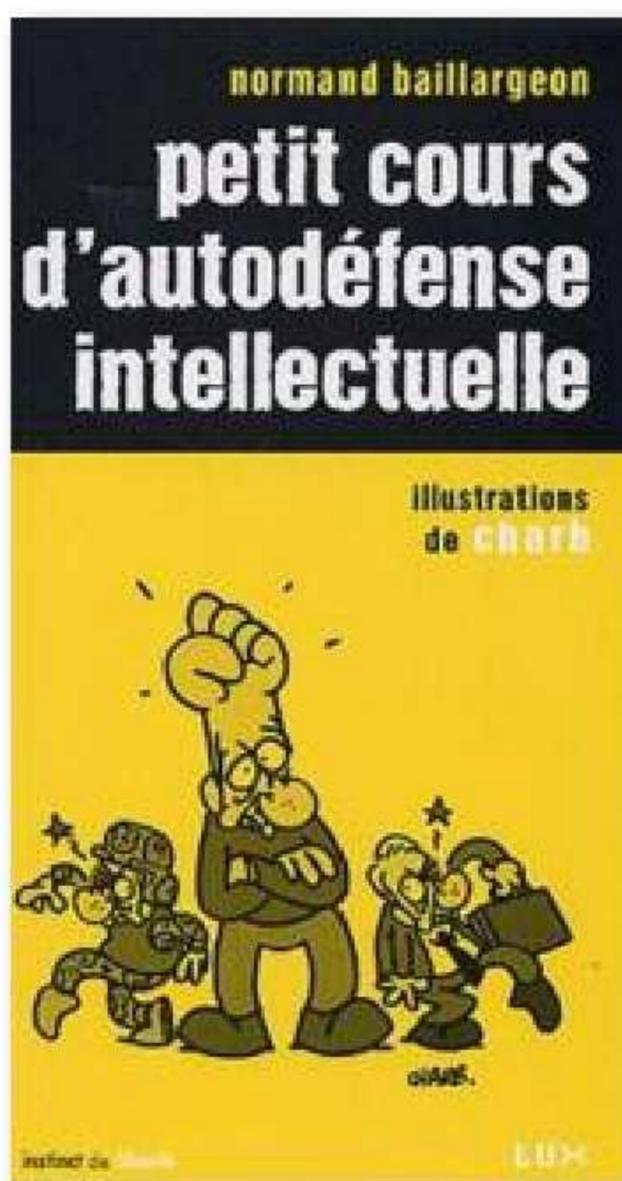
On te connaît pour des livres comme *Petit cours d'autodéfense intellectuelle* ou *L'ordre moins le pouvoir: Histoire et actualité de l'anarchisme*. Professionnellement, tu es enseignant en sciences de l'éducation. Peux-tu commencer par nous parler des critères qui, selon toi, caractérisent une éducation émancipatrice?

NORMAND BAILLARGEON – Pour répondre, même superficiellement, à cette vaste et difficile question, il faut selon moi soigneusement distinguer entre une éducation émancipatrice dans un monde qui serait relativement sain et une éducation émancipatrice dans ce monde-ci, le nôtre, qui, hélas, est bien loin de l'être.

Dans une société qui serait relativement saine, l'éducation devrait assurer l'autonomie de la personne en lui permettant de faire un tour d'horizon le plus large possible des formes de savoir et de l'expérience accumulées par l'humanité, dans tous les cas en ce qu'elles ont de meilleur. Elle devrait aussi préparer à prendre part activement, lucidement et sur une base égalitaire à la vie politique et économique de cette société.

Dans des sociétés comme les nôtres, c'est-à-dire profondément inégalitaires et constituées d'institutions qui, bien souvent, incarnent des valeurs et sanctionnent positivement des comportements qui vont littéralement à l'encontre de ce que serait une éducation dans une société saine, nous devons, je pense, nous efforcer d'incarner au mieux les idéaux que j'ai rappelés, même si bien des obstacles redoutables se dressent contre eux.

C'est ainsi que contre cet idéal d'un large tour d'horizon des savoirs et de l'expérience humaine se dresse l'obstacle de l'instrumentalisation des savoirs, tout particulièrement au profit d'intérêts économiques, ainsi que diverses tendances endocritinaires; que contre l'idéal d'une réelle participation sociale et politique se dressent des pratiques pédagogiques qui engendrent des spectateurs ou des personnes qui ignorent ou méconnaissent la nature réelle des institutions au sein desquelles elles



vivent; encore ainsi que contre l'idéal d'égalité se dressent de formidables inégalités économiques qui placent certains enfants dans des circonstances qui pèsent très lourd sur leurs parcours scolaires et sur leurs vies, au point d'en faire presque un destin; c'est enfin ainsi que contre la participation lucide et volontaire à la vie économique se dressent l'esclavage salarial et la condamnation à œuvrer comme simple exécutant au sein de ces tyrannies privées que sont typiquement les entreprises. ●●●

○○○ Maintenir vivant, au sein de notre monde et dans toutes les composantes que j'en donnais plus haut, cet idéal d'une éducation émancipatrice n'est pas une mince tâche : mais elle est primordiale. Elle exige d'abord de ne pas tomber dans le cynisme ou le désespoir. Mais elle exige plus encore. En effet, en ce moment historique où la culture et le savoir sont, et parfois avec raison, tenus en haute suspicion, elle nous demande d'avoir la sagesse de distinguer ce qui, ayant valeur émancipatrice, mérite d'être transmis à tous les enfants, avant de prendre les moyens les plus appropriés pour ce faire.

Tu enseignes à Montréal, mais tu connais peut-être le système éducatif français. De façon générale, comment est-ce que tu l'apprécies? Te réfères-tu ou t'inspires-tu d'expériences pédagogiques concrètes?

N. B. – À vrai dire, je connais assez bien le système scolaire français. Je suis né au Québec, mais comme mon père a enseigné les mathématiques et l'anglais en Afrique durant les années soixante, j'y ai passé une bonne part de mon enfance : j'ai donc étudié dans le système scolaire français, avant de revenir au Québec et de poursuivre mes études dans le système québécois.

Mes souvenirs ne sont qu'anecdotiques, bien entendu, et sans grande importance ou validité *a priori*; mais il me semblait que le système français était plus solide académiquement parlant, tandis que le système québécois était, disons, plus humain – le système français, celui que j'ai connu du moins, était plutôt mauvais du point de vue des rapports humains.

Mais par-delà l'anecdote, je m'intéresse aussi au système français en raison de mon travail : j'enseigne en effet la philosophie de l'éducation à l'université. Or, il y a, en France, comme tu le sais très bien, une très riche et très stimulante tradition de pensée et de pratique pédagogiques plutôt marquée à gauche, et qui a inspiré bien des réformes et des réformateurs qui me semblent avoir conservé un très grand intérêt et être d'une brûlante actualité.

J'ai réuni certains de ces écrits et dit les raisons de l'intérêt que je leur porte dans *Éducation et Liberté*, paru chez Lux. Je pense qu'on trouve là, chez des gens comme Paul Robin, Sébastien Faure ou Ferdinand Buisson, pour ne nommer que ceux-là, de précieuses balises pour relever ces défis dont je parlais plus haut. Ils donnent en effet l'exemple d'une réflexion et d'une pratique pédagogiques qui, tout en étant parfaitement au fait des périls de l'endocritisme et de la très lourde charge d'inertie des institutions sociales, économiques et politiques, ne renoncent ni au savoir, ni à la culture, ni à la raison, ni à un idéal de transmission à tous et d'émancipation individuelle et collective.

Il est souvent question, étant donné l'importance du chômage, des débouchés professionnels que rendent possibles les systèmes éducatifs. Ceux-ci sont parfois jugés insuffisants. Qu'en penses-tu?

N. B. – On touche là, je pense, un point aveugle de notre actuelle réflexion sur l'éducation.

La dévalorisation de l'enseignement professionnel a des causes bien connues et sur certaines d'entre elles, comme le statut et le sort fait à certaines catégories de travailleurs, seule une transformation sociale en profondeur pourra agir véritablement – notamment en repensant profondément le travail et la rémunération (à mon avis ce devrait être dans le sens de ce que propose l'économie participative développée par Michael Albert et Robin Hahnel : si vous ne le connaissez pas, je vous invite à jeter un œil sur ce modèle économique).

Mais en attendant, la tâche de concilier éducation émancipatrice et formation professionnelle reste à accomplir de manière satisfaisante, aussi bien sur le plan pratique que théorique. Ce qui doit être visé est cependant clair : les demandes de qualification des gens sont légitimes et doivent être satisfaites dans le monde dans lequel nous vivons ; et personne ne doit être privé d'un véritable tour horizon des savoirs et de la culture.

Tu as participé cette année à une longue grève des enseignants de l'Université du Québec. Peux-tu nous en dire plus? Y a-t-il une comparaison possible avec les mouvements qu'ont connus cette année certaines universités françaises?

N. B. – Tu as raison de parler de longue grève : elle a en effet duré sept semaines, ce qui est énorme. Et il y a bien, je pense, des points communs entre les combats que nous menions et ce qui se passe en France.

Un sociologue québécois (Michel Freitag) suggère, ce qui me semble éclairant, qu'on passe en ce moment de l'université entendue comme institution, à l'université entendue comme organisation. Avec ce vocabulaire en tête, on peut dire qu'une part substantielle de la motivation des professeurs de l'UQAM, une des raisons très conscientes de notre grève, était de lutter contre cette dérive jugée avec raison dangereuse.

Mes collègues français reconnaîtront probablement bien des ennemis qu'ils combattent eux et elles aussi dans cette énumération de ceux que nous combattons et que nous combattons toujours : l'éducation, la recherche, la vie académique sommées de s'inscrire dans une logique de rentabilité et d'adaptation fonctionnelle des individus aux exigences de l'économie, toujours données pour indiscutables et décisives ; l'université tendant à être de moins en moins définie par les exigences internes de son activité spécifique et de plus en plus par des critères extérieurs à elle ; le recours incessant à ces vocables avec lesquels on parle désormais si souvent de l'université — clientèle, capital humain, compétence, rentabilité, investissement, subvention et ainsi de suite ; l'université gérée de plus en plus comme une organisation, avec des principes administratifs et une bureaucratie qui conviennent peut-être à l'entreprise qu'elle est en voie de devenir, mais qui souvent la conduisent à des pra-

tiques qui sont aux antipodes de ce que l'université-institution exigerait.

Peux-tu nous donner un rapide aperçu du panorama syndical de l'éducation au Canada et au Québec ?

N. B. – Les cas canadiens et québécois sont différents et je ne peux parler que de ce dernier, et encore sans entrer dans certaines *technicalités* qui nous éloigneraient de notre sujet.

Car l'important est quand même de dire que le syndicalisme enseignant, chez nous, est globalement devenu très corporatiste, défendant trop souvent une vision étroite de sa mission, réduite à des revendications salariales et de conditions de travail, qui sont certes légitimes, mais auxquelles en aucun cas ne devrait se réduire le travail d'un syndicat d'enseignantes et d'enseignants.

Je serais injuste de ne pas rappeler qu'il se fait des choses, par exemple sur le plan de la défense du système scolaire public, qui est menacé. Mais mon jugement reste plutôt négatif, notamment parce que l'on est en droit de s'attendre à bien plus de la part d'un syndicat. Ce qui manque, il me semble, c'est une vision de l'éducation inscrite dans un projet social qui ne cache pas sa radicalité. De mon côté, j'ai souvent prôné, sans succès, que les syndicats s'impliquent dans la création d'un quotidien, qu'ils ouvrent des équivalents de Bourses du travail, qu'ils s'occupent activement d'éducation et d'universités populaires.

Manifestement, pour toi, l'éducation ne s'arrête pas aux portes des établissements scolaires. Tu cites souvent Noam Chomsky, notamment pour son analyse des médias. Comment envisages-tu l'impact éducatif des principales institutions de nos sociétés contemporaines ?

N. B. – Je pense que dès que l'on prend au sérieux un idéal de vie collective démocratique, dès lors qu'on aspire à ce qu'existent des liens et des formes d'associations multiples et libres entre des gens et des communautés qui ont en commun des intérêts nombreux et variés, dès que l'on prend un tant soit peu au sérieux tout cela, on ne peut absolument pas limiter l'éducation aux portes des établissements scolaires. En un sens important, c'est toute la société, toutes nos institutions et nos modes de vie même qui sont éducatifs et qui ont une portée pédagogique. L'individuel et le collectif, l'éthique et le politique sont les deux faces d'une même médaille, comme le savait déjà le vieil Aristote.

L'impact pédagogique de nos grandes institutions dominantes est souvent déplorable, encore une fois parce qu'elles incorporent ou promeuvent des valeurs néfastes et parfois carrément inhumaines – pensez à nos institutions économiques qui valorisent des comportements de prédateurs et pénalisent quiconque veut se comporter plus humainement.

Quant à Chomsky que tu évoques, un des immenses intérêts de son travail sur les grands médias corporatistes est justement de montrer leur partialité et

Normand Baillargeon (né en 1958) est professeur en sciences de l'éducation à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), essayiste, militant libertaire et collaborateur de revues alternatives (*À Bâbord*, la revue de philosophie *Médiane* dont il est un des fondateurs et du mensuel *Le Couac*, notamment). Il intervient dans le documentaire *Chomsky & Cie* sorti en 2008. Il est l'auteur de différents ouvrages dont :

- *Contre la réforme. La dérive idéologique du système d'éducation québécois*, Presses de l'université de Montréal, Montréal, 2009.
- *L'Ordre moins le pouvoir. Histoire et actualité de l'anarchisme*, quatrième édition, Agone, 2008.
- *Éducation et Liberté. Anthologie, tome I: 1793-1918*, Lux, 2005.
- *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, Lux, 2005. Une version réduite, antérieure au livre, a été publiée sur Internet [lire en ligne].
- *Les Chiens ont soif. Critiques et propositions libertaires*, Lux, 2001.

leur caractère propagandiste. Pour cette raison, la contribution de Chomsky à la vie politique et à la conversation démocratique, aux États-Unis mais aussi ailleurs dans le monde, est immense.

Ceci dit, il existe aussi d'innombrables lieux, d'associations, de regroupements de toutes sortes où des gens se réunissent pour discuter, pour chercher à comprendre le monde et pour agir directement sur lui : c'est de là que vient inmanquablement le changement social, c'est vers eux qu'il faut aller pour garder vivant l'espoir d'un monde meilleur.

Pour finir, j'ai vu que tu préparais en 2010 la sortie d'un nouveau livre intitulé *Introduction à la philosophie de l'éducation*. De quoi s'agit-il ?

N. B. – La philosophie de l'éducation est, hélas, dans le monde francophone, un parent pauvre de la philosophie. Mais cela n'a pas toujours été le cas, puisqu'historiquement, des philosophes de toute première importance se sont intéressés de très près à l'éducation (notamment Platon, Rousseau et Dewey) tandis que, même si on ne les lit plus assez, de nombreux autres ont écrit des choses intéressantes sur l'éducation et que bien des pédagogues ont abordé philosophiquement l'éducation. Par ailleurs, depuis les années 1960, s'est développée en Grande-Bretagne et aux États-Unis, une très riche branche de la philosophie analytique consacrée à l'éducation : mais elle reste malheureusement presque entièrement inconnue dans le monde francophone. Mon ouvrage espère combler ces lacunes tout en donnant à lire car ce sera une introduction par les textes ces différents auteurs et traditions. J'ai notamment traduit pas mal de textes de la philosophie analytique de l'éducation qui constituent selon moi un apport remarquable à notre réflexion collective sur l'éducation en clarifiant, comme le fait si bien la philosophie analytique, nombre de concepts centraux concernant l'éducation – des concepts comme : savoir, endoctrinement, *curriculum*, autonomie, et de nombreux autres, sans oublier bien entendu le concept d'éducation lui-même. ■

MAKARENKO

entre émancipation et assujettissement

Anton Makarenko (1888-1939) est l'un des rares pédagogues liés à l'expérience révolutionnaire russe connu en France. Une recherche bibliographique témoigne qu'il tient une place modeste mais réelle dans les sciences de l'éducation: on voit en lui un précurseur de la pédagogie institutionnelle et un inspirateur de Freinet.

L'existence d'écoles Makarenko à Ivry, Vitry et Vaux-en-Velin montre que le pédagogue soviétique a dû sa postérité à une active promotion par les communistes.

D'ailleurs, les éditions françaises de ses écrits, régulières de 1939 à 1977, étaient réalisées à Moscou et distribuées par une maison proche du PCF. Alors, Makarenko, novateur ou stalinien? Poser la question revient à soulever dans le champ pédagogique le problème de la culture communiste, en tentant de démêler les fils du projet émancipateur de ceux de l'assujettissement totalitaire.

D'un « Poème pédagogique » à une « méthode d'éducation communiste »

Les raisons qui attachent Makarenko au sort du bolchevisme ne tiennent pas seulement à l'idéologie. Certes, en Russie tsariste, l'esprit révolutionnaire s'exprimait particulièrement depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle dans le domaine éducatif. De plus, fils de cheminot devenu enseignant dans les écoles d'apprentissage des chemins de fer, Makarenko ajoutait au progressisme pédagogique une note prolétarienne. Enfin, dès la Première Guerre mondiale, il est lié avec l'écrivain Maxime Gorki, icône de la culture d'extrême-gauche. Néanmoins, si Makarenko était représentatif de l'intelligentsia progressiste et contestataire, jamais il ne devint membre du Parti communiste.

La situation créée par les sept années de guerres et de révolution (1914-1921) explique mieux la centralité de la question éducative et le besoin en pédagogues dans la jeune République des soviets. Plusieurs millions d'enfants sont devenus orphelins. Comment peuvent-ils se faire une place dans une société déchirée par la guerre civile? Comment peuvent-ils survivre dans un pays dévasté, en proie à la famine? Ils créent des bandes, en marge du monde des adultes et vivent de mendicité et de larcins. La libéralisation économique de la NEP (1921-1929) voit le retour du chômage et n'améliore guère la situation. Ces bandes d'enfants abandonnés (*besprizorniki*) qui empoisonnent la vie des citoyens deviennent une affaire d'État.

Or l'État n'est pas en mesure d'assurer la légitimité d'une action éducative globale. Les pédagogues, libérés de l'ancien carcan administratif, proposent toutes sortes d'innovations, inspirées de Tolstoï, Dewey, Montessori... Ils polémiquent les uns avec les autres, tout en tentant de prendre le contrôle des institutions éducatives. De plus, les hiérarchies sociales ont été mises à mal par la révolution. L'autorité du professeur, assimilée à l'autoritarisme de l'ancien régime, est particulièrement mise à mal tout au long des années 1920, d'autant qu'un certain « jeunisme » accompagne la mythologie révolutionnaire.

Ce chaos est en même temps un espace de liberté pour qui veut l'investir. En septembre 1920, Makarenko est convoqué par le directeur de l'Instruction publique de la province de Poltava (Ukraine) qui lui propose justement de s'occuper des *besprizorniki*. « Pas de colonie pour jeunes délinquants, mais l'éducation sociale, tu comprends... Nous voulons des hommes... Des hommes soviétiques, quoi! À toi de les faire. D'ailleurs, tout le monde a besoin d'apprendre. Toi aussi tu apprendras. » Ainsi commence l'expérience de la colonie Gorki que Makarenko dirige jusqu'en 1928; ainsi débute le *Poème pédagogique*, son premier livre, rédigé de 1925 à 1935.

Si Makarenko n'avait pas tort d'écrire en 1936 qu'« après Octobre, des perspectives inédites se sont

ouvertes devant moi », il n'a jamais caché les difficultés qu'il a rencontrées. Installé dans un domaine agricole confisqué, sans grands moyens humains ou matériels, il se heurte à un premier contingent de six jeunes, criminels déjà endurcis. Non contents de trouver gîte et couvert à la colonie, ils en font la base arrière de leurs activités délictueuses, au grand désespoir de l'équipe pédagogique. À bout d'arguments et fou de colère, Makarenko finit par frapper Zadorov, le caïd de la bande. Miracle : les jeunes commencent à filer doux et à travailler dans la colonie... « Zadorov est plus fort que moi, il aurait pu m'estropier (Dans toute cette histoire ils ne voient pas les coups, ils voient la colère, l'homme qui éclate). J'ai choisi une ligne de conduite dangereuse pour moi, mais humaine et non formelle ».

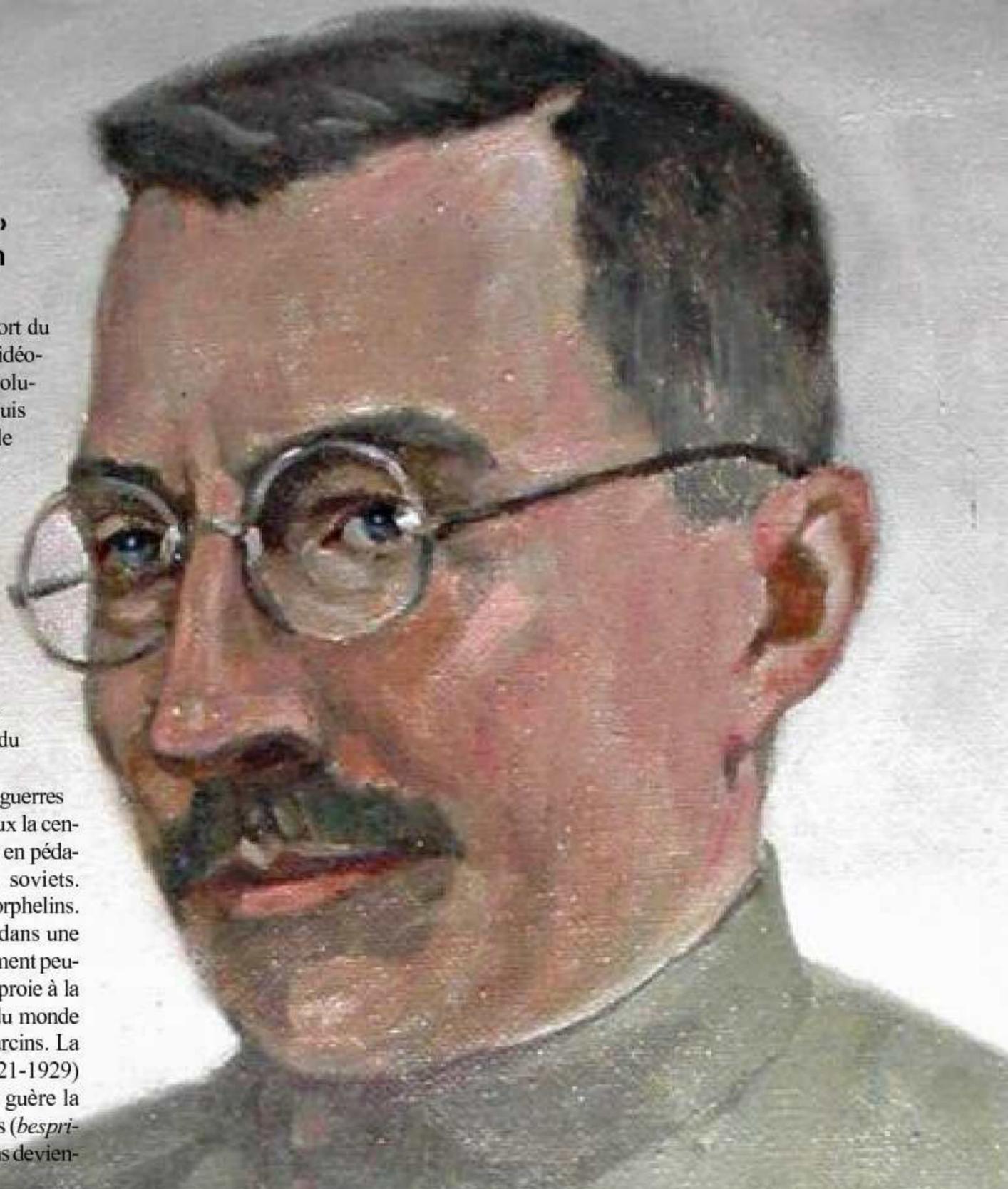
Pour autant, Makarenko ne s'autorise pas n'importe quel comportement. Face aux premiers vols au sein de la colonie, Zadorov, devenu un élément fiable, lui conseille de prendre « de bons gardiens » avec des fusils.

« – Non, je n'engagerai pas de gardiens, et je ne distribuerai pas de carabines.

– Et pourquoi? fit Zadorov, surpris.

– Il faudrait payer ces gens-là, alors que nous sommes si pauvres, et le plus important : vous devez être les maîtres. »

●●●



○○○ La collectivité finit par trouver le coupable et le juge, sous le contrôle de Makarenko qui veut éviter un lynchage. Le « condamné », mortifié, jure de s'amender et devient à son tour un « cadre » de la colonie.

C'est tout le savoir-faire de Makarenko : l'engagement personnel de l'éducateur et sa compréhension psychologique de chacun s'appuient sur un usage pragmatique des rapports de forces entre groupes et entre groupe et individu. Concentrant entre ses mains un grand pouvoir, Makarenko garde toutefois du recul et décrit ses efforts avec dérision. Au-delà de la dureté des faits (racket, vols, viols, etc.), il montre toujours le comique des situations et ne se situe jamais au-dessus des pupilles. Plus fort qu'eux au plan moral grâce à ses principes, il sait ce qu'il leur cède en vivacité et intelligence.

Sûr du potentiel humain des colons, Makarenko sait créer une dynamique collective. L'organisation de la colonie en détachements stimule l'émulation entre les jeunes et la responsabilisation de chacun passe par l'exercice du commandement à tour de rôle. L'aspect assez autoritaire et hiérarchique du fonctionnement plaît à des jeunes qui cherchent à s'affirmer. Ils délaissent ainsi le modèle du caïd de la pègre pour celui du partisan rouge. Et, s'il n'y a pas de démocratie directe, l'oligarchie ainsi constituée est perpétuellement renouvelée sous le contrôle de l'assemblée générale et de Makarenko lui-même.

Cessant d'être de simples pupilles pour devenir des militants de la colonie Gorki, les jeunes forment et encadrent eux-mêmes les nouveaux arrivants. La plus grande réussite de Makarenko sera en 1927 la prise en main d'une grande colonie en pleine déréliction dans l'ancien monastère de Kouriaje, près de Kharkov. La violence entre les jeunes et contre les éducateurs y régnait, mais les colons venus de Poltava redressent la situation. Sous la plume de Makarenko, la critique de l'impérialisme de l'ancienne équipe éducative de Kouriaje est en même temps la critique de la pédologie, l'approche pédagogique privilégiée par l'Instruction publique dans les années 1920.

Une pédagogie stalinienne

C'est pourquoi Makarenko quitte rapidement cette administration pour se lancer dans une nouvelle aventure.

« La commune Dzerjinski a été fondée à la fin 1927, un an après la mort de F. E. Dzerjinski [fondateur de la Tcheka]. La commune s'est construite et organisée grâce aux soins et à l'argent de l'équipe du Guépéou d'Ukraine. Elle n'a jamais eu aucune subvention provenant du budget de l'État. »

Eh ! oui : il travaille désormais pour le Guépéou, la police politique... Celle-ci reprend en effet peu à peu en main les centres pour jeunes délinquants. Or, pour Makarenko, la question n'est pas institutionnelle, mais morale :

« Les tchékistes, c'est avant tout une collectivité, ce qui ne saurait absolument pas se dire des gens de

l'Instruction publique. La collectivité des tchékistes possédait les qualités mêmes que j'avais voulu inculquer à la collectivité des colons. »

Pour le lecteur d'aujourd'hui, la fin du *Poème pédagogique* et surtout la suite, *Les Drapeaux sur les tours* (1938), est pénible par l'accumulation des pires clichés staliniens. À l'entrée de la commune, il y a un « gamin au fusil », le « factionnaire ». Ensuite « apparut sur la marche un adolescent [qui] portait la même tenue que l'homme de garde, avec en outre un brassard rouge à la manche gauche. [C]'était le commandant de jour ». Non loin de là, un autre enfant muni d'une trompette « a sonné le travail ».

La collectivité est présentée comme un bloc monolithique. « Nul doute que toute cette jeunesse ne formait qu'une seule famille, unie et serrée, fière de sa cohésion. Ni coup ni dispute, [pas] le moindre signe de mésentente. » Elle traite les récalcitrants par des mises en accusation qui sont l'exacte transposition des procès de Moscou de 1937-1938. L'enfant déviant s'est « glissé comme une chenille dans notre vie... Il faut [l]'écraser... Sous le talon ». Ce « n'est pas un saboteur conscient, mais une bête puante par nature »...

Cette approche contredit la notion d'éducabilité qui prévalait dans les années 1920, quand le droit soviétique visait l'extinction de la peine et de la culpabilité. En fait, l'apparition de Makarenko sur la scène médiatique à partir de 1931-1932 accompagne et signifie le tournant littéralement réactionnaire pris par la pédagogie soviétique. Sous le nom de pédologie sont critiquées (puis officiellement condamnées en 1936) les pratiques les moins autoritaires de la décennie précédente.

« Je m'étais permis de douter de ces thèses universellement admises à cette époque qui voulaient que le châtiment ne forme que des esclaves. » Makarenko note aussi certaines « insuffisances » de sa propre colonie dues « à un démocratisme exagéré » (sic). Il prend également le contre-pied des conceptions « rousseauistes » de l'enfant abandonné assimilé à « l'image d'une sorte de héros byronien » et il finit par s'en prendre nommément au principe de « l'éducation sociale ».

La condamnation de la pédologie est aussi celle des pédologues dans un anti-intellectualisme assumé. Au mieux, le « professeur de pédagogie » est un « homme fort posé, à lunettes, veston et pantalon, homoncule pensant et vertueux [qui] n'a jamais [rien] compris ». Au pire, il parle des « pisseurs d'encre de la pédagogie »... Makarenko affirme même « qu'il convenait de le [s] fouetter, non pas en prenant des verges ni quelque instrument d'ancien régime mais avec l'habituelle ceinture dont l'ouvrier ceint son pantalon. La chose se soutenait idéologiquement ».

On aura tôt fait de conclure qu'il faut jeter les œuvres de Makarenko au rebut avec toutes les odes au « petit père des peuples » et les appels à tuer les

« chiens enragés » trotskistes. Et pourtant, quelque chose résiste chez Makarenko, quelque chose qui renvoie au projet révolutionnaire d'émancipation. D'abord, on peut douter que sa pratique fût aussi liberticide que ses derniers écrits. Dans un article de 1932, il défend le principe électif en assemblée générale et la non-prorogation du mandat de chef de détachement, toutes choses critiquées par la suite dans ses livres. Et, jusqu'au bout, le sexisme sera l'objet de ses sarcasmes.

« [D]où tirez-vous cette goujaterie? De quelle supériorité pouvez-vous vous targuer sur les filles? Parce que vous vous torchez le nez à vos manches? Pour quelle raison encore? Vous autres, les garçons, vous ne faites pas de ragots ni de commérages? »

Son talent de conteur résiste aussi, avec la distance humoristique qui le caractérise. Alors que le stalinisme impose une morale puritaine, Makarenko se met en scène comme un ronchon ridicule qui échoue à régenter les amours des jeunes. « Chez nous, on construit une usine, nous avons un plan si ardu (mais eux, ils s'en soucient? Ils s'embrassent dans les petits coins!) Le reste, ils s'en moquent. » Et son interlocuteur de lui répondre: « Et ils ont raison, permettez-moi de vous l'apprendre. Aimer est déjà pour un homme un exploit assez difficile. »

Constater qu'un certain nombre de valeurs pédagogiques et révolutionnaires persistent chez Makarenko ne signifie pas qu'on lui décerne un certificat de résistant au stalinisme. Sa plume a suivi l'évolution du régime. Si d'un côté elle absorbait les thèmes promus par le pouvoir, de l'autre elle restituait aussi des faits, des attitudes et des ambiances de la période précédente. La finesse du trait chez Makarenko tient aussi au refus de filtrer la réalité de façon trop univoque. Il garde des éléments indésirables, ne serait-ce que pour servir de fond aux *exempla*. C'est pourquoi, à la lumière des sources des années 1920, le *Poème pédagogique* reste un témoignage vivant de la décennie post-révolutionnaire, malgré les solutions staliniennes soutenues par l'auteur.

De plus, les restes du projet émancipateur continuaient à agir, surtout auprès de lecteurs extérieurs à l'URSS. Un éducateur français pouvait méconnaître le détail de l'histoire soviétique, mais il savait qu'avant l'Ordonnance du 2 février 1945, les mineurs étaient déférés « aux juridictions pénales de droit commun », sans aucune « mesure de protection, d'assistance, de surveillance et d'éducation ». En promouvant Makarenko, les partisans de la pédagogie nouvelle (H. Wallon, F. Séclet-Riou) et de la rééducation des jeunes délinquants (L. Le Guillant) estimaient à bon droit faire œuvre de progrès. Et, à l'heure où l'on rouvre des « centres éducatifs fermés » en France et quand on songe en Ukraine à réédifier le monastère de Kouriaje, la lecture de Makarenko reste salutaire! ■



Illustrations d'Henri Olivier, *Le Chemin de la vie* (extrait du *Poème pédagogique*) d'Anton Sémionovitch Makarenko aux éditions du Burin.

À lire

En français :

■ A. Makarenko, *Œuvres en trois volumes*, (*Poème pédagogique* [1935], *Les Drapeaux sur les tours* [1938], *Le Livre des parents* [1939]), Moscou, 1956, 1967 & 1977.

Sur Makarenko :

■ I. Lézine, A. S. Makarenko, *pédagogue soviétique*, PUF, 1954.

■ L. Gotovitch, *Makarenko, pédagogue praticien*, PUF, 1996 (superficiel et complaisant).

Contestation et éducation avant 1917 :

■ D. R. Brower, *Training the nihilists: Education and Radicalism in Tsarist Russia*, Cornell university press, 1975.

■ J.-C. Filloux, *Tolstoï pédagogue*, PUF, 1996.

Débats et pratiques des années vingt

■ W. Berelowitch, *La soviétisation de l'école russe, 1917-1931*, L'âge d'homme, 1990 (documenté mais réactionnaire).

■ D. Caroli, *L'Enfance abandonnée et délinquante dans la Russie soviétique, 1917-1937*, L'Harmattan, 2004 (touffu).

■ É. Aunoble, « S'éduquer à part pour mieux s'intégrer? Les communes pédagogiques en Ukraine soviétique (1920-1924) », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* n° 7-2005, <http://rhei.revues.org/index1164.html>.

AU CONGRÈS DU MOUVEMENT FREINET

La méthode naturelle, un oxymore?

On peut trouver dans la pédagogie Freinet des solutions à de nombreux problèmes actuels de l'école. Au cours de son dernier congrès (août 2009), l'Icem (Institut coopératif de l'école moderne) a consacré une large part de ses travaux à la Méthode naturelle, coeur de cette pédagogie. Avec l'aimable autorisation de Nicolas Go et de l'Icem, nous reprenons des éléments de son article paru dans le *Nouvel Éducateur* n° 193¹ sur la « démarche complexe d'apprentissages » ainsi nommée.

Dénomination qui s'adresse à la sensibilité et au bon sens plus qu'à la raison intellectuelle, comme beaucoup d'expressions de Célestin Freinet; oxymore associant deux termes habituellement peu compatibles. La prise en compte des savoir-faire pédagogiques et éducatifs très élaborés, suite à des décennies de travail créatif à partir de celui des Freinet et de leurs compagnons s'inscrit bien dans la réflexion pédagogique que *N'Autre école* a entreprise. Face aux « fondamentaux » dévitalisés que l'on nous impose, opposons une pratique fondamentale inspirée par la vie. Il ne devrait y avoir qu'une seule matière à l'école: les secrets de la vie. » (Jacques Lévine)

La méthode naturelle, un oxymore ?

La méthode naturelle s'oppose à la méthode scolastique. Celle-ci rassemble les « méthodes pédagogiques contemporaines » reposant sur les éléments d'une « fausse science ». Le principal postulat de la méthode scolastique est qu'« Il faut connaître les lois du langage et de l'écriture avant de prétendre parler et écrire. Ce sont [...] des mécanismes qui se montent comme les pièces d'un réveil. »

La méthode naturelle organise le tâtonnement expérimental: « Aucune, absolument aucune des grandes acquisitions vitales ne se fait par les procédés apparemment scientifiques. C'est en marchant que l'enfant apprend à marcher; c'est en parlant qu'il apprend à parler; c'est en dessinant qu'il apprend à dessiner. Nous ne croyons point qu'il soit exagéré de penser qu'un processus si général et si universel doit être exactement valable pour tous les enseignements, les scolaires y compris. Et c'est fort de cette certitude que nous avons réalisé nos méthodes naturelles dont les scientifiques essaient de contester la valeur. »²

Il y a au fondement de la pensée de Freinet et à la base de la méthode naturelle une considération strictement matérialiste, une considération de bon sens qui plonge ses racines dans la plus ancienne philosophie de la Grèce antique, celle des « physiciens » qu'on peut résumer dans une cita-

tion: « L'être humain est, dans tous les domaines, animé par un principe de vie qui le pousse à monter sans cesse, à croître, à se perfectionner, à se saisir des mécanismes et des outils, afin d'acquérir un maximum de puissance sur le milieu qui l'entoure. » Ce sont de tels accroissements de puissance que chacun recherche, et que la méthode naturelle vise à favoriser et à multiplier. Ceci est un autre nom pour le désir. Freinet est en accord avec Aristote qui écrit: « il n'y a qu'un seul principe moteur, la faculté désirante ». Le tout est d'entraîner les élèves dans une dynamique de création/recherche sur des bases coopératives avec bien sûr tous les étayages ou renforcements nécessaires, ce qui nécessite une co-formation permanente exigeante.

Les quatre points qui caractérisent la méthode naturelle:

1. L'être humain est animé par un principe de vie qui le pousse à un maximum de puissance.
2. Ce principe de vie est toujours socialisé, il est toujours désir de communication et d'harmonie (l'individu éprouve une sorte de besoin non seulement psychologique mais fonctionnel d'accorder ses actes, ses gestes, ses cris avec ceux des individus qui l'entourent. Tout désaccord, toute disharmonie sont ressentis comme une désintégration, cause de souffrance. Il serait insuffisant de parler en l'occurrence d'imitation. C'est plus profond, plus organique et plus impératif: c'est un geste qui suscite un geste semblable³, « comme une vibration qui se transmet avec une égale longueur d'onde, c'est un rythme qui secoue les muscles d'une façon similaire, un cri qui appelle un cri identique. En vertu de cette loi de résonance, il est naturel que l'enfant qui veut croître en puissance s'efforce de mettre ses gestes et ses cris à l'unisson du comportement et des paroles de son entourage »⁴.
3. Il s'effectue par un processus permanent de tâtonnement, qui est toujours personnel, toujours singulier, et qui s'appuie sur les réussites. Freinet en schématise très simplement les étapes:

Nicolas Go

- l'enfant essaie toutes les possibilités avec une part importante de hasard ;
- il retient celles qui ont réussi et les répète ;
- il les fixe en habitudes, en règles de vie.

4. C'est le milieu vivant et coopératif qui permet, accélère et perfectionne les tâtonnements en proposant des références, des modèles, des outils adaptés.

L'école du futur

La méthode naturelle est une dynamique exigeante, une dynamique de travail qui « organise la rencontre des processus individuels dans le contexte social et politique de la coopération, elle concrétise les principes philosophiques d'une éducation à la sagesse, que Freinet a présentés dans son œuvre majeure, *L'Éducation du travail*. Et la force de cette démarche qu'il ne faut pas réduire à des techniques : en effet la coopération se réduit parfois à un ensemble de règles collectives, le travail à un ensemble d'activités et de technique, le tâtonnement expérimental est limité par une programmation, l'expression se réduit à prendre la parole, la communication porte sur de simples informations ou des opinions, la création est réservée à quelques activités.

Contre la tendance de chacun(e) de nous à oublier ces principes de base nous devons coopérer, nous aider à ne pas nous contenter d'ersatz, à refuser la récupération, la réduction, la défiguration

Forts de ces principes et de leur partage, nous pouvons prôner l'intensité contre le bien-être, la dynamique contre le planifié, le risque contre la sécurité. Cela signifie une révolution permanente et pour cela patience et humilité nous sont nécessaires pour accompagner nos pas, ne pas chercher à franchir les étapes, faire confiance à soi et aux autres. Ce chemin est long et difficile mais c'est celui de la joie d'enseigner et d'apprendre. ■

1. Dont nous vous conseillons la lecture sur le site de l'Icem.
2. C. Freinet, *La Méthode naturelle*, p. 9, éd. Delachaux et Niestlé.
3. Cf. *N'Autre école*, n° 22, « Julie Roux et Jean Cavaillès », p. 20-21.
4. Freinet, *op. cit.*, p. 30.

La méthode ne précède pas l'expérience mais émerge pendant celle-ci et se manifeste à la fin... La méthode/chemin/essai/traversée/recherche et stratégie ne saurait se réduire à un programme, pas plus qu'au constat d'un vécu individuel. Seule une vision déficiente et irréfléchie peut réduire la dimension multiple de la méthode à une activité programmatique et à une technique de production de la connaissance. L'élucidation des circonstances, la compréhension de la complexité humaine du devenir du monde exigent une pensée qui transcende l'ordre des savoirs constitués et la trivialité du discours académique... La méthode est également un exercice de résistance spirituelle organisée »

Edgar Morin: *Éduquer pour l'ère planétaire. La pensée complexe comme méthode d'apprentissage dans l'erreur et l'incertitude humaines.*

En écho

Écho d'une retraitée: un congrès peu ordinaire

Je me suis étiquetée Freinet depuis ma rencontre avec un groupe second degré Freinet à Aix-en-Provence dans les années soixante-dix. À la suite de ce congrès 2009, j'aimerais repartir au point de départ. Dans les échanges informels comme dans des séances plénières et des ateliers, j'y ai trouvé la recherche toujours à inventer et à réinventer « d'une articulation éthico-politique entre les trois registres écologiques, celui de l'environnement, celui des rapports sociaux et celui de la subjectivité humaine »¹; si j'ai du mal à utiliser les mots « écologique » et « environnement » en 2009, cette réflexion de Félix Guattari de 1989 est bien pour moi quant à l'école l'idée du nouage, de l'articulation des trois registres pédagogique, politique et philosophique.

Il y a été beaucoup question des droits de l'enfant et de la méthode naturelle². La méthode naturelle, une question pour certain(e)s, une évidence pour beaucoup, avec son haut niveau d'exigence et d'écoute est au cœur de la pédagogie Freinet. Pour chacun(e) de nous, comme le dit Aristote « notre fonction désirante est notre premier moteur »³ nous avons à accepter de nous laisser envahir par notre puissance de vie. Mais un garde-fou est nécessaire: ne faisons que ce que nous sentons, prenons de la distance, avançons à notre rythme.

Ce congrès se prolonge dans les échanges au quotidien sur les listes Freinet et ce partage des moments de doute, des moments d'intensité forte, moments nommés « eureka » pendant le congrès est bien un cheminement joyeux.

Suite à la Fédération de stages à la Toussaint⁴.

Sur l'œuvre de Célestin Freinet

La meilleure manière de qualifier l'œuvre de Célestin Freinet est à mon avis: « sagesse révolutionnaire ».

Avant tout, révolutionnaire, parce qu'il n'a cessé de lutter radicalement contre toutes les aliénations politiques, sociales, économiques, tout en se dégageant très tôt des dogmes idéologiques qui rassemblaient les masses. Exclu de l'Éducation nationale, il crée sa propre école en pleine nature où il recevra des petits réfugiés espagnols; exclu du parti communiste, il rassemble des milliers d'enseignants autour de son œuvre pédagogique engagée; libéré d'un camp, il dirige un petit réseau de résistance. Son œuvre consiste à créer une nouvelle forme d'école réellement populaire, où les enfants prennent la responsabilité de leur travail et de leur destin: coopération (réunions d'enfants, auto organisation du travail), vie saine (bain matinal dans le bassin, nourriture végétarienne, jardin), activités artistiques et travail manuel accompagnent les activités intellectuelles (pratique de l'écriture libre, conférences d'enfants, correspondance scolaire, etc.). L'organisation matérielle de la classe est conçue selon un matérialisme pédagogique favorisant le travail autonome libéré des leçons du maître et des manuels scolaires: il a fallu pour ça créer une Coopérative de l'enseignement laïc fabriquant les outils nécessaires (imprimerie, fichiers, collections documentaires, etc.) qui a eu en son temps 30 000 adhérents. Mais son engagement social s'est toujours fait sur fond d'une expérience primordiale, celle de la sagesse. Sagesse populaire d'un berger de Haute-Provence qui connaît l'intimité de la nature, des bêtes et des hommes, sagesse inspirée des figures orientales, sagesse de bon sens qui tend toujours vers un maximum de « puissance de vie », de simplicité, de créativité, de chaleur humaine et de joie. Les écoles Freinet ne font pas de propagande: elles éduquent les enfants à déployer un maximum de puissance créatrice par le travail, dans un milieu coopératif et attentif à notre condition naturelle. Aux violentes conquêtes de toute-puissance, de domination et de destruction, Freinet et ses compagnons opposent une conception humble des conquêtes enthousiastes sur soi-même, avec et pour les autres, dans la visée d'un monde juste et en intimité avec la nature (ce qui est également une invitation pour la transformation des milieux urbains).

Naïveté? Idéalisme? Certainement pas: la méthode naturelle de Freinet dans les classes coopératives donne, depuis quatre-vingts ans déjà, la preuve que cela existe, de façon certes plus ou moins réussie, mais dans des formes sociales concrètes, matérielles et vivantes. Les enfants y enseignent aux adultes comment vivre.

(Nicolas Go)

1. F. Guattari, *Les trois écologies*, Gallilée.

2. Voir article de Nicolas Go.

3. Aristote, *De l'âme*, Aubier.

4. Pour tous renseignements site de l'Icem.

L'ÉDUCATION NOUVELLE EN CONGRÈS

Un été en Belgique

Les rencontres internationales du Lien (Lien international d'éducation nouvelle)
Ciney (Belgique) juillet 2009

« La société, notre horizon de responsabilité – Tous créateurs de solidarités émancipatrices »

Pourquoi, au cœur de l'été, se réunir en Belgique...

quand les autres bronzent sur les plages ou se refont une santé dans les GR? Peut-être parce que se réassurer dans le métier d'enseignant ou de formateur passe par la rencontre avec d'autres. Peut-être parce que la découverte d'expériences menées dans d'autres pays et d'autres continents remet du jeu (et du je) dans une situation coincée, celle de l'école en France.

Récit

Organisées de manière conjointe par différents groupes nationaux d'Éducation nouvelle¹, ces Rencontres furent ambitieuses et questionnantes. Ambitieuses, car la volonté était de croiser des pratiques d'Éducation nouvelle nées dans des pays très dissemblables: Haïti, Luxembourg, Italie, France, Russie, Belgique, Catalogne, Mexique, Suisse, Bolivie. Questionnantes, car découvrir l'engagement professionnel et militant de personnes venues de loin remet un peu les pendules à l'heure. L'Éducation nouvelle donne du sens à des actions menées dans des contextes parfois très difficiles: le fonctionnement d'une École Normale en Haïti; la formation des enseignants boliviens dans le domaine des langues. Mais aussi, plus près d'ici: création d'écoles « inclusives », pour certaines, au sein du service public au Luxembourg, en Belgique.

Des ateliers en parallèle autour d'un référent commun

Quel référent? Edgar Morin et ses *Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*². Un chercheur qui propose explicitement un « programme d'enseignement »: voilà une belle provocation à penser à l'heure où on voudrait réduire le travail enseignant à l'application de programmes pensés par d'autres. Ce choix aussi parce que s'exprime là une vision peu académique des « savoirs à enseigner », un prescrit savant qui peut faire lien avec ce que, les uns et les autres, nous explorons dans nos cours ou voudrions explorer... Ce choix encore parce que l'accent y est mis sur le futur et notre responsabilité d'éducateurs dans un monde d'exploitation, de guerre, de destruction écologique donc humaine.

L'ouvrage comprend 7 chapitres: Les cécités de la connaissance, l'erreur et l'illusion; les principes d'une connaissance pertinente; enseigner la condition humaine; enseigner l'identité terrienne; affronter les incertitudes; enseigner la compréhension; l'éthique du genre humain. La centaine de participants s'est répartie en 7 sous-groupes stables animés

par les mêmes équipes pendant 3 matinées, avec le projet d'inventer ensemble, sur la base d'un protocole commun minimal, des ateliers à faire vivre le dernier après-midi.

L'après-midi, en contrepoint, des ateliers portés par des participants, « experts anonymes ». En soirées, des moments conviviaux avec des animations autour des stéréotypes, autour des livres récemment parus, autour des « nouvelles du monde ».

Quelques objets de travail, anciens et nouveaux qui émergent...

La notion « d'identité terrienne » qui renvoie à une communauté de destin sur la planète, une parité, et d'une interdépendance accrue. Morin nous invite à penser autour de trois pôles: le sujet, la société, l'espèce.

Les interdépendances. Chaque projet, chaque engagement, chaque débat éclaire d'autres projets, engagements, débats. Les complexifient. Les exemples haïtien ou sud-américain montrent que se

battre pour l'éducation, c'est se battre sur de multiples plans qui valent ici aussi: la pauvreté, l'analphabétisme dans la population adulte, l'écologie, le maintien de la diversité des langues, la question culturelle, le travail, etc.

La nécessité d'un travail en réseau

Faire histoire. L'Éducation nouvelle doit faire histoire sur une scène où, aux côtés des mouvements sociaux, des syndicats et partis politiques, se croisent la pensée, l'action politique, culturelle, pédagogique. La parution du livre du LIEN, *Relever les défis de l'Éducation nouvelle – 45 parcours d'avenir*³, est un exemple à analyser. Il met l'accent sur la dimension de l'engagement, décliné autour de quelques mots clefs: filiations, ruptures, continuités, projets, lieux.

La notion de « lieu de référence » – dans certains pays, ce sont des écoles d'Éducation nouvelle – qui doit pouvoir s'articuler avec notre conception franco-française du service public.

L'évolution de « l'international » vers le « mondial » qui pose la question des cadres de pensée dans lesquels ont grandi le mouvement syndical, mais aussi les mouvements d'Éducation nouvelle.

contact@gfenprovence.fr

¹ Voir les sites: www.lilien.org et www.gfen.asso.fr

² Téléchargeable en intégralité sur <http://unesdoc.unesco.org>

³ *Relever les défis de l'Éducation nouvelle – 45 parcours d'avenir*. Ouvrage coordonné par Odette et Michel Neumayer, Etienne Vellas. Éd. Chronique sociale, 2009.

Livres, brochures, sites et revues



La fabrique scolaire de l'histoire

Sous la direction de Laurence DE COCK et Emmanuelle PICARD, Agone.

Laurence De Cock et Emmanuelle Picard dirigent ce travail dans lequel on a pu réunir plusieurs enseignants, formateurs, et universitaires, spécialistes du traitement de l'histoire à l'école en France. S'il s'agit davantage d'un document universitaire plus que d'un « brûlot » militant, l'enseignant pourra trouver ici un ensemble d'informations et d'interrogations sur la matière qu'il enseigne. Le livre parvient en effet à mettre en perspective la singularité française de l'enseignement de l'histoire depuis la Révolution: outil d'émancipation? De domination? De construction du citoyen? Il s'agira aussi de montrer au lecteur, par divers témoignages d'acteurs de l'Education, les enjeux politiques et l'importance des débats (et des combats) qui agiteront le « milieu » lors de l'élaboration des programmes: « thématistes » contre « chronologistes », partisans du « roman national » désirant contrer une vision qui donne plus de sens à la pluralité des histoires. Un livre exigeant et passionnant qui rappelle que l'histoire n'est pas immobile et que ce sont les rapports de force qui lui permettent de se mouvoir.

Une histoire populaire de l'Empire américain

Mike Konopacki, Paul Buhle et Howard Zinn, Editions Vertige graphic, 2009.

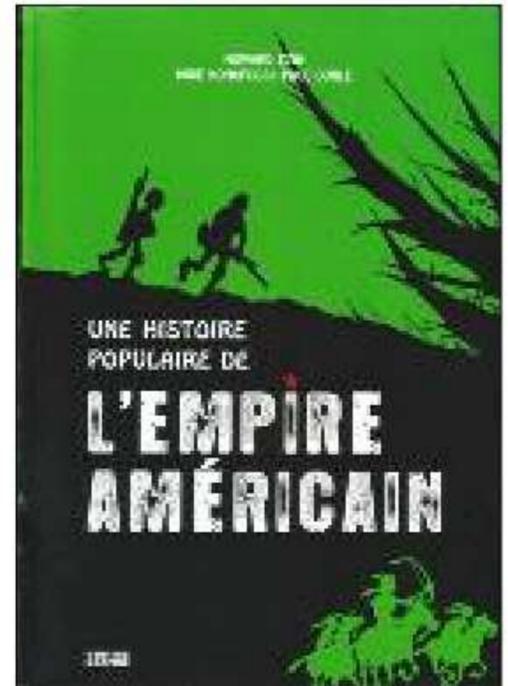
Comme l'annonce la 4e de couverture, « Une histoire populaire de l'Empire américain » est l'édition française de l'adaptation de Mike Konopacki (dessinateur) et de Paul Buhle (scénaristes adaptateur) du best seller d'Howard Zinn, « Une histoire populaire des Etats Unis » (cf. la critique parue dans le N°autre école n° 7)

Le glissement sémantique opéré par les traducteurs français n'est pas anodin et témoigne du parti pris original des auteurs d'inscrire sa critique de l'histoire officielle des Etats Unis dans son actualité. Dès le début de la bd le personnage d'Howard Zinn s'exprime sur le 11 septembre. Puis à la tribune d'un meeting contre la guerre en Irak, il explique pourquoi les Etats Unis, ancienne colonie, n'a cessé de mener des guerres coloniales pour agrandir ses frontières, trouver des débouchés à sa production industrielle et renforcer la cohésion de ses communautés en inspirant un sentiment d'appartenance patriotique. « Les usines américaines fabriquent plus que ce que peuvent utiliser les américains; le sol américain produit plus que ce qu'ils peuvent consommer. Voilà pourquoi le commerce du monde doit être et sera notre » disait le sénateur de l'Indiana, J. Beveridge, au début du xx^e siècle. La guerre d'Irak justifiée avec les mêmes arguments et les mêmes élans patriotiques que ceux utilisés hier, succédant aux guerres indiennes, à l'invasion de Cuba, à l'invasion des Philippines ou à la guerre du Viet Nam s'inscrit à ses yeux dans la longue tradition des guerres impérialistes menées par son pays.

Pour autant, tout au long des chapitres, cette perspective semble s'inverser: ce n'est pas tant l'histoire de l'impérialisme américain qui est donné à lire mais celles des luttes et des résistances du peuple américain contre cet empire capitaliste.

Après ce long rappel à une histoire occultée, L'orateur Howard Zinn conclue en donnant raison à ceux qui, comme les marcheurs des droits civiques ou les manifestants anti guerre du Viet Nam, ont changé le cours de l'histoire et refusant le destin que leur imposait leurs dirigeants.

Ce dispositif narratif subtil qui fait de lui à la fois le narrateur principal et un témoin historique parmi d'autres, permet de donner aux témoignages du chef indien, des cheminots, des mineurs en grève, des pacifistes emprisonnés, des zazous provocateurs, des vétérans du viet nam, des



hippies ou des syndicalistes évoqués, le même poids de vérité.

Une lecture rapide de la bande dessinée pourrait nous faire craindre que ce parti pris réduise le travail de Zinn à l'écriture d'une contre-histoire au service d'une mémoire collective défaillante.

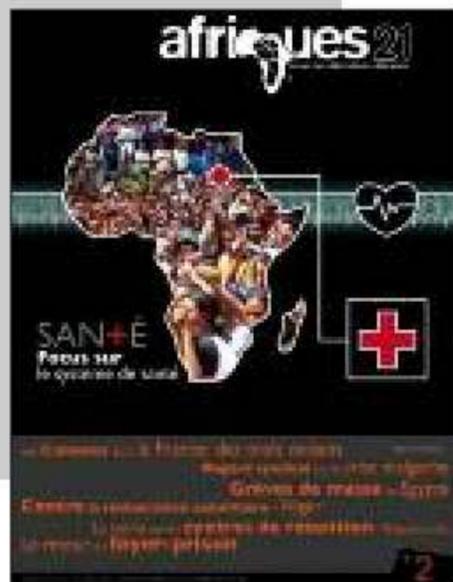
Au contraire, la pertinence de leur adaptation tient à ce qu'elle fait confiance au medium lui-même pour restituer l'ambition de l'historien.

A l'instar du documentaire audiovisuel, la BD en mélangeant des images d'archives aux cases dessinées, en alternant le récit à la première personne et les dialogues de fiction ou historiques cherche non seulement à interpeller le lecteur mais encore à lui donner un maximum d'informations et de faits propres à le faire réfléchir sur l'histoire en train de s'écrire.

Il y a adéquation entre la forme et le fond: un art populaire au service d'une histoire du peuple américain et de sa conscience. ■



En revue !



Afriques 21

Le n° 2 d'*Afriques 21* (septembre 2009) vient de sortir ! La revue, co-éditée par six organisations dont le Comité pour l'Annulation de la Dette du Tiers-Monde, Solidaires et la CNT 91, a pour objectif de se faire l'écho d'analyses, d'informations et d'initiatives d'organisations associatives et syndicales qui luttent afin d'obtenir une réelle alternative pour les peuples africains. Le dossier de ce numéro analyse les politiques de santé sur le continent africain. Également au sommaire, des articles sur l'impérialisme français ainsi que sur les nombreuses luttes qui traversent le continent.

Abonnement : 4 Numéros, 15 € à l'ordre d'Afriques 21 BP 39 — 94271 Le Kremlin-Bicêtre CEDEX France. www.afriques21.org

Réfractons

n° 22, printemps 2009, 12 €.

« Le réveil des illégalismes » est le thème de ce numéro, qui fait aussi allusion à la crise économique. On trouvera des articles informatifs (sur les sans-papiers en Suisse), un peu conventionnels (Marianne Enckell dans son *Salut à l'action directe*), approfondis (les articles d'E. Colombo sur l'actualité du projet révolutionnaire, d'I. Pereira sur les moyens de lutte, violents ou non, du syndicalisme d'action directe, de Jean-Pierre Duteuil sur la Grèce) ou... instructifs (Hugues Lenoir nous donne une synthèse claire et solide sur Jaurès et l'éducation). Tarnac n'est évoqué qu'allusivement, actualité oblige sans doute.

Sciences humaines

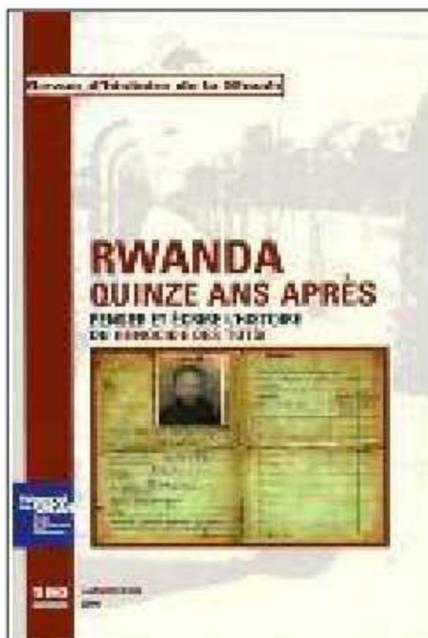
Le dossier de ce numéro est consacré à l'enfant violent. La revue revient sur l'expertise de chercheurs et professionnels de l'INSERM qui préconisaient de prévenir dès 3 ans (!) les troubles de conduite dans la petite enfance et les réponses du collectif Pas de zéro de conduite pour les enfants de trois ans (PZC). Le dossier interroge également la responsabilité des médias, la violence scolaire et la délinquance juvénile au travers du phénomène des bandes. Un article qui anticipe sur notre dossier évaluation du prochain numéro de N°é, questionne sur l'évaluation omniprésente dans les discours des économistes et des managers et érigée en priorité des politiques publiques.

Sciences humaines n° 208 (octobre 2009), 5,80 €. <http://www.scienceshumaines.com/>

Échanges

n° 129, été 2009, 3 €.

Numéro tonique en formes de questions : pourquoi des luttes déterminées qui ont éclaté ces dernières années, de l'Argentine à l'Iran, ne concernent que des fractions du prolétariat ou seulement la jeunesse ? Pourquoi notre attention est-elle captivée par les événements du Moyen-Orient alors que les massacres au Sri Lanka n'ont retenu l'attention ni de la grande presse ni des militants ? Toujours une revue de presse des publications libertaires ou ultra-gauche.



Revue d'histoire de la Shoah

n° 190, janvier-juin 2009, *Rwanda quinze ans après*, 19€.

Ce fort volume présente sous la direction de Georges Bensoussan de nombreuses et utiles contributions sur ce génocide. Nous avons déjà dans cette rubrique attiré l'attention sur les ouvrages de Hatzfeld qui ont le double mérite, comme ceux de Primo Levi, d'être largement accessibles et d'aller au cœur de l'horreur de manière réfléchie. Ici, ce sont des contributions de spécialistes qui sont offertes, souvent passionnantes : historiens qui démontent la mise en place du génocide et les complicités internationales (ici, outre le cas accessoire quoique choquant d'Israël, c'est la responsabilité écrasante de l'ONU qui est mise en cause), juristes qui évoquent les tribunaux internationaux, psychologue, essayiste et écrivain (le texte de Boubacar Boris Diop vaut à lui seul le détour). Ce numéro ne dispense pas de la lecture d'autres ouvrages (sur la responsabilité de la France par exemple) mais la variété de ses contributions, où les Rwandais ont une large part, en fait un ouvrage utile. Il ne faudrait pas, comme pour la Shoah, attendre 25 ans pour que les militants (et les enseignants !) prennent un tant soit peu en considération l'existence de cette trouée de sang.

Rentrée 2009 : fermeture du collège pionnier de la Maronne

« Après une longue hibernation, le site du collège célèbre l'arrivée du printemps 2009 en s'offrant une mise à jour et un nouveau design. » « Réussir autrement... un collège public de l'Éducation nationale ouvert à tous les jeunes de la 6^e à la 3^e. Un collège d'une capacité de 60 élèves, à Saint Martin Valmeroux (Cantal), situé dans le Parc Naturel Régional des Volcans d'Auvergne, où l'on apprend les mêmes choses que dans un autre collège, où l'on prépare les mêmes examens, mais... autrement ! Ce collège accueille quelques élèves du secteur, mais ouvre largement ses portes aux élèves venant de toute la France, grâce à un internat/lieu de vie d'une trentaine de places. Pour nous joindre consultez la page contacts dans le menu de navigation ». (L'équipe éducative – août 2009)

Ouvert en 2001 sous l'égide de feu le CNIRS dans les locaux d'un ancien collège rénovés pour l'occasion (internat, médiathèque) par la commune et le Conseil général, ce nouveau collège (« pionnier », « expérimental » ...) n'a cessé depuis de lutter pour sa survie. Dès la fin de la première année, l'académie lui avait supprimé le statut de collège en le rattachant administrativement comme annexe au collège de Mauriac. Après des années de bataille, ce statut d'établissement à part entière lui avait été redonné par la Cour d'Appel de Lyon à la rentrée 2007. Sans effet jusqu'en mai 2009... Mais suscitant deux semaines plus tard le débarquement de l'Inspection générale du ministère ; à partir de l'avis de l'inspection, qui était loin d'être entièrement défavorable, le Recteur a demandé au Conseil Général de prononcer sa fermeture ... qui l'a alors refusée.

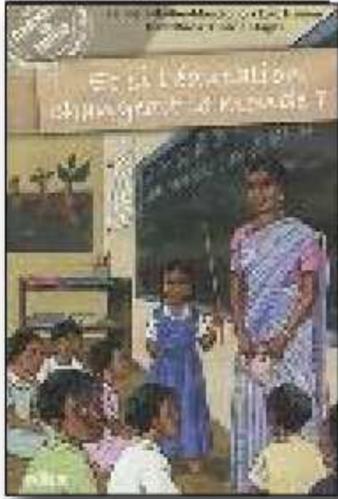
Janvier 2009 : l'EN annonçait alors la suppression des postes affectés à ce collège. La commune contestait cette décision et venait d'obtenir gain de cause, en juin, au Tribunal Administratif. Le Conseil Général se prononçait fin juin pour le maintien d'un collège s'il devait rester « innovant ». Mais pour sa fermeture dans le cas contraire. Quelques jours plus tard, le Préfet supprimait le caractère « innovant » (avec recrutement hors académie) de l'établissement. La municipalité et l'association des parents d'élèves, déposaient alors un ultime référé auprès du TA qui bottait en touche le 3 août dernier, en leur donnant raison sur le fond, mais déclarant qu'un référé n'était pas justifié (trop tard pour la rentrée de septembre 2009, et ... trop tôt pour une très éventuelle rentrée 2010 !).

Sans affectation de postes d'enseignants – et les inscriptions d'élèves étant systématiquement refusées par l'académie depuis longtemps – malgré une mobilisation importante (Presse, Syndicats, usagers, habitants du village, équipe enseignante, politiques locaux !) les portes du collège sont restées fermées le jour de la rentrée : dans notre pays, actuellement, un recteur a un pouvoir carrément dictatorial ! Il emploie un IA, qui sert de soupape pour imposer ses vues, et qui est ensuite congédié – c'est arrivé deux fois de suite – fait ce qu'il veut contre l'opinion générale, musèle les journaux, interdit à la TV de filmer, nie l'évidence par voie de presse, ignore les décisions de justice, bref, semble au-dessus des lois !

D'après Roger Auffrand (site <http://ecolesdifferentes.fr>) et un enseignant du collège



Photo du voyage échanges avec la structure coopérative belge du collège



L'éducation en Inde et dans le monde expliquée aux enfants

Les éditions ELKA créées en 2004 ont pour but de proposer aux enfants des livres qui présentent les questions de solidarité internationale, de citoyenneté et de protection de l'environnement. Après un premier essai (*Les pieds sur terre: Les aventures de Timéo dans un monde qui marche sur la tête*) qui fut un vrai succès éditorial, la collection *Les carnets de Timéo* aborde en détail une problématique sous le triple regard économique, social et environnemental. Les deux premiers titres, *Les pieds dans le plat: La face cachée de notre alimentation* et *Les dessous de l'or blanc: la face cachée de nos vêtements* sont introduits par Timéo, un jeune citoyen du monde qui entraîne le jeune lecteur en Afrique et en Amérique du Sud. La partie purement documentaire est très solide, les informations sont nombreuses, les dessins, les encadrés et les photos éclairent intelligemment le sujet, les textes et les légendes sont simples et foisonnent dans la page à la manière des collages d'un carnet de voyage.

Le troisième titre de la collection, *Et si l'éducation changeait le monde?*, est bâti sur le même schéma et propose un panorama général sur l'éducation dans le monde « où 72 millions d'enfants n'ont pas accès à l'éducation dont une majorité de filles, où 200 millions d'enfants sont au travail et 774 millions d'adultes analphabètes... » Puis une exploration plus fine du système éducatif en Inde permet de comprendre les réalités concrètes illustrées avec de nombreux exemples et des histoires singulières: éducation des filles, alphabétisation des adultes et des minorités ethniques, formation, lutte contre la pauvreté... L'ouvrage fait également une large place à l'action des ONG.

Les lecteurs du primaire et du début du collège seront utilement accompagnés par des adultes tandis que les collégiens les plus grands ou les enfants les plus motivés pourront en faire une lecture autonome. Des livres à avoir impérativement dans les BCD et CDI, des livres à utiliser en classe ou à la maison.

Un espace enseignant permet de télécharger des kits pédagogiques sur les

peuples autochtones et le commerce équitable (www.lespiedssurterre.fr).

Et si l'éducation changeait le monde?, Karine Sabatier-Maccagno, Loïc Hamon, Elka, 2008, 71 p., 11,50 € (à partir de 9-10 ans).

Enfermement et révolte

64 enfants vivent dans une grande maison dont ils ne peuvent sortir. La maison – une prison labyrinthique? un internat monacal et inhumain? une école spartiate et cruelle? – est commandée par quelques hommes froids et distants, les Césars, qui les dirigent d'une poigne de fer. Divisés en couleurs selon leur taille, les enfants ont une vie extrêmement disciplinée et sévère: ils mangent en rythme, reçoivent des injections pour ne pas grandir trop vite, ont des séances mensuelles de rire, pratiquent un sport dangereux et hyper violent, « l'inche ». Ils peuvent être envoyés au cachot, le « frigo » dont on peut sortir blessé et mutilé par le froid, apprennent par cœur leurs équations mathématiques ou leurs cours sur l'élevage des porcs et ne se risquent pas à poser des questions aux professeurs... Quand ils deviennent trop grands et « craquent », ils disparaissent... Mais Méto, un grand de la catégorie rouge, se rebelle et veut savoir... L'écriture de ce premier tome est simple, factuelle et nous fait pénétrer peu à peu et sous tension dans cet univers glacial et anxiogène avec une grande maîtrise de la dimension psychologique des enfants et des adolescents.

Dans le deuxième volet de la trilogie – *L'île* – Méto et ses camarades ont enfin franchi les portes de la Maison et plongent dans un univers brutal et archaïque. Le dernier tome sortira dans quelques mois.

Ce roman difficile à classer, entre fantastique, aventure et anticipation, va probablement devenir un incontournable de la littérature jeunesse tant les thèmes abordés sont riches et porteurs de sens et de questionnements: éducation, enfermement, asservissement, violence, autonomie, révolte...

Méto (t. 1): La Maison, Yves Grevet, Syros, 2008, 246 p., 14,90 €.

Méto (t. 2): L'île, Yves Grevet, Syros, 2009, 246 p., 14,90 €, (à proposer à partir de 12-13 ans et plus).

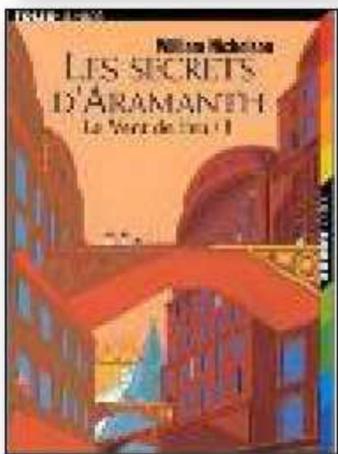
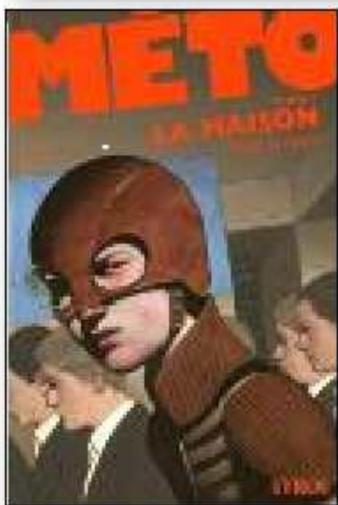
Le Vent de feu

Les Secrets d'Aramanth: à Aramanth, il y a le Quartier Blanc, l'Écarlate, le Orange, le Marron et le Gris. Quand un enfant est petit, il passe un examen, noté, qui rapporte des points à sa famille ou lui en enlève. Si l'enfant réussit, il en passe un autre, puis un autre, et encore un autre, toute sa vie durant. Si un enfant n'est pas sage, ou n'a pas bien travaillé, ou n'a pas amené son matériel ou taillé ses crayons, il est puni de points retirés au classement de sa famille. Si une famille est bien classée, elle va dans le Quartier Blanc ou Écarlate. Les familles les plus mal classées vont au Quartier Gris. Il y a longtemps, les Zars, guerriers du Morah, ont envahi la ville, et l'Empereur leur a offert la Voix du Chanteur de Vent, seul pouvoir permettant d'arrêter le Morah, et de remélanger les quartiers. La Famille Hath habite au Quartier Orange. Il y a Ira Hath, descendante du prophète Ira Manth, femme énergique et volubile, Hanno Hath, modeste bibliothécaire très doux, Bowman et Kestrel, les jumeaux, capables de communiquer par la pensée: Bowman, celui qui sent les choses et Kestrel, celle qui les fait. Et Pim, qui n'a que 2 ans et va passer son premier examen. Mais Kestrel se rebelle et avec son frère et son « ami » Mumpo, ils partent à la recherche du Morah, et de la Voix du Chanteur de Vent.

Les esclaves de la Seigneurie: 5 ans après, Marius Semeon Ortiz, de la Seigneurie, esclavagise les Manth pour les mener vers son Pays. La Seigneurie possède un énorme secret, elle est dirigée par un seul homme, le Maître. Dans ce livre, un mystérieux voyageur, l'ermite Dogface, va révéler à Bowman ses prodigieux pouvoirs. Kestrel promet de retrouver son peuple et sa famille. Elle rencontre Sisi, princesse, future mariée contre sa volonté et poupée du Royaume, chez qui elle va découvrir une amie au grand cœur. Avec l'aide de Kestrel, et dirigée par Hanno et Ira Hath, le peuple Manth s'enfuit, choqué par les nombreuses atrocités de la Seigneurie. **Le chant des Flammes**: après la fuite du peuple Manth, celui-ci prend la direction du Pays des Origines, guidé par Ira Hath. De nombreuses aventures les attendent, et ils devront affronter la faim le froid, la maladie et surtout le désespoir et l'infidélité. Heureusement, la famille Hath, Mumpo, et Sisi sont là pour arranger les choses...

On rencontre dans cette trilogie de nombreux modes de vie différents: la vie à Aramanth, à la Seigneurie, au Pays des Origines, à Obagang, sur les routes, ou la vie du peuple du chant, qui ne vit que pour mourir. Dans ces trois livres bouleversants la magie trône à côté de l'amour et de l'amitié, de la haine, de la honte, de la solidarité et de l'aventure.

GARANCE – 11 ANS.



Prédslon: Glénat, l'éditeur de la série *Nausicaä de la vallée du vent* (voir N'Aé n° 23), nous précise qu'une nouvelle édition entièrement conforme à l'originale (posters figurant au début de l'édition japonaise rajoutés, reprise des couvertures d'origine, révision de la traduction de certains passages, traduction des onomatopées) est sortie en avril 2009 (tome 1) dans la collection Ghibli au prix de 10,55 €. Un reproche commun à beaucoup de mangas: le lettrage est trop petit et les notes de bas de case sont parfois illisibles.

• Rubrique coordonnée par François Spinner.

N'AUTRE école (n° 24 – novembre 2009)

Périodicité: trimestriel / Prix du n°: 4 € – ISSN 1638-329X
Numéro de CPPAP: 0609 5 08161

Revue de la Fédération des travailleurs/euses de l'éducation qui regroupe au sein de la Confédération nationale du travail (CNT) l'ensemble des travailleurs de l'éducation.

Contact rédaction et abonnements

N'AUTRE école – CNT-FTE, 33, rue des Vignoles
75020 Paris ou par mail: nautreecole@cnt-f.org

Impression

Imprimerie Bambel, 91480 Quincy-Sous-Sénart.

Directeur de publication

Jean-Pierre Fournier.

Comité de rédaction

Éric Zafon – François Spinner – Gérard Rigaldo – Didier Rieu – Katia Odier – Sébastien Marguet – Maryvonne Menez – Marie Magniat – Julien Ollivier – Jean-Pierre Fournier – Claire Flécher – Fabien Delmotte – Nicole Chosson – Jean-Louis Cordonnier – Grégory Chambat – Jérôme Ceccaldi – Grégory Benzekry.

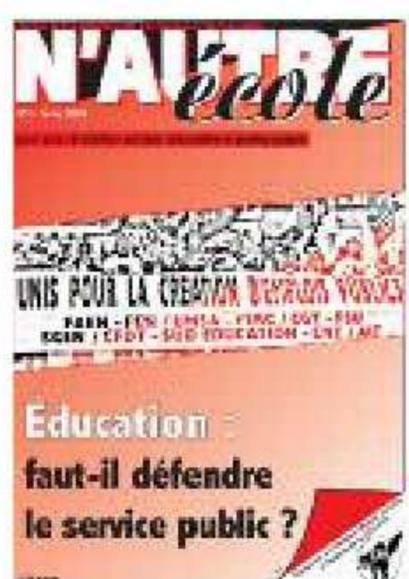
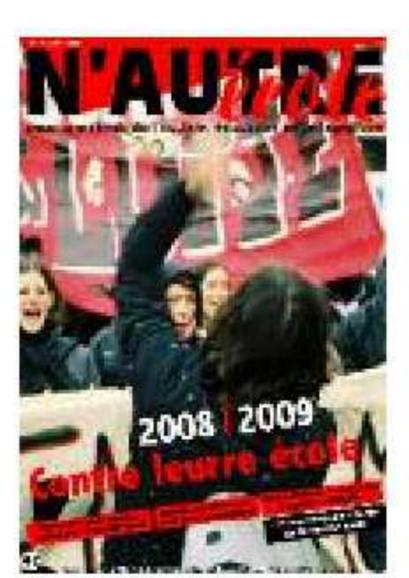
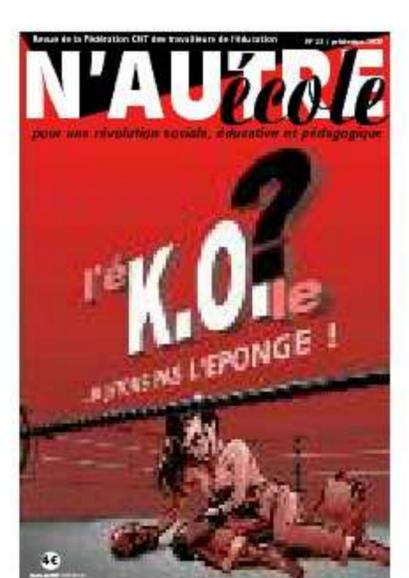
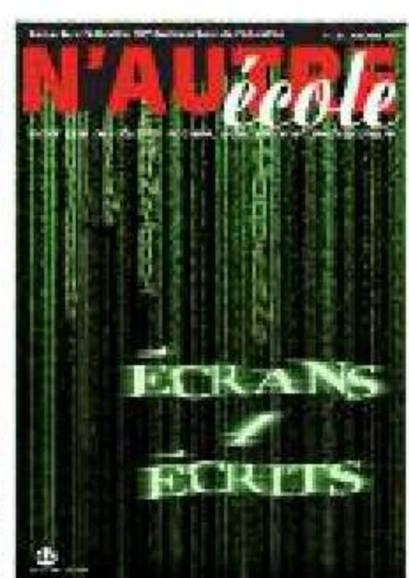
Avec, par ordre d'apparition dans ce numéro

Nicole Chosson – François Spinner – Alain Dervin – Maryvonne Menez-Hallez – Sylvain Hennebique – Grégory Chambat – Jean-Pierre Fournier – Julien – Pascal – Patricia – Alexis – Lolo – Marie-Astrid – Gaétan – Jean-Louis – Fabien Delmotte – Normand Baillargeon – Éric Aunoble – Nicolas Go – Odette et Michel Neumayer – Garance.

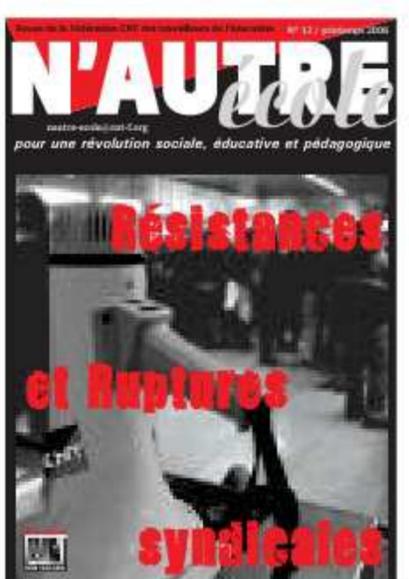
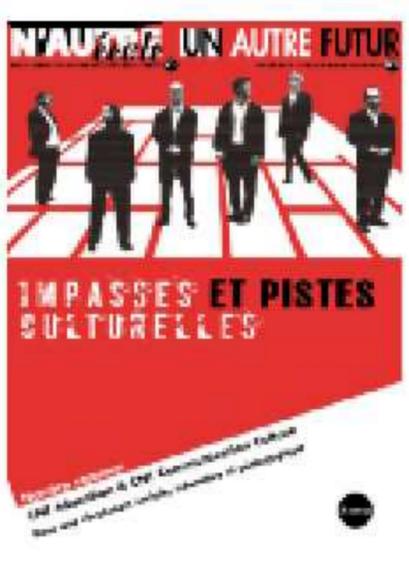
BD: Éric Zafon.

Correction: Solange Bidault.

Maquette et mise en page: Grégory Chambat.



N'Autre École,
revue sociale, syndicale
et pédagogique
33, rue des Vignoles
75020 Paris
nautreecole@cnt-f.org



N'Autre École, revue
de la CNT éducation,
se propose d'être un outil
pour tous ceux qui
refusent le statu quo
du tri social
et de l'apprentissage de
la soumission par l'école.



L'abonnement est
de 20 € pour 5 n°
ou 40 € pour 10 N°
(tarifs réduits pour les
précaires)
Chèques à l'ordre
de CNT-FTE
Les anciens numéros
sont toujours disponibles
au prix de 5 €
à commander en écrivant
à la revue,
Les n° 1 à 15 sont en
téléchargement sur le
site de la revue :
www.cnt-f.org/nautreecole

